

ET LA PLUS GRANDE

C'EST L'AMOUR

Annemarie Marwaha

Traduit de l'anglais par Anne Nicolet

Titre original : ... and the greatest is Love

Je dépose avec gratitude cette guirlande

de dix-huit chapitres aux pieds pareils

aux lotus de mon maître bien-aimé,

SriSathya Sai Baba

New Delhi, Dîpavali, 12 novembre 1985

Ce livre est un poème émanant droit du cœur d'une disciple authentique. Tout au long de la lecture de ces pages, on peut sentir la grâce de son Maître couler à travers elle, se répandant au passage sur le lecteur.

Puisse ce livre être largement diffusé à travers le monde. Tout aspirant spirituel devrait le lire en essayant de ressentir les sentiments et les émotions de l'auteur qui demeure fermement attachée à son Saï Ram.

Swami Chinmayananda

Préface

Qu'entend-on par Dieu ? Qui est Dieu ?

Qu'est-ce que le bien ? Qu'est-ce que le mal ? Comment reconnaître le vrai du faux ?

La réponse à ces questions varie d'une personne à l'autre. Même s'il est possible de définir d'une façon générale ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, on s'aperçoit que les opinions diffèrent selon les personnes, ce qui est bien et vrai pour les unes ne l'étant pas nécessairement pour les autres.

De même, le concept de Dieu diffère non seulement d'une croyance à l'autre mais également au sein d'une même religion, chacun se faisant une idée personnelle de Dieu.

A quoi ressemble Dieu ?

Dieu n'a pas de forme propre (comme on l'entend souvent).

Dieu est assimilé au fondateur d'une religion.

Dieu est gigantesque père Noël trônant dans le ciel.

Dieu est dans la nature.

Dieu est dans une pierre, une croix, une femme etc.

Dieu est dans l'univers etc.

Il existe aussi des religions ou des croyances qui ne font pas mention de Dieu. Elles honorent à sa place un initié ou un prophète, parfois une lignée d'entre eux.

De nombreuses personnes également se disent athées et nient simplement l'existence de Dieu. Ces personnes doivent cependant se faire une idée de Dieu, autrement qu'aurait-elles à rejeter ?

Quels sont les attributs de Dieu ? La plupart des religions et des croyances s'accordent sur ce point même si leurs formulations diffèrent. Leurs fondateurs ou "prophète," ou "âmes réalisées" ont généralement eu accès à une connaissance transcendante que nous appellerons "la Vérité" et qu'ils ont essayé de transmettre. Il s'est alors généralement trouvé autour d'eux des personnes qui se sont efforcées de mettre leurs enseignements en pratique. D'autres, bousculées dans leurs convictions et leur mode de vie par ces nouveaux préceptes, se sont opposées à elles. Il s'en est généralement suivi affrontements et persécutions.

Nous retrouvons ici les différences de point de vue à propos des notions de bien et de mal. Si beaucoup de gens jugent utiles et bénéfiques les enseignements qui "expliquent Dieu," d'autres les désapprouvent craignant que cela ne bouleverse leur système de valeurs. La seule solution qu'ils entrevoyent est de combattre ceux qui s'opposent à leurs croyances. Leur combat leur semble légitime car ils considèrent comme bien ce que les autres considèrent comme mal. Leur interprétation des enseignements et les actions qui en découlent sont discréditées par l'autre parti qui, de son côté, estime aussi avoir raison.

Mon propos n'est pas de prendre position, d'ailleurs je n'en ai ni l'autorisation, ni les compétences. Je voudrais juste souligner qu'en dépit de divergences apparentes, la plupart des traditions religieuses reconnaissent à Dieu les qualités suivantes :

1. Omnipotence
2. Omniprésence
3. Amour désintéressé et infini
4. Perfection
5. Vérité absolue transcendant les lois physiques

Dès lors, si l'on parvient à établir de façon irréfutable qu'un être possède ces qualités en totalité, ou même de façon partielle, on est en droit de le considérer comme une incarnation divine, ou *avatar*, pour utiliser un terme propre à l'hindouisme.

"Mais, objectera-t-on, Jésus ne nous a-t-il pas mis en garde contre les faux-prophètes ?" Certes, il existe et il existera toujours de faux-prophètes, mais cela ne doit pas nous empêcher de mener quelques investigations. Déterminer qui est authentique et qui ne l'est pas demande du temps. Jésus n'a-t-il pas dit également : "Ne reconnaît-on pas l'arbre à ses fruits ?"

A ce propos, un jour, alors que le jeune swami Vivekananda qui portait le nom de Naren, déclarait qu'il préférerait s'abstenir de toucher les pieds des sages qu'il rencontrait, peu étant authentiques selon lui, sri Ramakrishna lui dit : "Oui, très peu sont authentiques, cependant, exceptionnellement, il peut se trouver parmi eux un saint véritable aussi, de peur de le manquer, mieux vaut toucher les pieds de tous."

De temps en temps, au cours de l'histoire, apparaît un être hors du commun ou "instructeur mondial" qui vient délivrer un message aux hommes. Ces grands instructeurs ont chacun une mission différente et rares sont ceux qui sont reconnus de leur vivant.

A une époque où l'homme se dirige vers la destruction, où le ciel n'a plus de limites et où il peut atteindre les étoiles, l'homme utilise l'intelligence que Dieu lui a donnée pour fabriquer de quoi se détruire.

La menace d'une destruction totale pèse aujourd'hui sur le monde créant un climat général d'inquiétude et de désespoir. Au milieu de cette folie et de cette anxiété, brille cependant un rayon de lumière qui permet de garder espoir et confiance.

Ce rayon apparut dans un petit village d'Inde du Sud sous forme d'un jeune garçon de treize ans qui déclara un jour de 1940 à son entourage : "*Manasa bhajare guru charanam, dustara bhava sagara tara nam,*" ce qui signifie : prosternez-vous aux pieds du gourou, lui seul est capable de vous aider à traverser l'océan tumultueux de l'existence qui vous ballote sans fin de naissance en naissance. Il prit le nom de Saï Baba et déclara qu'il venait alléger le fardeau qui pesait sur l'humanité.

Comme le soleil qui se lève, sa renommée s'étendit d'abord aux villages environnants puis à des villes distantes telles que Madras et Bombay. A l'époque, se rendre à Puttaparthi, le village saint, était tout une entreprise. Les difficultés étaient nombreuses. Il n'y avait pas de route et il fallait effectuer la dernière partie du voyage à dos d'âne avant de traverser la Chitravati* à pied. Baba, qui était un jeune garçon frêle et d'une beauté éblouissante, venait alors lui-même accueillir ses visiteurs. Il les invitait à se reposer, leur apportait à manger, les reconfortait et baignait leurs âmes de son amour divin.

Aujourd'hui, des millions de personnes, aussi bien en Inde qu'à l'étranger, le considèrent comme Dieu. Elles l'identifient souvent au Dieu de leur propre religion dont elles ont parfois, à sa place, une vision.

La société accepte difficilement un être de cette envergure. Il dérange car ses actes effectués avec une plus grande perspective que la nôtre demandent du temps pour être compris. Un tel être est généralement reconnu par quelques-uns et incompris par la majorité, mais rejet ou acceptation laisse l'*avatar* totalement indifférent.

Je présente humblement le récit de mes expériences vécues auprès de Saï Baba, dans la mesure où il m'a été possible de les transcrire avec des mots. Si mon histoire contribue à jeter quelque lumière sur vos propres expériences, ce sera uniquement le fait de sa grâce.

Maintenant, si vous le voulez bien, suivez-moi le long de mon chemin vers Dieu.

* **N.d.t.** : la rivière qui coule à Puttaparthi.

CHAPITRE 1

Dans ma famille, se perpétuait une tradition religieuse particulière : le fils aîné de chaque génération devenait pasteur. Le frère aîné de mon grand-père rompit cette tradition lorsqu'il décida d'être médecin. Il fut le premier médecin à enseigner au Collège Supérieur Technique de Charlottenburg en Allemagne. Aucun de ses deux jeunes frères ne devint pasteur. La lignée pastorale prit ainsi fin, mais l'esprit de quête et de ferveur religieuse demeura dans la famille.

Ma mère, qui était l'aînée de deux filles, a toujours eu un penchant religieux marqué. A dix-huit ans, elle se passionnait pour Tagore et Kant. Les réponses que lui donnaient les théologiens, les prêtres et les intellectuels qu'elle interrogeait, la laissait insatisfaite. Ce n'est que beaucoup plus tard, dans les enseignements, jugés révolutionnaires à l'époque, de l'Eglise scientiste qu'elle trouva des réponses capables de la satisfaire. Sa foi était exemplaire et le bonheur d'avoir trouvé un nouveau salut transparaissait dans la joie qui rayonnait d'elle.

J'avais deux ans lorsque, dans le cadre de l'idéologie qu'elle suivait, elle fut guérie d'une maladie incurable. Mon frère et moi fûmes donc élevés dans ce courant de pensée. Ses convictions, sa foi en Dieu, son amour pour Jésus, son engagement total ainsi que sa pratique contribuèrent à asseoir ma foi en la Vérité enseignée par Jésus et en les Ecritures saintes en général. Elle fut mon premier *gourou*.

Cette foi qu'elle réussit à m'inculquer nous fit traverser sans dommage la seconde guerre mondiale. Le psaume 91 était son fil conducteur et les promesses données dans le psaume 23 firent venir à nous des provisions chaque fois que nous en manquâmes. Jésus était notre guide notre exemple, tant et si bien qu'à la fin de la guerre, nous trouvâmes notre maison et nos biens intacts, et tous les membres de la famille aussi bien proche qu'éloignée (notamment tous les hommes) sains et saufs. La seule personne qui manquait à l'appel fut ma grand-mère, tuée en 1945, à l'âge de soixante-quinze ans, par une grenade à main, au moment où elle tentait de fuir la ville déjà encerclée de Königsberg*.

Ma mère a toujours eu le sentiment qu'elle était un instrument entre les mains de Dieu. Elle accueillit les parents et les amis qui fuyaient l'est du pays, les nourrit, les vêtit, les logea, allant jusqu'à leur procurer des meubles lorsqu'ils avaient trouvé un toit. Elle avait le sentiment que Dieu l'avait envoyée en éclaireur à l'ouest pour prêter asile à ceux qui arriveraient après elle. Elle racontait souvent l'histoire de Joseph que Dieu avait envoyé en Egypte afin d'aider ses frères lorsque la sécheresse s'abattra sur le pays. Sa situation était un peu comparable.

En ces temps d'extrême pénurie, elle parvint toujours à trouver de quoi préparer un repas suffisant pour tous, que l'on fût deux ou dix à table. Le soir, elle remerciait Dieu de lui avoir permis de nourrir "les cinq mille".

Elle redonnait force à de nombreuses personnes et ce, en ayant à supporter la dure épreuve d'un couple désuni et à assumer la lourde tâche, en ces temps difficiles, d'élever seule deux enfants. Sa foi ne faillit jamais et la fit réellement traverser les épreuves avec succès. Elle disait souvent : "Je n'ai pas de richesses matérielles à vous donner mais un bien plus grand trésor : la foi en la Vérité proclamée par Jésus. La foi a plus de prix que tout l'or du monde." Elle disait aussi : "Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît."

Une vingtaine d'années plus tard, à l'autre bout du monde, dans une situation totalement désespérée, je réalisai pleinement la justesse de ces paroles. Après bien des années, les graines qu'elle avait semées avaient fini par germer.

* N. d. t. : l'actuelle Kaliningrad

J'étais une jeune fille sérieuse, peu intéressée par la danse, les soirées, les amitiés superficielles et les relations frivoles. Je découvris de bonne heure qu'on ne doit rien attendre de l'amitié que l'on donne. Ma règle était : répands la joie, aie de bonnes pensées, aide les autres mais n'attends rien en retour.

Je m'étonne aujourd'hui d'avoir eu si jeune une telle façon de penser. Cette sagesse me venait-elle d'une vie antérieure ? La théorie du *karma* et de la réincarnation stipule que nous passons par de nombreuses incarnations humaines. On a souvent observé que, jusqu'à l'âge de cinq ans, les enfants conservent des souvenirs parfois très vifs de leur vie précédente.

A dix-huit ans, je lus un livre qui allait déterminer le cours de mon existence, mais je pris conscience de ce fait vingt ans plus tard seulement lorsque je rencontrai le Maître que j'attendais depuis ma naissance. Il m'avait accompagné de façon subtile depuis le début et me préparait pour le jour où je le rencontrerais en personne, afin que je réalise toute l'importance de l'événement, mais je parlerai de cela plus loin.

A dix-huit ans, je lus donc *La vie des Maîtres*, de Baird Spalding. Mon âme assoiffée se gorgea de ce livre trouvé dans les rayonnages de ma mère. Chaque parole m'inspirait. A la fin de ma lecture, je priai du fond du cœur : "Ô Dieu, si je puis être plus près de vous en Inde, alors, s'il vous plaît, faites-moi y aller." Aujourd'hui encore, je me souviens clairement de cette prière.

Quatre ans plus tard, je me rendis en Angleterre pour étudier l'anglais. J'y rencontrai mon futur mari, un Indien. J'étais partie en Angleterre pour m'éloigner de mes oncles et tantes. Je désirais prendre de la distance et m'éloigner de cette génération étouffante. Ma liaison avec cet Indien n'arrangea pas les choses. La réprobation fut vive mais, pour finir, au bout de sept longues années, nous pûmes nous marier et partir en Inde.

Ce n'est pas à ce moment-là que ma prière me revint, mais des années plus tard lorsque je rencontrai mon Maître. Alors seulement, je pris conscience que Dieu avait entendu la prière dans laquelle je lui demandais de venir en Inde pour être plus près de Lui. Comment aurais-je pu le rencontrer sans y aller ?

Parvenir à nous marier ne fut pas chose facile. Nous eûmes beaucoup de résistances à vaincre aussi bien dans ma famille que dans la sienne. Après dix années d'études en Angleterre, mon ami était retourné en Inde espérant obtenir le consentement de sa mère qui reportait sans cesse la question sous divers prétextes. En Europe, ma famille et mes amis firent tout leur possible pour me faire oublier cet Indien "très probablement déjà marié." Ce fut une période difficile et cela, d'autant plus que nous avions très peu de nouvelles l'un de l'autre, notre correspondance étant soit perdue, soit ne nous étant pas remise. Il faut dire aussi qu'écrire n'a jamais été le fort de mon mari. Pendant cette période, ma mère fit tout son possible pour me faire renoncer à ce mariage et y parvint presque. Elle me demanda un jour d'aller voir un vieil ami de la famille, membre de l'Eglise scientifique qu'elle prisait tant. Par égard pour ma mère, je me rendis chez cet homme pour qui j'avais une grande estime. Nous eûmes une intéressante discussion à la fin de laquelle il me dit : "Votre mère m'a demandé d'user de mon influence pour vous dissuader de prendre cet engagement. Je n'ai pas l'habitude d'influencer les gens, la seule chose que je puisse faire est de prier pour qu'advienne le meilleur pour vous. Qu'en dites-vous ?" J'acceptai et partis sans plus accorder de pensée à cet entretien.

Deux mois plus tard, je reçus un télégramme en provenance d'Inde : "J'arrive le 19 pour trois jours."

A son arrivée, mon ami me raconta l'étonnante histoire suivante : "Un soir, en rentrant du travail, j'ai trouvé sous ma porte un mot me priant d'appeler le directeur d'une société suédoise. J'ai téléphoné le lendemain et le directeur m'a demandé de venir le voir le plus tôt possible. J'y suis allé le jour même. Il m'a demandé si j'avais vu l'offre d'emploi qu'il avait fait paraître dans les journaux. Comme je lui répondais par la négative, il m'a montré l'énorme pile de

candidatures qu'il avait reçue. Il m'expliqua qu'un de ses confrères, président d'une grosse entreprise britannique, m'avait recommandé à son intention en l'assurant que j'étais celui qu'il recherchait pour occuper le poste de directeur d'une de leurs usines. Nous discutâmes et nous nous mîmes d'accord sur le salaire et sur les conditions qui étaient excellentes vu mon âge, et il m'a embauché. Je suis donc en route pour la Suède où j'ai un contrat de huit mois au bout duquel nous nous marierons et partirons en Inde." Cela ressemblait à un conte de fées. Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles !

Le 17 février 1961, nous nous mariâmes et partîmes en Inde le jour même. Je n'ai jamais regardé en arrière. Une vie nouvelle s'ouvrait à moi et j'étais déterminée à tout faire pour la réussir. Je me sentais libre et heureuse pour la première fois de ma vie !

Les trois premières années de notre mariage furent riches en aventures et en expériences. Nous fîmes beaucoup de tourisme et visitâmes de nombreux lieux saints sans avoir conscience, malheureusement, de l'importance de ces pèlerinages. Le seul fait de se rendre en de tels lieux est cependant une bénédiction. Nous allions souvent à Puri où nous apprécions la superbe plage et la fraîcheur de l'air marin qui contrastait avec la chaleur torride régnant à l'intérieur du pays. Nous visitâmes le vieux temple de Jaganath. En tant qu'étrangère, je ne fus malheureusement pas autorisée à pénétrer dans le sanctuaire. Le Seigneur Jaganath – le Seigneur de l'univers – est très vénéré en Inde, et le seul fait de se trouver en ce lieu laisse, dit-on, une empreinte sur l'âme.

Nous visitâmes aussi Dakshineswar, près de Calcutta, où Sri Ramakrishna paramahansa, un grand saint du siècle dernier, vécut et dispensa son enseignement. La mission Ramakrishna est une importante organisation fondée par swami Vivekananda. Elle possède des centres dans le monde entier. A cette époque, malheureusement, j'ignorais tout de la sainteté du lieu. Dix années plus tard, j'allais en savoir bien davantage.

Ce fut une période heureuse : nous étions jeunes, riches et amoureux. Quelque chose manquait cependant...

Début 1963, je fus enceinte de notre premier enfant. Je me souviens que ma première réaction fut d'ouvrir le manuel de Mary Baker Eddy : *Science et santé selon les Ecritures*. Je lus : "Dieu est Amour. Plus que cela nous ne pouvons demander, plus haut nous ne pouvons regarder et plus loin nous ne pouvons aller." Je priai Dieu et plaçai l'enfant sous la protection de Son Amour.

Cette année-là, mon mari changea de travail et nous déménagâmes. Nous avions le sentiment que l'Orissa infesté de filaires n'était pas une bonne région pour élever notre enfant et cela d'autant plus que nous vivions à l'écart de la civilisation.

Mon mari trouva un travail encore plus intéressant à Poona où nous emménageâmes peu avant la naissance. Trois semaines après notre arrivée et un mois avant terme, naquit notre fils auquel nous donnâmes le nom de Vikram.

Cinq mois plus tard, ma mère vint en Inde. Son expérience des enfants me fut d'un grand secours car j'étais une mère anxieuse. Elle resta sept mois et sembla apprécier chaque instant de son séjour. Elle s'éprit énormément de son petit-fils.

Début 1965, la société où travaillait mon mari envoya notre petite famille en Europe pour un an. Vikram qui avait alors un an et demi était un enfant débordant d'énergie. Durant l'été 1965, je me trouvai à nouveau enceinte. J'étais inquiète à l'idée d'avoir un deuxième enfant aussi remuant. J'eus différents problèmes durant la grossesse et, sur les conseils d'un ami, j'eus recours à un praticien scientifique.

Nous retournâmes en Inde avant la fin du contrat de mon mari, car c'est dans ce pays que nous voulions que l'enfant naisse.

Nous arrivâmes à Bombay le 20 février 1966 et logeâmes chez des amis à Malabar Hill, une banlieue résidentielle de la ville. J'étais alors enceinte de sept mois.

CHAPITRE 2

A cette époque, nous avions l'habitude d'aller nous promener le soir pour me faire faire un peu d'exercice. Un soir, alors que nous descendions la rue Little Gibbs et tournions dans la rue Mount Pleasant, nous vîmes une foule inhabituelle. Je me demandais ce que tous ces gens faisaient là à cette heure. On me dit que Saï Baba se trouvait dans le bungalow situé à l'angle des deux rues.

"Saï Baba ? Qui est-ce ?" demandai-je en entendant ce nom étrange. J'appris que Saï Baba était quelqu'un de très spécial : un saint se déclarant omniprésent, omniscient et que ses fidèles adorent comme Dieu.

"Il est Dieu, alors allons le voir !" m'exclamai-je joyeusement prête à en accepter le fait. On me fit alors savoir qu'il n'était pas possible d'entrer mais qu'il sortirait le lendemain pour donner son *darshan*. "Que signifie *darshan* ?" demandai-je. On m'expliqua qu'il sortirait de façon à ce qu'on puisse le voir.

"A quoi bon le voir, pensai-je, je veux lui parler." Comme cela n'était pas possible, mon intérêt déclina et nous poursuivîmes notre chemin. Une lueur d'espoir était apparue un instant à l'horizon mais mon côté rationnel avait pris le dessus : comment un homme pouvait-il prétendre être Dieu ?

Il s'était trouvé là tout près, mais l'heure n'avait pas sonné. Il me fallut attendre encore douze ans avant de réaliser qu'il était tout ce que j'avais cherché dans ma vie.

Un soir, un parent éloigné nous appela et nous parla du pouvoir de faire apparaître des objets à partir de rien, que possède Saï Baba. Son discours ne fut pas très convaincant et ne suscita en moi que peu d'intérêt. Plus tard, je constatai que Saï Baba matérialise effectivement des objets à partir de rien. Je l'ai vu le faire et j'ai même reçu de sa main des cadeaux ainsi matérialisés. Ceci n'est cependant pas un aspect important de sa divinité. Il transcende les lois physiques et il lui est possible de se trouver en deux ou plusieurs endroits en même temps. Il peut aussi produire par sa simple volonté ce qu'il juge bon de donner à un disciple (j'en reparlerai plus loin).

Il me fallait encore subir un apprentissage rude et difficile avant de pouvoir rencontrer ce grand instructeur mondial et reconnaître en lui mon *gourou*. La préparation commença immédiatement. Ce soir-là, je me mis à chercher dans la Bible et dans d'autres manuels des arguments pouvant contredire ce que cette personne nous avait dit au sujet de Saï Baba, mais en vain... Je me mis cependant à étudier assidûment la Bible. Saï Baba commençait à me préparer pour la grande rencontre qui allait avoir lieu douze années plus tard.

Notre fille naquit à Bombay le 20 avril 1966. L'accouchement fut facile et rapide. L'enfant semblait d'un caractère différent de celui de son frère. Elle était calme et facile mais cela tenait peut-être au fait que j'avais alors davantage d'assurance et d'expérience.

Lorsque notre fille eut trois mois, nous déménagâmes à Delhi où nous nous installâmes dans une maison située dans un quartier chic du sud de la ville. Mon mari avait quitté son travail le jour de la naissance pour monter sa propre affaire à Delhi. Tout sembla alors aller mal pour nous. Mon mari contracta la typhoïde dont il ne se remit que lentement. Puis, au début de 1967, j'appris soudain que ma mère, gravement malade, était sur le point de mourir. Je me préparai à partir précipitamment à son chevet mais elle décéda avant que je ne puisse quitter l'Inde. J'en fus bouleversée. Je me sentais seule au monde sans plus personne vers qui me tourner. Le plus dur pour moi fut de savoir que je ne recevrais plus de lettre d'elle. J'avais beaucoup prié pour sa guérison et l'avais aussi contactée par la pensée. Je me rappelle lui avoir ainsi parlé un jour en

méditation : "Je suis à côté de toi, maman, je te tiens la main. N'aie pas peur, tu n'es pas seule, je suis là. Tu es entre les mains de Dieu."

Le lendemain, j'avais reçu un télégramme annonçant sa mort et plus tard une lettre en détaillant les circonstances. Cela s'était passé un dimanche matin à l'hôpital. Elle avait appelé son infirmière préférée pour lui tenir la main. Elle s'en était allée paisiblement en tenant sa main (ou la mienne ?) et sans lutte.

Un an plus tard, ma fille qui n'avait pas tout à fait deux ans tomba gravement malade et faillit mourir de déshydratation. Ce dut être un accès de choléra. Désespérée, je me mis à prier Dieu de toutes mes forces. Le soir-même, sa condition s'améliora : les vomissements cessèrent et des signes de vie réapparurent sur son petit visage. Je sus que Dieu avait répondu au cri de mon cœur. Je lui en fus profondément reconnaissante et voulus lui exprimer ma gratitude d'une façon ou d'une autre. J'avais vu dans le journal une annonce pour une conférence donnée par un membre de l'organisation religieuse qui m'était familière depuis l'enfance. Je fus contente d'apprendre que cette organisation avait une branche à Delhi. Après avoir assisté à la conférence, je notai l'adresse de l'endroit où avaient lieu les offices. Un an plus tard, cette adresse me fut des plus utiles.

Les affaires de mon mari allaient mal et ne démarraient pas. Nous étions à court d'argent. Les enfants se remettaient juste d'une forte rougeole lorsqu'à mon tour, je tombai gravement malade. Dans de tels moments, on se sent terriblement seul. J'avais la jaunisse et étais au bord de la dépression.

Une dispute avec mon mari aggrava la situation. Ne sachant vers qui me tourner, je ne voyais d'autre issue que le suicide. Une nuit, je m'apprêtais à quitter la maison quand, tout à coup, j'entendis ma fille pleurer. Comme je la consolais, une pensée me vint distinctivement à l'esprit : "Essaie Dieu d'abord." C'était une pensée insistante, comme martelée dans ma tête. "Ô Dieu, pensai-je, où êtes-vous ? Et dire que je ne vous aime même pas !" Je me rappelle avoir prié : "Ô Dieu, apprenez-moi à vous aimer."

Mon état empira. J'ignorais que l'accès étant sévère, l'issue pouvait être fatale. La solitude me devenait insupportable. Naquit alors en moi une forte aspiration pour Dieu, pour son amour et sa protection. Et puis, un jour, je ne saurais dire comment cela se produisit exactement, j'eus la certitude que Dieu m'aimait intensément. Et de la même façon que lorsque vous aimez quelqu'un vous voulez en savoir plus sur lui, il en alla de même avec Dieu : je voulus en savoir davantage sur lui.

J'aspirais à lire des livres susceptibles de calmer l'émotion que j'éprouvais envers cet entité appelée dieu. Mais où en trouver ? C'est alors que je me souvins de l'adresse de l'organisation religieuse. Je pris contact avec une fidèle qui me recommanda la lecture d'un livre dans lequel je trouverais de quoi me guérir. J'hésitai un peu car je connaissais ce livre pour l'avoir lu toute mon enfance. J'avais en tête tous ses préceptes que je connaissais presque par cœur. Je désirais une formulation et une approche différentes. Mais n'ayant guère le choix, il me fallut composer avec ce livre. La femme m'avait vivement conseillée d'en dépasser le sens premier et de tenter d'en dégager l'essence. Bien que déçue, je suivis son conseil et, étrangement, mon âme affamée trouva là de quoi se sustenter. Il était en fait plus facile d'adhérer à l'essence du texte que je ne l'avais pensé. Je me mis à aller à l'église le dimanche et essayai de mettre mes lectures en pratique.

La vie m'apparut plus souriante et ma santé s'améliora. J'eus à surmonter de dures épreuves et des difficultés, mais j'obtins des assurances et ma foi s'affermir. Mon amour pour Dieu grandit et j'appris à me fier aux vérités que j'étudiais. Je fus confrontée à toutes sortes de résistances et dus quotidiennement prouver ma détermination, mais mes efforts portèrent leurs fruits et les choses commencèrent à aller mieux. Je me rétablis complètement et notre situation financière s'améliora considérablement. Je devins une travailleuse active au sein de mon église.

Je travaillais avec zèle et enthousiasme. Ce fut une période bénéfique pour nous tous. Je découvris que la vérité dont j'avais été nourrie depuis l'enfance était complète et applicable, que le système établi par ce courant religieux était logique, que cette logique présentée sous forme de règles pouvait être mise en pratique et donnait des résultats. Cependant, je pris soudain conscience que, malgré cela, mon cœur demeurait sec, que ma tête était emplie de formules qui, comme en maths, donnaient des résultats certes, mais que quelque chose d'important manquait... Je me sentais comme quelqu'un qui, ayant appris des formules de mathématiques, parvient à obtenir de bonnes notes sans pour autant avoir compris. J'avais appris la logique enseignée par ce courant religieux mais étais loin d'en réaliser sa Vérité. D'autre part, même si j'aurais pu jusqu'à un certain point démontrer son existence, je n'avais pas encore perçu mon Bien-aimé (Dieu.) J'avais pour cela besoin de bien autre chose et le temps était venu de passer à l'étape suivante...

CHAPITRE 3

Toutes les fois qu'il y a progrès il y a changement, ce qui entraîne toujours une évolution. Une série d'incidents se combinèrent pour provoquer le changement nécessaire. Quand cela se produit, on a tendance à accuser les autres alors qu'en réalité, les personnes qui nous bousculent ne sont que des instruments destinés à provoquer le changement nécessaire. Je me trouvais dans cette situation et n'en étais pas maître. Je m'abstins cependant de réagir et de riposter car je savais que la volonté de Dieu était de quitter cette organisation afin de me dilater...

Après avoir longuement prié pour être éclairée, j'ouvris la Bible et tombai sur une histoire presque inconnue qui était un message que m'adressait Dieu. Dès que j'eus saisi le message, je le mis en application sans me poser de question, confiante en sa guidance. J'ai, depuis, essayé de retrouver cette histoire mais n'y suis jamais parvenue. Elle contenait le message dont j'avais besoin à ce moment-là et n'avait plus d'utilité par la suite. (Le lecteur m'excusera de ne pas la rapporter ici, mais elle rallongerait inutilement l'entrée en matière de ce livre dont le but est de raconter mes expériences auprès de Bhagavan sri Saï Baba).

Aussitôt que j'eus compris le message, je passai à l'action. Je rendis les livres et les documents qu'on m'avait prêtés et cessai d'aller aux offices. Par la suite, je démissionnai de cette organisation.

D'une certaine manière, je sentais Dieu un peu plus proche de moi maintenant. "C'est vous qui m'avez fait faire cela, me plaignis-je à lui, et je vous ai obéi. Vous savez l'importance que revêtait cette église pour moi. J'en ai fait le sacrifice. Puis-je savoir quelles sont vos intentions à mon sujet maintenant ?"

Presque au même instant, mon regard fut attiré par un petit livre bleu dont le titre, *Raja Yoga*, était inscrit en lettres d'or sur la couverture. Je le pris et me mis à le lire. Il me passionna tant que je ne pus m'arrêter. Les connaissances que j'avais acquises au cours des cinq dernières années m'en facilitèrent la compréhension. Lorsque j'eus fini ma lecture, je découvris que l'auteur était swami Vivekananda. Ce nom me remémora aussitôt la visite que j'avais effectuée à Dakshineswar avec mon mari en 1961, juste après notre mariage. Nous nous étions alors rendus au temple de Vivekananda et au temple de Kali où sri Ramakrishna *paramahansa* avait été prêtre.

Je réalise à présent que cette visite à Dakshineswar n'avait pas eu lieu par hasard et la découverte dans ma maison du livre de swami Vivekananda marqua une nouvelle étape dans ma recherche de la Vérité, c'est-à-dire de Dieu.

Je lus de nombreux autres ouvrages de Swami Vivekananda qui me permirent d'étancher un peu ma soif et d'acquérir de nouvelles connaissances. J'étais alors prête pour l'étape suivante. Dieu intervient dans notre vie par le biais d'évènements quelquefois tellement ordinaires que souvent nous ne réalisons pas l'importance du moment que nous vivons. Cette nouvelle étape commença ainsi : j'allai un jour chercher mon fils à l'arrêt du car scolaire. Inquiète de ne pas l'en voir descendre, je me rendis chez la mère d'un de ses camarades pour voir si le car n'était pas passé plus tôt et si mon fils n'était pas allé s'abriter de la pluie chez elle.

En entrant dans la maison, mon regard fut attiré par une série d'ouvrages de swami Vivekananda. "Oh ! des livres de swami Vivekananda ! Ne sont-ils pas merveilleux ?" m'exclamai-je. Etonnée, la femme me demanda si je les avais lus. Quand je lui dis être passionnée par Vivekananda, elle me dit en riant : "Tous les mercredis, je vais à la mission Ramakrishna assister à des cours sur la *Bhagavad Gita*. Cela vous dirait-il de venir avec moi ?" J'ignorais en quoi

consistaient ces cours mais je sentis que s'ouvrait là une nouvelle porte pour mon âme assoiffée. (La *Bhagavad Gita*, ou Chant céleste, est une célèbre épopée indienne faisant partie des *Puranas*.)

Le mercredi suivant, nous nous rendîmes ensemble à la mission Ramakrishna qui est une institution, ou plutôt une sorte de monastère, où vivent des moines érudits appartenant à l'ordre de sri Ramakrishna *paramahansa*. Nous arrivâmes légèrement en retard et le cours avait déjà commencé. Cela ressemblait davantage à une conversation entre amis intimes qu'à un cours proprement dit, et avait lieu dans le sous-sol du grand temple de la mission. Le swami (moine hindou vêtu d'une robe ocre) était assis sur un tabouret et ses auditeurs étaient par terre autour de lui. La pièce était faiblement éclairée. Il y avait juste une ampoule au-dessus du swami. Mes premières impressions furent : "Quelle paix ! Que ce swami ressemble au Christ qui devait sûrement enseigner de cette façon ! On dirait une scène de l'ancien temps!"

Nous prîmes place par terre à côté des autres, (en Inde, il est d'usage de s'asseoir par terre). Le swami ne fut pas troublé par notre arrivée et poursuivit calmement son exposé. Il s'exprimait en un anglais sans faute et ses paroles étaient de l'*amrita* (nectar des dieux) pour mon âme assoiffée. Il parlait de cœur à cœur, spontanément et sans chercher à impressionner son auditoire avec des mots compliqués. L'atmosphère respirait l'amour, la simplicité et l'affection. A aucun moment, le moine ne nous fit sentir sa supériorité intellectuelle.

A la fin de la conférence, mon amie suivit les autres et alla toucher les pieds du swami en signe de respect comme il est d'usage en Inde. J'étais intimidée et mal à l'aise aussi, pour m'ôter tout embarras, le swami vint vers moi, me salua gracieusement en joignant les mains en ayant l'air de trouver tout naturel que je ne fasse pas comme les autres. Mon amie me présenta et à compter de ce jour, je me rendis tous les mercredis aux cours qui se déroulaient de la façon suivante : le swami choisissait un verset de la *Bhagavad Gita* (qui est composée de versets sanskrits d'environ quatre lignes) le traduisait, le commentait et, pour finir, parlait de ses applications dans la vie quotidienne qu'il illustrait par des exemples pratiques.

J'appréciais la fraîcheur et l'originalité de ses propos et me mis à éprouver un grand respect pour ce swami qui parvenait à générer tant de paix et d'amour tout en nous faisant accéder à une profonde compréhension de ce livre sacré. C'était là une nouvelle manifestation de grâce de Saï Baba qui me préparait au grand événement qui allait se produire quatre ans plus tard : il déversait alors sur moi son amour, même si je ne le connaissais pas encore.

J'étais si absorbée par ces cours que tout le reste devint secondaire. La nuit, je faisais des rêves que le swami, sans qu'il n'en sache rien, se mettait à expliquer lors de la séance suivante. Je me mis à négliger les travaux ménagers et il m'arrivait de me retrouver plongée dans un état méditatif tout en épluchant des pommes de terre. Cela devint un réel problème aussi, un jour, je décidai d'aller trouver le swami. J'étais un peu intimidée mais il m'accueillit si chaleureusement que je m'ouvris à lui et dis : "Je voudrais suivre vos cours régulièrement mais voilà, je suis chrétienne et désire le rester." Le swami me dit alors : "Accepteriez-vous de déjeuner avec moi ici à la mission ?"

J'acceptai son invitation. Nous étions tous les deux seuls devant une table de trois mètres de long. Pendant le repas, il me dit en passant : "La religion est comme un grand *Smor Gosebroed* (buffet). Chacun se sert selon son appétit et selon ce qu'il se sent capable de digérer. Certains ne prennent que du potage, d'autres uniquement du plat de résistance. Certains se contentent de l'apéritif et quelques-uns ne prennent que du dessert. Prenez ce que vous voulez, mais faites attention à ne pas attraper d'indigestion !"

Quelle vérité profonde et quelle générosité de pensée ! Il n'y avait là ni fatuité ni dogme. "Servez-vous, vous savez ce que vous pouvez digérer. Prenez ce que vous voulez, autant que vous voulez et quand vous voulez." Un conseil simple et affectueux, sans grands mots ni mise en scène. Je serai toujours reconnaissante envers le swami pour ces paroles que je n'oublierai jamais.

Soudain, je me trouvai nageant dans un océan spirituel, l'espace mental où je me mouvais précédemment pouvant être comparé à une piscine à l'accès réservé. Mon cœur et mon âme reçurent là une liberté totale. Des émotions refoulées s'évacuèrent naturellement. Je sentis que j'avais gravi quelques échelons de l'échelle spirituelle et que j'avais trouvé de quoi mettre fin à mon désespoir.

Cela continua pendant les deux ou trois années suivantes pendant lesquelles je lus beaucoup, et découvris la profondeur, la tolérance et la largesse de la pensée hindoue. A aucun moment ne se posa la question de renier le Christ qui me devint même plus proche.

Quelques semaines plus tard, j'allai revoir le swami et lui expliquai que je devenais distraite, que les activités de la vie courante ne m'intéressaient plus et que je me surprénais souvent à glisser dans un état méditatif et contemplatif en rapport avec ce qu'il avait enseigné. Il me dit qu'il allait en parler au responsable de la mission, ou gourou, qui me donnerait un nom à répéter. Je compris immédiatement qu'il entendait par là que le gourou allait me donner un mantra. Ma première réaction fut : "Mais comment puis-je recevoir un mantra d'un maître que je ne connais pas ?" J'avais lu dans les livres de swami Vivekananda que, lorsque la rencontre entre disciple et gourou se produit, tous deux se reconnaissent instantanément, le phénomène pouvant être comparé à un coup de foudre. Vivekananda insiste également sur le fait que l'on doit s'assurer que le gourou est intègre, éclairé et capable de conduire son disciple au but. La proposition du swami d'accepter pour gourou quelqu'un que je ne connaissais pas me parut irrecevable. Aussi le swami se rétracta aussitôt et ne me parla plus jamais "d'initiation". Quand, ultérieurement, me sentant prête à franchir cette nouvelle étape, je lui rappelai sa proposition, il refusa, trouvant chaque fois un prétexte. Le swami fut par la suite muté et je ne l'ai pas revu depuis.

Une autre borne avait été franchie. Un nouveau changement se préparait et une autre borne kilométrique se profilait au loin. Ma vie spirituelle semblant à nouveau stagner, on me persuada qu'un mantra donné par un gourou m'aiderait à progresser. En 1974, je reçus un mantra d'un autre maître quoique mon cœur fut triste de ne pas avoir rencontré le gourou correspondant pleinement à la description faite par swami Vivekananda et je me demandais si une telle expérience était encore possible à notre époque.

Je répétais mon mantra avec conviction des semaines et des mois durant mais, au bout d'un certain temps, je n'eus plus le désir de continuer. Je le répétais quand j'y pensais et me sentais coupable chaque fois que je l'oubliais.

Mon âme poursuivait sa quête. Malgré la récitation du mantra, je n'avais toujours pas atteint mon but et je devins triste et impatiente. J'allai voir Anandamayi, une grande sainte, mais ne parvins pas à établir de contact intérieur avec elle. Je rendis visite à différents *sadhus* (saints hommes,) connus et à d'autres qui l'étaient moins. J'aimais la compagnie des personnes ayant renoncé au monde et me sentais triste de ne pouvoir être des leurs. L'un d'eux me conseilla d'aller écouter les conférences sur la *Gita* données par le grand *mahatma* swami Chinmayananda. En octobre 1977, après une absence de huit ans, le célèbre swami arriva à Delhi où il donna une série de conférences sur le onzième chapitre de la *Bhagavad Gita*. Chaque jour, il fit un exposé improvisé d'une heure et demie. Il s'exprimait sans note, ni préparation ni mise en scène. Les paroles profondes, émouvantes et pleines de sagesse jaillissaient droit du cœur de cet homme possédant une vaste connaissance des Ecritures. C'était un festin intellectuel touchant. J'enregistrai toutes ses conférences et les réécoutai longuement les mois suivants.

Quand je repense à cette période d'apprentissage spirituel, je réalise avec étonnement à quel point mes convictions chrétiennes perdirent à ce moment-là de leur rigidité. L'étude des livres de Vivekananda m'amena à élargir progressivement ma façon de penser sans toutefois rejeter mes convictions chrétiennes qui s'intégrèrent dans un courant de pensée plus vaste,

englobant toutes les religions et s'ouvrant sur une vision plus tolérante du monde. Je commençais à entrevoir que l'univers est un. L'accent était mis davantage sur les points communs existants entre les différentes religions que sur leurs divergences apparentes. La Vérité est une, la création est une, et Dieu qui peut avoir mille aspects différents est Un, tout étant une parcelle du lotus divin aux mille pétales. J'acceptais avec joie cette merveilleuse idée dont ma compréhension alors limitée s'accrut progressivement avec les années, comme si j'avais découvert une nouvelle étoile.

Au contact de swami Chinmayananda, j'eus l'impression de faire un grand bond en avant. J'eus l'occasion de lui parler personnellement et de lui toucher les pieds. J'avais alors compris la signification profonde de cette façon particulière de témoigner son respect. Lorsque je posai mon front sur ses pieds nus (en Inde, les saints vont nu-pieds) il me bénit profusément en me caressant le dos à deux mains.

Les Occidentaux ignorent cette façon de témoigner son respect à quelqu'un que l'on admire. Même si cela semble étrange, je conseille d'en tenter l'expérience. La joie circule dans les deux sens, si on le fait avec sincérité.

Alors que j'étudiais les enseignements de swami Vivekananda, je me rappelle avoir eu des difficultés à accepter l'idée que sri Ramakrishna pouvait être une incarnation divine (il est vénéré comme tel en Inde aujourd'hui). Lorsque, après un certain temps, j'eus développé un profond désir de connaître la Vérité, une phrase trouvée dans un livre de swami Vivekananda m'éclaira subitement. Je compris que la force, la clarté, l'intelligence de ses paroles ainsi que sa notoriété lui venaient de sri Ramakrishna lui-même. Cette réalisation me fut précieuse lorsque je rencontrai Sathya Sai Baba car j'avais alors compris que l'énergie divine sans forme a le pouvoir de s'incarner dans une forme humaine avec une puissance qui est fonction de l'époque choisie. Les différentes incarnations de Dieu ont donc des missions et des pouvoirs différents qu'elles manifestent de façons variées.

Cette idée est, je pense, totalement inacceptable pour les chrétiens qui ne reconnaissent qu'une incarnation divine, celle du Christ, fils de Dieu. La limitation, fabriquée par l'homme, du dogme chrétien a mutilé la pensée du Christ qui lui-même n'était pas limité et ne limita personne. Il disait : "Ce que j'ai fait, vous le ferez, et vous ferez des choses plus grandes encore car je vais à mon père." Son niveau de conscience s'éleva pendant son court ministère. Il se présenta d'abord comme le messager de Dieu. Plus tard, il dit être le fils de Dieu et à la fin déclara : "Mon père et moi sommes un." Cette notion d'unité est un des piliers de l'hindouisme. Une fois saisie, elle permet à l'esprit de prendre de l'expansion.

Les cassettes des enregistrements des conférences de swami Chinmayananda s'avérèrent être un grand soutien pour moi tout au long des mois qui suivirent. A la fin du cycle de conférences données par Swamiji en octobre 1977, je m'inscrivis à un cours par correspondance sur la *Bagavad Gita* et les *Upanishads* proposé par la mission Chinmayananda. Il se trouve que mon inscription ne fut jamais prise en compte. Je vois cela à présent comme ayant été voulu par Sai Baba. Le temps était venu pour Baba d'entrer dans ma vie et il m'était inutile de suivre un gourou qui n'était pas le mien. Ainsi, malgré tous mes efforts, je ne parvins pas à me rapprocher de swami Chinmayananda. La main invisible de mon gourou qui m'avait guidée tout au long de ma vie m'empêcha de recevoir cette grâce, probablement parce que je n'en avais pas besoin.

CHAPITRE 4

Le 28 décembre 1977, ma belle-mère mourut subitement. Cela modifia le cours de notre existence pendant quelque temps. Nous allâmes passer une semaine chez mon beau-frère qui vivait jusque là chez sa mère et qui, en ces heures difficiles, avait besoin de soutien. Nous nous relayâmes auprès de lui. Je passais la plus grande partie de la journée à faire la cuisine et à m'occuper de la maison, et mon mari restait la nuit à ses côtés car nous ne voulions pas le laisser seul.

En Inde, de nombreux mendiants, fakirs ou moines mendient de porte en porte et, généralement, ils ne partent pas les mains vides. Après un deuil, on leur accorde spontanément plus d'attention. Ainsi, mon beau-frère devenu hypersensible après la mort de sa mère, se montrait très aimable envers eux. Il leur posait parfois des questions sur différents sujets et il lui arrivait même de les faire entrer.

Le matin, pendant que mon beau-frère travaillait à son cabinet de dentiste, j'écoutais les cassettes des conférences de Swamiji. Ma compréhension de la *Gita* s'améliorait un peu plus chaque jour, et mon désir d'avoir une vision de Dieu s'accrut. Je me pris un jour à sangloter devant une grande photo du seigneur Krishna accrochée au mur, en lui demandant de bien vouloir m'accorder son *darshan* (vision). Ce fut un débordement émotionnel incontrôlé et je fus contente que personne ne me vit. J'étais loin de me douter que cet intense désir ne tarderait pas à être comblé.

Peu après cet incident, un vieux fakir vint à la maison. Il demanda à tous ceux qui étaient là d'émettre des souhaits disant qu'il allait les exaucer. Personne ne le prit au sérieux. Mon beau-frère demanda une vision de sa mère. Le vieil homme détacha une fleur fanée de la guirlande qu'il avait autour de cou et la lui donna en disant : "Tiens, tu auras une vision de ta mère." Puis il se tourna vers les autres en les priant d'émettre des souhaits. Il détacha une fleur de sa guirlande et la donna à mon fils qui se trouvait être là en disant : "Tiens, tu réussiras tous tes examens."

Le récit qu'on me fit ce soir-là m'intrigua et, le lendemain, mon beau-frère nous raconta qu'il avait eu effectivement une vision de sa mère sous forme de deux rêves bien nets.

Deux jours plus tard, vers midi, le vieil homme frappa à nouveau à la porte en disant : "Ouvrez ! c'est moi Baba." Regardant au-dehors, je vis un vieux fakir vêtu d'un *dhoti* blanc et d'une chemise sale. Il avait les cheveux blancs et une barbe de plusieurs jours.

Je lui dis que je ne pouvais pas lui ouvrir et lui demandai de bien vouloir revenir dans deux heures. Il me demanda si le docteur *Sahib* avait eu la vision de sa mère et je compris alors qu'il était le fakir qui était venu auparavant. Je lui dis que mon beau-frère avait eu deux visions de sa mère et le priai de repasser plus tard. Il repoussa cette idée disant qu'il avait encore un long chemin à faire. Je lui demandai où il habitait et il me dit : "De l'autre côté de la Yamuna." Je lui demandai ensuite son nom : "Poolwala baba" (le baba aux fleurs) me répondit-il alors. Devenue disciple de Sathya Saï Baba, je me rappelai souvent le nom du vieux fakir. Il y a en effet toujours beaucoup de fleurs dans les rituels et les cérémonies qui entourent Saï Baba que j'appelle souvent en mon cœur Poolwala baba. Les décorations florales que l'on voit en ces occasions sont les plus belles que j'aie jamais vu et Saï Baba lui-même a toujours la fraîcheur d'une fleur que l'on vient de cueillir...

Mais revenons à ce vieux fakir. Je le vis s'en aller et se diriger vers la maison voisine. Il avait un foulard autour de la tête et ses habits étaient crasseux.

Vers deux heures de l'après midi, mon beau-frère rentra à la maison. A peine avais-je commencé à lui parler de la visite du vieil homme que je l'entendis s'exclamer : "Tiens, justement le voilà ! Apporte vite un tabouret, ne le laisse pas s'asseoir sur le sofa, il est très sale."

Je plaçai un tabouret au milieu de la pièce. Poolwala baba entre et alla s'asseoir directement sur le sofa. Il mit la jambe droite sur la cuisse gauche et saisit son pied de la main gauche. Je me trouvais près de la porte quand il entra et, en passant, il me bénit en écrivant quelque chose avec son doigt sur mon front. Quand je le vis toucher son pied avec sa main, je frémis à la pensée qu'il avait touché mon front et qu'il allait peut-être toucher le visage de quelqu'un d'autre avec ses mains sales.

Il questionna mon beau-frère sur sa vision puis se tourna vers moi en disant : "Toi aussi, tu en auras une." (J'ai eu, en effet, peu après, une vision de ma belle-mère.) Il sembla alors s'intéresser particulièrement à moi et me demanda à plusieurs reprises d'émettre un souhait. Je ne le pris pas au sérieux et refusai, mais il insista tellement que je finis par dire : "Vous ne pouvez pas me donner ce que je désire, alors à quoi bon vous le demander !"

Avec une sollicitude toute paternelle, il murmura : "Qu'est-ce, ma fille, dis-le moi." (Il s'exprimait en hindi). Je fus touchée au point de ne pouvoir retenir mes larmes. Je me repris et finalement lui dis : "Je voudrais avoir une vision de Dieu."

Baba sembla très surpris. Je lui dis alors : "Vous voyez, vous ne pouvez pas me satisfaire, je vous l'avais dit." Baba devint sérieux et me dit que si je le désirais vraiment, je pourrais avoir cette grâce. Je ne le crus pas mais il continua à me demander si mon désir était vraiment sincère, puis il m'assura que ma demande serait exaucée. Quand mon beau-frère, qui avait quitté la scène, revint, nous demandâmes au vieil homme s'il voulait de la nourriture, du lait ou de l'argent. Il refusa, mais montrant ses pieds, il demanda si nous n'avions pas des chaussures à lui donner. Ses pieds étaient grands et larges. Mon beau-frère, qui a des pieds petits et fins, ôta alors aussitôt ses chaussures et les offrit à Baba. Je ris intérieurement en me demandant comment les grands pieds de Baba allaient pouvoir rentrer dans les petites chaussures de mon beau-frère, mais le plus extraordinaire de l'histoire est que les chaussures de mon beau-frère lui allèrent parfaitement !

Il se dirigea vers la porte et, avant de partir, me demanda encore une fois : "As-tu vraiment envie de voir Dieu ?" Je me baissai pour lui toucher les pieds en prenant garde qu'il ne me touche pas à nouveau le visage et dis : "C'est mon seul désir, je n'en ai pas d'autre." Il reprit alors : "Je te donnerai ma vision." Je ne compris pas le sens de ses paroles et pensai : "Ce n'est pas une vision de vous qui m'intéresse mais celle du Seigneur (c'est-à-dire celle du Seigneur Krishna)".

Peu de temps après cela, je me rendis avec mon mari à une foire aux livres et nous achetâmes un livre intitulé : *L'incroyable Saï Baba*. Ce livre, le seul que j'achetai ce jour-là, racontait la vie du vieux Saï Baba de Shirdi. En le lisant, je ne pus m'empêcher de penser au vieux fakir qui était venu chez nous. Son aspect, son comportement, ses habits correspondaient en tous points au baba décrit dans ce livre. Le vieil homme qui nous avait rendu visite n'était autre que Shirdi Saï Baba. L'auteur du livre assurait qu'il apparaîtrait en personne encore de nos jours bien qu'il ait quitté son corps physique en 1918. Je n'ai jamais revu ce vieux fakir...

Un mois environ passa et je songeai au vieil homme car je n'avais toujours pas eu ma vision...

Vers la même époque se produisit un autre incident qui mérite d'être signalé. Des parents étaient venus nous présenter leurs condoléances à l'occasion du décès de ma belle-mère et nous nous devions, comme il est d'usage, de leur offrir quelque chose à manger. Comme nous n'avions rien préparé, je proposai à ma belle-sœur d'aller au bazar acheter du lait caillé que l'on pourrait offrir avec des *parathas* (sorte de pains frits). Je pris cinq roupies, de quoi acheter une

bonne quantité de lait caillé. En arrivant à l'échoppe, je vis un groupe de gens en train de se quereller sur le bord de la route. Je demandai au crémier ce qui se passait et il m'expliqua qu'un "hippie" s'était fait servir un jus de fruit alors qu'il n'avait pas de quoi payer. J'aperçus alors un pauvre homme de petite taille s'agrippant désespérément à une vieille couverture râpée qu'on essayait de lui prendre. J'eus pitié de lui et proposai de payer ce qu'il devait c'est-à-dire seulement trois roupies et demie. Je réglai rapidement cette somme ce qui mit fin aussitôt à cette scène déchirante. Il me restait une roupie et demie et j'achetai pour une roupie de lait caillé.

La foule s'était dispersée. Le crémier m'expliqua que le "hippie" ne parlait ni hindi ni anglais et qu'aucune discussion n'avait été possible.

Je pris mon lait caillé et m'en allai quand, à l'angle d'une rue, j'aperçus à nouveau ce même "hippie" s'appêtant à monter dans un rickshaw. Je me précipitais pour l'en empêcher, certaine qu'il allait s'attirer à nouveau des ennuis. Je me souvins que le boutiquier m'avait dit qu'il ne parlait ni hindi ni anglais, aussi je ne vis pas d'autre chose à faire que de lui donner le peu d'argent qui me restait. Il me regarda avec de grands yeux sombres et doux. Il était de petite taille et paraissait fragile. Il portait une longue *kurta* (tunique) de *khadi* jaune qui lui descendait jusqu'aux pieds. Il était coiffé à l'afro mais n'était pas africain. Il ouvrit la main pour recevoir ma pièce. Jamais je n'oublierai ses yeux et son adorable petite main. J'aurais aimé lui dire de venir à la maison où j'aurais pu lui donner davantage d'argent. L'idée qu'il pouvait avoir à nouveau des ennuis me fit de la peine mais je pus rien faire d'autre que de lui donner cinquante malheureux *paisas*^{*}. Il prit la pièce et je m'en allai emplie d'un grand sentiment de joie.

* **N.d.t.** : une roupie équivaut à cent *paisas*.

CHAPITRE 5

Au début du mois de mars 1978, j'entendis dire que Sri Sathya Sai Baba allait venir à Delhi. C'est une amie parsie qui fut la première à m'en informer. Notre amitié ayant un fondement spirituel, elle trouva tout naturel de m'annoncer sa venue. Je lui dis d'abord que je n'étais pas vraiment intéressée. Elle insista, et après quelques discussions, je finis par céder et lui promis d'aller le voir quand il viendrait.

Sai Baba arriva le 10 mars. De nombreux disciples s'étaient rendus à l'aéroport pour voir une première fois celui qu'ils considéraient comme Dieu.

Dans un grand parc était dressé un immense *pandal* (tente) pouvant contenir vingt-cinq mille personnes. L'endroit était joliment décoré et tout était parfaitement organisé. Sai Baba était à Delhi depuis plusieurs jours déjà quand, un matin, j'eus soudain envie d'aller le voir. Je téléphonai à mon amie et lui demandai si elle voulait m'accompagner. "Allons au *tamasha* (spectacle)," lui dis-je en plaisantant. Je ne savais rien sur Sai Baba, excepté qu'il avait une abondante chevelure et qu'il faisait des miracles.

De fait, je ne m'attendais à rien de particulier et je me demandais pourquoi je me rendais là. Nous arrivâmes au *pandal* juste avant que Sai Baba ne fasse son entrée. Des milliers de personnes étaient assises en rangs ordonnés et chantaient de jolis *bhajans* (chants dévotionnels). Il ne restait pas une place libre, aussi nous nous dirigeâmes vers l'estrade qui était magnifiquement décorée d'une profusion de fleurs fraîchement cueillies et de tableaux dépeignant des scènes des cinq grandes religions de l'Inde. Un fauteuil recouvert de velours bleu et orné de fleurs était disposé au centre de l'estrade.

Nous nous assîmes en face de l'estrade à un endroit qui, curieusement, se trouvait à moitié vide. Dès que nous commençâmes à nous joindre aux *bhajans* que chantait la foule, un frémissement parcourut l'assemblée et Sai Baba apparut. Son visage rayonnait d'amour, de joie et de compassion divine. Ses mains étaient légèrement levées comme s'il voulait tous nous élever. Il demeura ainsi un certain temps et je sentis mon âme vibrer. J'étais bouleversée. J'avais l'impression que mon âme se tenait là près de lui. C'était la première fois que j'éprouvais une telle sensation. Au bout d'un certain temps, il se dirigea vers l'espace où nous nous trouvions et emprunta une allée latérale, s'arrêtant ici ou là pour parler à l'un ou à l'autre. Arrivé au fond du *pandal*, il fit demi-tour et regagna l'estrade. Il s'assit sur le fauteuil et, de la main, se mit à battre la mesure des *bhajans* que chantait la foule. Un prêtre effectua l'*arati* (rituel d'adoration où l'on enflamme du camphre) puis il descendit de l'estrade et s'en alla. J'avais l'impression de sortir d'une transe. Nous avions apporté des fleurs de mon jardin avec l'intention de les lui offrir, mais on nous dit que ce n'était pas possible.

En quittant ce lieu étrange où le tréfonds de mon âme avait été ébranlé, je décidai d'acheter une photo de lui en souvenir. Les photos que l'on vendait ressemblaient si peu à celui que j'avais vu et contemplé que je me contentai d'acheter une petite photo qui était peut-être un peu plus ressemblante que les autres.

Je demeurais troublée par ce que je venais de vivre mais ne savais pas très bien qu'en penser. Lorsque Sai Baba était apparu, j'avais eu le sentiment que mon âme se tenait près de lui. C'était une impression si intime que je me sentis gênée à la pensée que mon âme était ainsi mise à nu devant tant de monde (mais personne n'avait rien remarqué, cela avait été juste une projection mentale très subtile). Le phénomène avait duré deux ou trois minutes environ. Je décidai de retourner voir Sai Baba le soir-même, seule cette fois. Je mis un sari et me rendis au *pandal*. J'allai m'asseoir à l'endroit où je m'étais installée le matin avec mon amie, quand un

volontaire me dit, gentiment mais fermement, que je ne pouvais pas m'asseoir là car c'était un emplacement réservé pour les chanteurs de *bhajans*, ce qui expliquait les places vides. J'insistai en disant que je voulais voir Saï Baba de près et refusai d'aller dans l'espace réservé aux étrangers situé sur le côté de l'estrade, mais je n'eus guère le choix, le *pandal* étant archicomble.

Je me dirigeai donc vers le périmètre réservé aux étrangers. Au moment où j'arrivai, un nouveau rang se formait et je me retrouvai en première ligne. Une fois assise, je priai Dieu de me guider et lui demandai de ne pas me laisser abuser par un être pouvant me faire du mal. Je n'en revenais toujours pas du courage que j'avais eu de me rendre là. Je répétais mon mantra avec beaucoup de concentration et priai à nouveau : "Ô Dieu, s'il est divin laissez-moi profiter pleinement de sa présence, mais si l'emprise qu'il exerce sur les gens n'est pas d'origine divine, alors je vous en prie, ô Seigneur, protégez-moi et ne me laissez pas m'égarer." Ma prière était sincère et venait du fond du cœur.

Les *bhajans* étaient mélodieux et l'atmosphère vibrante d'expectation. Je ne comprenais pas bien ce qui se passait et craignais de me laisser influencer. Tout à coup, comme le matin, un frémissement parcourut l'assemblée, le rythme des *bhajans* s'accéléra, les visages s'éclairèrent et, bien qu'on ne put pas encore apercevoir Saï Baba, tout le monde savait que son arrivée était imminente. Je priai à nouveau : "Seigneur, s'il est réellement divin, s'il sait tout, alors faites qu'il me bénisse comme mon cœur le désire."

Apparut soudain la petite silhouette orange de Saï Baba. Il traversa rapidement l'estrade et se dirigea vers le secteur où je me trouvais. J'étais étonnée de le voir marcher si vite et je me demandais où il pouvait aller. Il marqua un temps d'arrêt, scruta ma rangée comme s'il cherchait quelqu'un, puis se dirigea dans ma direction tout en me regardant dans les yeux. Il s'arrêta devant moi. Il était si près que je pouvais à peine voir son visage. J'avais apporté un livre que je lui présentai pour qu'il le bénisse. Il le toucha aussitôt de sa main. Une joie indicible m'envahit et je fermai les yeux pour mieux sentir sa divine présence. Quand il s'éloigna, mon cœur chantait : "Il est Krishna ! Il est Krishna !"

En arrivant à la maison, ma fille me demanda : "Que se passe-t-il maman, tu es toute lumineuse ?" La joie persista et ne m'a plus quittée...

Le lendemain matin, je retournai assister au *darshan*. Saï Baba vint à nouveau de mon côté. Comme la plupart des gens lui tendait quelque chose, une lettre ou une photo, l'envie me prit de lui demander un autographe et je lui tendis un livre que je venais d'acheter pour qu'il le signe. J'étais assise au milieu d'une foule dense. Voyant mes efforts, il tendit lui aussi le bras tout en me regardant dans les yeux, et toucha seulement mon livre sans le signer. En réalité, sa signature m'importait peu, je n'avais fait qu'imiter les autres. L'avait-il deviné ?

De l'estrade, il me regarda à nouveau longuement. Je sentais qu'il n'allait pas tarder à conquérir mon cœur et que ce serait bien. En fait, il l'avait déjà capturé et sans aucune résistance de ma part. Je sentais que résidait en lui une grande puissance alliée à l'amour auquel j'avais toujours aspiré.

Ce petit homme à l'apparence frêle, était-il véritablement capable de donner cet amour ineffable auquel tout être humain aspire ? J'avais entendu dire qu'il était partout, qu'il savait tout. On me racontait des guérisons inexplicables, d'incroyables miracles emplis d'amour et tout se bousculait dans ma tête. N'étais-je pas en train de rêver ?

Alors que je regagnais ma voiture, un couple d'Américains me demanda si je pouvais les reconduire à leur hôtel. Je ne prends jamais personne mais, ce jour-là, je me sentis incitée à faire une bonne action et je leur proposai de monter. Sur le trottoir d'en face, un autre jeune étranger cherchait aussi une voiture et je l'invitai également. Je réalise à présent que Baba avait installé une ligne de téléphone sans-fil avec moi et qu'elle commençait à fonctionner. Je déposai les deux Américains, et le jeune homme vint s'asseoir à côté de moi. Apercevant le livre qui était sur la

plage avant, il fit allusion à des incidents qui y étaient mentionnés et me demanda depuis combien de temps je connaissais Saï Baba. "Depuis deux jours exactement," répondis-je. Il parut surpris et me demanda quelle était mon impression. "Je suis venue pour railler et me suis retrouvée en train de prier," dis-je. Plus tard, dans le livre racontant la vie de Saï Baba, écrit par Kasturi, je lus exactement la même phrase et cela m'émut aux larmes. Comment avais-je pu employer les mêmes mots que Kasturi ? Probablement parce que, à des années d'intervalle, nous avons vécu une expérience semblable.

En entendant ma réponse, le jeune homme me tendit sa carte et me dit de me rendre au 16 Golf Links, la résidence de Saï Baba. "Entrez dans le jardin, présentez-lui ma carte quand il arrivera et il vous accordera peut-être une entrevue," ajouta-t-il. Je ne compris pas le sens de ses paroles : "entrevue," "m'asseoir dans le jardin," et puis, pour qui se prenait-il ? Je pris sa carte par politesse en n'ayant aucunement l'intention de suivre ses conseils. Ma résolution fut de courte durée. Je ne tardai pas à changer d'avis et décidai de me rendre au 16 Golf Links.

Il me fut difficile de trouver une place pour me garer tant il y avait de voitures. Trois mille personnes au moins se pressaient devant les grilles de la résidence. Comment allai-je pouvoir entrer ? J'approchai en montrant ma carte et les gens s'écartèrent pour me laisser passer. Des hommes de haute taille encadraient l'entrée et contenaient la foule ne laissant personne entrer. Je leur montrai ma carte et, à mon grand étonnement, ils me saluèrent d'un vibrant "*Om Sai Ram*". Ils ouvrirent les portes et me laissèrent passer.

Des centaines de personnes étaient assises par terre de façon aussi disciplinée que dans le *pandal*. Je m'assis à la place qu'on m'indiqua et attendis. Au bout d'une heure environ, Saï Baba, visiblement occupé à l'intérieur, tardant de faire son apparition, je décidai de rentrer.

Le lendemain, 16 mars, Saï Baba devait quitter Delhi. J'étais alors complètement conquise et impatiente d'avoir son *darshan*. Ne pouvant obtenir d'être placée au premier rang, je m'assis en bordure de l'allée. Je pensais qu'au cas où il viendrait de ce côté, je pourrais le voir une dernière fois de près. Tout se passa comme prévu. Baba vint dans mon allée et s'arrêta près de moi pour parler à mes voisines. Il était si près que ses pieds me touchaient. Tout le monde lui demandait quelque chose. Mains jointes, je lui demandai la permission de lui toucher les pieds, mais ma voix était noyée dans le brouhaha. Je continuai à le supplier : "Baba, je voudrais vous toucher les pieds. Baba, je vous en prie, accordez-moi cette grâce." Il ne pouvait pas m'entendre à cause du bruit mais il dut percevoir le cri de mon cœur car, soudain, il me saisit les mains et les tint entre les siennes un quart de seconde. Il s'attarda un long moment dans notre coin, puis fit le tour du *pandal*. De son fauteuil sur l'estrade, il m'adressa à nouveau de longs regards. Tout cela n'était-il qu'imagination de ma part ou bien était-il en train de me regarder ? Je sais à présent que les choses se passèrent réellement ainsi, et qu'il exauçait par là mon intense désir d'avoir le *darshan* de Dieu.

Je me disais en moi-même : "Qui suis-je pour que cet être vénéré comme Dieu par des millions de personnes m'accorde une attention spéciale ? Mon imagination ne me joue-t-elle pas des tours ?" Mais non, tout cela était bien réel. Saï Baba était seulement en train de me tirer à lui car il était celui que mon âme attendait depuis toujours.

Après le *darshan*, je me rendis avec ma "carte magique," comme je l'appelais, au 16 Golf Links et constatai qu'elle n'avait rien perdu de son pouvoir. Cette fois, ma patience fut récompensée. Baba vint et je lui présentai ma carte qu'il lut attentivement. Il me la rendit en murmurant : "Comme tu as tardé à venir !" Il poursuivit son tour et revint par le même chemin. Il tenait à la main trois roses que quelqu'un avait dû lui offrir. Les femmes qui étaient autour de moi se dressèrent espérant que Baba leur donnerait les roses. J'étais choquée par leur manque de retenue. S'il désirait offrir ces fleurs à quelqu'un, il les donnerait à qui bon lui semblerait. Je demeurais assise tranquillement, les mains ouvertes devant moi, lorsqu'il s'arrêta à ma hauteur

et, tout en me regardant, détacha un bouton de sa tige. Je craignis un instant que les épines ne le blessent, mais ma crainte fut vaine. Il déposa le bouton de rose dans mes paumes en maintenant un instant sa main sur la mienne tout en m'adressant un long regard grave. Je n'étais plus vraiment sur terre mais j'eus quand même la présence d'esprit, lorsqu'il s'arrêta peu après devant ma voisine, de toucher son pied droit qui me parut doux comme du velours. Il me fallut quelques minutes pour me remettre. Qu'avait-il fait exactement ? Il m'avait donné une rose certes, mais il m'avait donné beaucoup plus qu'une simple fleur, il s'était donné à moi. Il s'était installé pour toujours dans mon cœur et ma vie avait maintenant un sens.

Jamais auparavant, je n'avais ressenti une telle joie. Je réalisai que j'avais eu ma vision de Dieu. Je comprenais que mon désir de voir Dieu avait été exaucé. J'avais la certitude absolue que Sri Sathya Sai Baba était Dieu en personne et rien d'autre ne comptait. Il était venu vers moi, m'avait parlé, avait déversé en moi son amour et s'était emparé de mon cœur et de mon âme. J'avais enfin trouvé ce que je cherchais. Je savais que c'était lui mon gourou et personne d'autre ! J'avais conscience qu'il était mon âme, mon moi véritable et qu'il me connaissait depuis des temps immémoriaux. Ce n'était pas une nouvelle rencontre mais une très vieille connaissance longtemps perdue de vue..

J'avais un autre maître à ce moment-là et cela me tracassait. Je savais qu'on ne peut en avoir deux. Baba s'était présenté à moi comme le décrit Swami Vivekananda, mais je n'avais pas pris le temps de l'attendre. Dans mon impatience, j'avais choisi un maître que je ne connaissais pas et avec lequel j'avais peu d'affinités. Sai Baba m'en voudrait-il ? N'avais-je pas gâché ma chance ? Une chose cependant demeurerait certaine : Sai Baba était mon gourou et j'étais son disciple.

CHAPITRE 6

Après le départ de Saï Baba, j'eus l'impression que je ne pourrais plus continuer à vivre. J'avais vu Dieu ! Que peut-on désirer de plus ? Je repensai au vieux fakir. Il avait tenu sa promesse ! Je compris plus tard qu'il était le vieux saint Saï Baba de Shirdi*. Il lui ressemblait et s'était comporté comme lui. Il était apparu pour me donner le *darshan* de mon seigneur et maître. Je réalisai aussi que le "hippie" que j'avais vu au marché était Sathya Saï Baba (déguisé). Ces deux apparitions avaient précédé la véritable rencontre. J'avais demandé une vision de Dieu et je l'avais eue sous forme de mon gourou déguisé en hippie avant d'avoir celle de mon seigneur et maître en personne... Les yeux et les mains du "hippie" qui m'avaient particulièrement frappée, étaient semblables à ceux de sri Sathya Saï Baba.

Je me mis à lire la biographie de Saï Baba. Le récit de son enfance me fit monter les larmes aux yeux. La déclaration de Kasturi : "Je suis venu pour railler et je me suis retrouvé en train de prier," me fit comprendre que je n'étais pas la seule à être fascinée par Baba et que de nombreuses autres personnes avaient ressenti les choses de la même façon que moi.

Le jeune homme que j'avais fait monter dans ma voiture, don Heath, se trouvait être le président de l'organisation Saï de San Francisco.

Quand je lus comment, un jour, comment alors qu'il était encore adolescent, Baba donna son *darshan* à ses disciples sous forme d'une boule de feu, je me souvins d'avoir eu une vision semblable la nuit qui suivit ma première rencontre avec lui. Plus tard, un artiste tenta de transposer cette vision sur papier et son œuvre servit à faire la page de couverture du livre que je fis paraître à l'occasion du 55^e anniversaire de Baba mais j'en reparlerai plus loin.

Je désirais à tout prix revoir Baba mais ne savais comment faire. Je m'assis devant sa photo et l'implorai de me donner un signe où de me parler en mon cœur. Saï Baba est en contact constant avec ses disciples. Il manifeste parfois sa présence en faisant apparaître du miel, de l'eau ou de la cendre sacrée appelée *vibhuti* sur des photos le représentant. On peut observer ces phénomènes qui témoignent de sa présence et des prières qui lui sont adressées, en de nombreux pays. Il dit parfois : "Vous n'avez pas besoin de venir à Puttaparthi. Je peux venir à vous quels que soient l'heure et le lieu où vous vous trouvez."

Mon désir de le revoir était extrême et les larmes qui coulaient de mes yeux étaient des larmes d'intense *bhakti* (dévotion) mais pendant un mois je ne perçus aucun signe. Pourquoi me donnerait-il un signe ? Ne lui avais-je pas tourné le dos pendant plus de douze ans ? Ne m'étais-je pas moqué de lui ? Pourquoi m'écouterait-il maintenant, et puis n'avait-il pas le droit de prendre son temps ? Toutes ces pensées se pressaient dans ma tête. Je n'avais pas encore saisi l'importance de son amour !

Je continuai cependant à le prier : "Même si votre cœur est de pierre, je parviendrai à le faire fondre. Je ne renoncerai pas. Vous finirez bien par entendre mes pleurs." Il exauça ma prière plus tôt que je ne m'y attendais...

Au début du mois de mai 1978, mon mari proposa de nous emmener tous à Bangalore pour voir Baba. Nous projetions d'y rester une dizaine de jours. Mon mari s'occupa de tout ce qui concernait le voyage et réserva des couchettes dans un train passant par Madras. A la dernière minute cependant, nous pûmes obtenir des places dans le train Delhi-Bangalore. En arrivant à Bangalore, nous apprîmes que le train que nous devions initialement prendre avait été attaqué par des bandits et que tous les voyageurs avaient été dévalisés, premier miracle !

* N.d.t. : Saï Baba affirme être la réincarnation de Saï Baba de Shirdi, un saint mort en 1918.

Ce fut un voyage mémorable. A Bangalore, se posa la question du logement. Nous ne savions où aller. Les affaires de mon mari venaient de subir un nouveau revers et nos finances étaient au plus bas. A la gare, nous réussîmes à obtenir une chambre réservée aux voyageurs en transit où, selon le règlement, on ne peut séjourner plus de vingt-quatre heures. Nous y restâmes dix jours sans problème et pour un prix très modique, deuxième miracle en peu de temps !

Le lendemain de notre arrivée, nous prîmes le train pour Whitefield, petite ville située à trente kilomètres de Bangalore, où Saï Baba a fondé une université pour garçons. Lorsqu'il y séjourne, ses disciples s'y rendent pour avoir son *darshan*. Nous arrivâmes vers neuf heures du matin. Parmi les nombreux fidèles assemblés (cinq ou sept cents au minimum) je reconnus quelques amis de Delhi. J'étais toute émue de me trouver dans ce lieu sacré et j'étais impatiente d'avoir le *darshan* de Swami (Baba est appelé affectueusement Swami par ses disciples). Mes amis m'accueillirent avec la triste nouvelle que Swami ne donnait désormais son *darshan* que deux fois par semaine : le jeudi et le dimanche uniquement. Ce fut un tel choc que je fondis en larmes. Comment pouvait-il me faire une chose pareille ? N'était-il pas celui qui sait tout ? N'était-il pas rempli de compassion ? Comment pouvait-il avoir si peu de cœur ? J'étais encore en train de me lamenter quand je vis soudain arriver des hommes qui couraient en criant : "Swami, Swami arrive !" Les grilles de sa résidence s'ouvrirent et Swami apparut dans sa voiture qui roulait doucement, donnant son *darshan* à tout le monde bien sûr, mais à moi tout particulièrement me sembla-t-il ! J'étais abasourdie. J'avais l'impression que des siècles s'étaient écoulés depuis la dernière fois que je l'avais vu. Il ne regarda personne précisément mais son visage rayonnait d'un sourire divin. Je n'oublierai jamais ce sourire... "Ô merci Baba," murmurai-je en moi-même. Sa vue avait pansé instantanément la blessure de mon cœur.

Le soir, Swami donna son *darshan* et à partir de là, nous en eûmes régulièrement deux chaque jour. A la fin du *darshan*, Baba sortit à nouveau en voiture et, lorsqu'il aperçut mon mari et mon fils au bord de la route, il s'arrêta pour les bénir. On nous dit qu'ils avaient beaucoup de chance de recevoir une telle grâce dès le premier jour, mais nous ne comprîmes pas à ce moment-là la raison de cette bénédiction spéciale...

Malgré ce qu'il nous en coûtait de nous rendre tous les quatre à Whitefield, nous y allâmes tous les jours. Pendant les *darshans*, Swami ne semblait pas nous remarquer. J'espérais une attention particulière de sa part envers ma famille. Il me parlait cependant en mon cœur même si je n'avais pas encore réalisé que la petite voix que j'entendais au fond de moi était la sienne. Je voulais des preuves tangibles. Mon "récepteur téléphonique" ne fonctionnait pas encore parfaitement...

Au bout d'une dizaine de jours, nous voulûmes réserver des places de train pour Delhi mais ne pûmes en obtenir avant huit jours. J'avais demandé intérieurement à Swami de rester un peu plus longtemps près de lui et je fus naturellement très heureuse d'apprendre que notre départ était reporté ! Nous dûmes cependant libérer la chambre de la gare. Notre situation financière était plus que préoccupante mais je demeurais confiante. Le nom d'une amie européenne vivant à Bangalore me revint vaguement en mémoire. Je n'avais pas son adresse. Elle était mariée à un Indien portant un nom de famille très courant en Inde du Sud. Mon mari finit par retrouver le nom de l'entreprise où travaillait son mari, et nous réussîmes à les contacter. Ils furent ravis d'apprendre que nous étions à Bangalore et nous invitèrent à demeurer chez eux le restant de notre séjour. Nous acceptâmes joyeusement leur invitation qui tombait comme un don du ciel. Ce furent d'heureuses retrouvailles après douze ans sans contact.

Je continuai à me rendre quotidiennement à Whitefield avec les enfants ou parfois seulement l'un d'eux. Mon mari mit à profit ce temps en établissant des contacts pour ses affaires et ne retourna plus à Whitefield.

Un matin, alors que nous attendions le car de Whitefield, nous aperçûmes un petit garçon juché sur une bicyclette visiblement trop grande pour lui. Il roulait à vive allure quand, soudain, une ficelle se prit dans les rayons de sa roue arrière. Il tomba tête la première sur le goudron juste devant nous. Il gisait allongé sur le ventre inerte. Horrifiée, j'appelai intérieurement Baba : "Ô Swami, vous avez vu ce qui vient d'arriver, je vous en supplie, aidez-nous !"

Des gens accoururent et transportèrent l'enfant sur le trottoir. Il était inconscient. Ils essayèrent de le ranimer en lui aspergeant de l'eau sur le visage. Je me souvins alors que j'avais dans mon sac un petit sachet de *vibhuti* (cendre sacrée). Je proposai de lui en mettre sur la tête et on me laissa faire. Un instant plus tard, l'enfant reprit conscience, quelques minutes encore et il se releva, enfourcha sa bicyclette et s'en alla.

Peu après, le car arriva et nous poursuivîmes notre route vers Whitefield. Pendant le *darshan*, je remerciai mentalement Baba d'avoir sauvé l'enfant. Il me lança un bref regard entendu. Je sus que c'était lui qui avait sauvé l'enfant et qu'il avait entendu ma prière de reconnaissance.

L'heureux séjour à Bangalore touchait à sa fin et le départ approchait de façon inquiétante! Un jour, pendant un *darshan* où je me trouvais assise à proximité du fauteuil de Swami, je lui demandai intérieurement : "Baba, nous accorderez-vous une entrevue ?" Il hocha la tête négativement. Je lui reposai la question. Il secoua à nouveau la tête mais sans me regarder. Pensant que son signe de tête ne s'adressait peut-être pas à moi, je le questionnai une troisième fois. A nouveau, toujours en regardant dans une autre direction, il secoua la tête. Je protestai : "Mais Baba, pourquoi ? Ne pouvez-vous pardonner ?" Il se tourna alors brusquement vers moi et me lança un regard sévère. Il avait entendu ma question et ses hochements de tête s'adressaient bien à moi. Nous n'eûmes pas d'entrevue pendant ce séjour... (Baba accorde des entrevues privées aux personnes de son choix.)

Quelques jours avant notre départ, eut lieu un incident qu'il me faut mentionner ici. C'était un jour d'*akhandā bhajans* (*akhandā* signifie "en continu") où l'on chante des *bhajans* sans interruption toute la journée. Il était cinq heures moins le quart et Baba n'allait pas tarder à arriver pour donner son *darshan*. Je me disputais intérieurement avec lui. Ma raison s'était emparée de mon mental balayant un moment mon intuition profonde et me faisant mettre en doute l'omniscience de baba. Ma voisine me dit alors : "Regarde, Baba, là-bas." Je regardai dans la direction indiquée mais en vain. "Il est sur la terrasse, il nous regarde," continua-t-elle. Dès que je parvins à le repérer, il sembla se cacher derrière une branche. Je continuai à me quereller avec lui et détournai la tête. Une pensée me vint alors distinctement à l'esprit : "Va acheter une photo, Swami te la signera." J'obéis au risque de manquer le *darshan*. J'allai acheter une photo et regagnai vite ma place. Swami sortit de sa résidence et se dirigea vers l'espace où je me trouvais. Je tenais ma photo sur les genoux guettant le moment où je pourrais la lui tendre. Il était en train de parler à des hommes dans l'allée d'en face quand, soudain, il pivota sur lui-même et avant que je n'aie eu le temps de lui remettre ma photo, il la prit de mes mains et la signa.

Swami dirigeait des cours d'été sur la culture indienne. Des milliers de disciples et d'étudiants affluaient de toute l'Inde et de l'étranger pour assister à l'événement. L'ashram bourdonnait d'activité. Tout respirait la joie. Les *bhajans* étaient on ne peut plus mélodieux car les meilleurs chanteurs étaient venus de toutes les régions de l'Inde. L'air vibrait de joie, de dévotion et de spiritualité. Swami, en hôte accompli, allait et venait librement parmi ses disciples.

J'avais le cœur gros à l'idée de quitter cette merveilleuse atmosphère mais, heureusement, Swami possède un baume pour tous les maux...

Au *darshan*, ce matin-là, j'étais placée assez loin de Swami. Je voulais lui toucher les pieds en guise d'adieu, mais l'occasion ne s'était pas présentée. Soudain, il réapparut (un fait inhabituel) et se dirigea vers le petit groupe de femmes avec lesquelles j'étais en train de discuter.

Il semblait les connaître toutes les trois et se mit à leur parler. Je le regardais béatement sans penser un instant qu'il pourrait m'adresser la parole quand il se tourna vers moi et me dit en souriant : "Fais attention à ne pas gaspiller l'argent." Un vieux doute ressurgit un instant dans mon esprit : "S'il est omniscient, comment ne sait-il pas que je n'ai aucun argent à gaspiller ? Je ne laissai pas cependant échapper l'occasion qui m'était donnée de m'adresser à lui et dis : "Swami, je pars." "Ah oui ! Quand exactement ?" répliqua-t-il d'une voix tendre et douce et avec un air surpris. Je fus tellement étonnée par sa question que je me mis à bafouiller : "Aujourd'hui, demain, non, après-demain." Il sourit. " Baba, repris-je, puis-je faire *pranam* ?" Avec une voix encore plus douce et affectueuse, il me dit alors : "Vas-y, fais *pranam*." Je cherchai à tâtons ses pieds de lotus que cachait sa robe. Au moment où je les atteignis, il remua les orteils comme pour me dire : " Ça y est, tu les as !" J'étais heureuse et mon amour fut plus fort que mes doutes.

Après le départ de Swami, une femme vint me trouver pour me proposer d'aller le lendemain matin à la séance inaugurale des cours d'été. Je me rendis à son rendez-vous. Une chose qui n'arrive jamais s'était produite : elle s'était vue attribuer deux bons d'entrée pour cette séance où Baba allait prononcer un discours et elle m'en offrait un !

J'avais entendu dire que Baba avait une belle voix et qu'il chantait parfois devant ses fidèles. J'avais quitté Delhi avec trois souhaits : l'entendre chanter, avoir son *darshan* et lui toucher les pieds. Pendant son discours, je l'entendis chanter. J'avais eu son *darshan* et je lui avais touché les pieds. On dit que Baba comble tous les désirs... Les miens en tous cas avaient été exaucés.

C'est heureuse, complètement satisfaite et avec une foi intacte que je m'en retournai à Delhi.

CHAPITRE 7

Lorsque une fois de retour à Delhi, la vie eut repris son cours, j'eus le sentiment que je devais traduire *Sathyam Shivam Sundaram*, la biographie de Sathya Sai Baba, dans ma langue maternelle, mais j'en repoussai aussitôt l'idée. Quelques jours plus tard, cette pensée me revint avec insistance et je la rejetai à nouveau pensant que ce serait une perte de temps et d'énergie. "Ah quoi bon, protestai-je, en moi-même, et qui la lira ?" La petite voix intérieure se fit suppliante: "Fais-le à ton rythme, ne serait-ce qu'une page par jour." Je réalisai alors que c'était Swami qui me pressait ainsi et j'entrepris ce travail à titre de *sadhana* (discipline spirituelle). Nous étions au début du mois de juin.

Tous les soirs à partir de dix heures, je m'installais à mon bureau et prenais beaucoup de plaisir à traduire le récit de l'enfance de Swami. J'avais beaucoup désiré en savoir plus sur ses jeunes années et voilà qu'en effectuant ce travail, je me sentais transportée au temps du jeune Baba. Tout au long de ma traduction, je sentis sa présence et fis des rêves de lui. Je ne songeais nullement à publier mon travail que j'effectuais comme une *sadhana* et qui me donnait l'occasion de revivre l'enfance de Swami tout en faisant grandir ma foi et en la renforçant. Je prolongeai peu à peu mes séances allant jusqu'à traduire parfois cinq pages en une soirée. Mon engouement pour Sai Baba n'était pas sans avoir de répercussions sur ma vie familiale. Les enfants partageaient ma joie et mon enthousiasme. J'avais accroché des photos de Baba dans toutes les pièces. Nous n'écoutions rien d'autre que des *bhajans* ce qui emplissait la maison de vibrations spirituelles. Les personnes réceptives ressentaient ces vibrations et la présence de Baba était perceptible. Mon mari, cependant, en tant que scientifique, n'était pas prêt à croire ce qu'on racontait à propos des pouvoirs spirituels de Sai Baba. Il disait en plaisantant : "Je croirais en lui le jour où il me donnera une voiture dont le réservoir ne se vide jamais."

Un jour d'août, le 9 exactement, nous nous disputâmes sérieusement. Pour la première fois, mon mari exprima ouvertement ce qu'il pensait depuis longtemps et déclara qu'il ne supportait plus de voir des photos de Baba sur tous les murs. En fait, n'ayant pas réussi à établir de communication avec Baba, il ne parvenait pas à le comprendre. Cela me fit de la peine mais je réalisai que Baba était seulement en train de me mettre à l'épreuve pour voir si j'étais capable de faire des sacrifices. Si une vive discussion contrariait mon mari à ce point, je me mis à penser qu'il serait plus sage de garder mon calme et de prier Baba en silence qui préférerait cela certes. Mon cœur cependant débordait tellement de joie, d'amour et de reconnaissance envers lui que je me demandais si j'en serais capable.

Je repris possession de moi-même et, le soir, quand mon mari rentra, je l'abordai avec calme. Je lui annonçai que puisque les photos de Baba le dérangaient, je les avais enlevées. Aujourd'hui serait le dernier jour où il me verrait me rendre à une séance de *bhajans* et je l'assurai, qu'à l'avenir, il ne m'entendrait plus jamais prononcer le nom de Sai Baba. Je me demandais toutefois comment j'arriverais à tenir parole... Je priai Baba de m'en donner la force. En aucun cas, je ne renoncerais à lui..

Ce soir-là, j'assistai à une merveilleuse séance de *bhajans* où je donnai libre cours à mon chagrin et pleurai comme un enfant. En rentrant, je travaillai à ma traduction jusqu'à minuit. Avant de me coucher, j'allai verrouiller le portail du jardin, ce que je faisais rarement. J'allai me coucher vers minuit et quart. Une heure et demie plus tard environ, entendant mon mari faire du bruit, je me réveillai. Il était assis sur le lit et je crus qu'il était souffrant. "Il y a un voleur dans le jardin, me dit-il alors, il vient de braquer sa torche dans la maison et s'est enfui en sautant par-dessus le mur." Nous allâmes jusqu'au portail. Les voisins qui s'étaient aussi levés - à moins

qu'ils ne fussent pas encore couchés – étaient à leur fenêtre. Notre ligne téléphonique étant en dérangement, mon mari leur demanda d'appeler la police, puis il se mit à hurler : "Au voleur ! au voleur !" Nous vîmes à ce moment-là, une troupe d'une douzaine d'hommes, ou davantage, tous masqués et armés de fusils et de gourdins, escalader le portail et débouler dans le jardin.

Ils nous sommèrent de ne pas bouger. Je rentrai néanmoins en courant tandis que mon mari et mon fils restaient dehors. Je vis alors, comme dans un film, un homme tirer à bout portant sur mon mari et je me demandais pourquoi après cela mon mari ne semblait pas blessé. J'étais terrorisée. Après le coup de feu, mon mari et mon fils coururent à la maison. La porte coulissante de l'entrée était restée ouverte à cause de la chaleur et ils fermèrent seulement la porte intérieure garnie de moustiquaires qu'un des hommes eut tôt fait de défoncer d'un coup de gourdin. La voie était libre. A l'aide de bâtons, tous deux tentèrent de refouler les assaillants qui essayaient d'entrer par l'ouverture mais en vain, le combat étant par trop inégal. Prenant alors conscience de l'extrême gravité de la situation, je pris ma petite fille et courus me réfugier dans notre sanctuaire. Quitte à mourir, pensai-je, autant que ce soit aux pieds de lotus de Baba. Ma foi était totale et j'étais certaine qu'il m'entendrait si je l'appelais. Désespérée, je me mis à hurler son nom. Je grimpai ensuite avec ma fille sur la véranda où nous appelâmes à l'aide mais en vain. Alors que nous étions sous le feu des assaillants, j'entendis deux nouvelles déflagrations suivies d'un bruit de verre brisé. Se fit alors un grand silence. J'avais appelé à nouveau Baba à deux reprises. A ce moment-là, les voleurs qui nous voyaient sur la véranda s'étaient enfuis sans entrer dans la maison ni nous tirer dessus malgré le vacarme que nous faisons. Au lieu de cela, ils avaient tiré sur les voisins, un général et son attaché qui, armés d'un fusil regardaient la scène de leur fenêtre prêts à intervenir s'ils s'avisait d'entrer chez eux. Le coup, tiré d'un pistolet de fabrication artisanale, les toucha tous les deux, et l'attaché du général, blessé aux yeux, devint aveugle... Ce fut un drame terrible et ce d'autant plus que la médecine ne put rien pour lui.

Quand tout fut terminé, la police arriva avec des chiens et toutes sortes d'experts mais comme une pluie fine s'était mise à tomber, les chiens ne trouvèrent aucune piste. De façon incroyable, aucun de nous n'avait été blessé et on ne nous avait rien volé !

Les voisins arrivèrent et crièrent au miracle. Ils étaient persuadés que seule ma foi en Saï Baba nous avait sauvés. Il dut en effet entendre mes appels désespérés car nous n'eûmes d'autres dégâts que quelques vitres cassées et la porte d'entrée sérieusement endommagée. Nous fûmes traumatisés pendant longtemps et mon mari en particulier, qui avait été braqué à deux reprises, n'en revenait pas du miracle.

Je lui expliquai que c'était uniquement Saï Baba qui nous avait sauvés et que sans lui nous serions tous morts. Sur ma demande, il monta dans le salon et remit en place la photo de sri Sathya Saï Baba.

Du coup, tous les interdits concernant Baba furent levés et nous pûmes continuer à écouter des *bhajans*. Je rappelai à mon mari la façon spéciale dont Baba l'avait béni ainsi que Vikram, le jour de notre arrivée à Whitefield et il resta confondu.

Après cela, nous allâmes vivre quelque temps chez des parents. En dehors des soucis causés par cette attaque, nous avions d'autres sérieuses préoccupations. Suite au changement de gouvernement de 1975, les affaires de mon mari qui marchaient bien, se mirent à péricliter. Pour des raisons politiques, ses associés se désolidarisèrent de lui ce qui le mena au bord de la faillite. Mon mari persévéra néanmoins. Durant les mois de septembre, octobre et novembre, nous n'eûmes aucune rentrée d'argent tout en étant confrontés à de nombreuses dépenses. Pour couronner le tout, mon mari se mit à souffrir de diplopie, un trouble de la vision qui le faisait voir double. Nous consultâmes plusieurs spécialistes qui prescrivirent différents examens pour en déterminer la cause. Les soucis que me causaient la santé de mon mari et notre avenir s'il lui arrivait quelque chose m'empêchaient de dormir. J'étais étrangère, les enfants étaient adolescents

et je n'avais ni ressource, ni famille sur qui compter. Comment seule, pourrais-je trouver les fonds nécessaires pour payer les frais de scolarité des enfants ?

Je continuais tous les soirs mon travail de traduction et ma foi était totale. J'avais conscience que notre époque bénéficiait une nouvelle fois de la présence d'un *avatar*. J'avais la chance de le connaître et j'effectuais le travail sacré de traduire l'histoire de sa vie. La joie d'avoir pour gourou l'*avatar* lui-même, me faisait presque oublier mes soucis, et la pensée de lui demander la guérison de mon mari ou d'autres faveurs ne me venait même pas à l'esprit.

Un jour cependant, en compagnie de ma belle-sœur, je me rendis chez une disciple de Sai Baba qui, lorsque je lui parlai de mes problèmes, me conseilla de faire une *puja* (rituel d'adoration) au dieu Hanuman (le dieu-singe fidèle disciple de Rama). Selon ses conseils, nous effectuâmes ce rituel régulièrement pendant vingt et un jours mais cela me causa un souci supplémentaire. Que faisais-je là ? N'étais-je pas en train de demander de l'argent à Dieu ? Tous les matins pendant la *puja*, je pleurais silencieusement en demandant à Baba de bien vouloir me pardonner. Je désirais seulement recevoir sa guidance, son amour et être sa disciple. L'argent m'importait peu. J'attendais beaucoup plus de lui, je voulais la "Libération" et l'argent n'est d'aucun recours pour cela. Lorsqu'on vit sur cette terre, on se trouve cependant parfois confronté à des situations où l'argent apparaît comme une réalité.

A cette période, je tombai sur un article du *Sanathana Sarathi*[•] dans lequel Baba déclarait qu'il se tient toujours prêt à sauver ses disciples de la déchéance. Je me rappelle l'avoir prié : "Baba, je vous en supplie, évitez-nous de sombrer dans la misère. Où irions-nous si nous perdions notre maison ? Nous ne pouvons pas vivre dans une cahute, nous devons vivre conformément à notre classe sociale." Une autre fois je lui dis : "Baba comment pourrais-je retourner vous voir à Puttaparthi comme je le désire tant, si je ne peux même pas mettre cent roupies de côté ?" Les troubles oculaires de mon mari persistèrent et les soucis continuèrent à me causer des insomnies. Qu'allions-nous devenir ? Nous n'avions aucune sécurité. Je décidai d'écrire à Swami, mon seul recours. C'était la première lettre que je lui écrivais et il dut la recevoir à peu près pour son anniversaire bien qu'à l'époque je n'en sus rien. Je lui demandai de nous aider, lui qui était capable de résoudre tous les problèmes

• **N.d.t.** : la libération du cycle des renaissances.

• **N.d.t.** : le mensuel de l'Organisation Sai.

CHAPITRE 8

Le 6 décembre, je me rendis à mon ambassade à l'occasion d'un goûter de Noël. Dans le jardin, je rencontrai une femme que j'avais vue quelques années auparavant chez notre révérend Père et je lui demandai si elle travaillait là maintenant.

Quand elle me dit qu'elle y avait un poste depuis un an, une pensée que je réprimai aussitôt me vint à l'esprit et je m'entendis dire malgré moi : "Pensez-vous qu'ils pourraient avoir besoin à l'occasion de quelqu'un pour les aider? J'ai grand besoin de travailler." Je regrettai aussitôt mes paroles. Dans quoi étais-je en train de me lancer ? Elle me dit : "Oh oui ! cela peut se trouver. Donnez-moi votre adresse comme cela je l'aurais si l'occasion se présente." Je fouillai nerveusement dans mon sac et trouvai un bout de papier sur lequel je notai mes coordonnées. J'oubliai aussitôt l'incident. Nous étions un mercredi. Le lundi suivant, je trouvai un mot dans ma boîte aux lettres disant : "Veuillez prendre contact avec l'ambassade dès que possible."

Je téléphonai et obtins un rendez-vous l'après-midi même. Il me fallut un certain courage pour y aller mais, en fin de compte, je fus très bien reçue. Un poste à temps complet était à pourvoir.

On me proposa de faire une demande bien que quatre personnes eussent déjà déposé un dossier. J'hésitais à postuler pour un emploi à temps plein car je doutais de mes compétences n'ayant pas travaillé depuis dix-huit ans. J'expliquai ma situation au responsable qui m'incita à tenter ma chance. En bref, l'entretien se passa bien et on me dit que je ne tarderais pas à avoir la réponse.

Deux jours plus tard, en époussetant les livres de ma bibliothèque, je tombai par hasard sur une enveloppe contenant des certificats de travail datant d'avant mon mariage. Ils étaient excellents ! Je ne savais plus où je les avais mis et je trouvai étrange qu'ils me tombent dans les mains à ce moment-là...

Je téléphonai à l'ambassade pour demander si mes certificats pouvaient être utiles. On me dit de les apporter. Le responsable à qui je les remis me demanda : "Êtes-vous prête à commencer demain, le 15 ?" "D'accord," dis-je. J'eus la place !

Tout s'était passé si vite ! Même si j'avais bien expliqué que je n'avais pas travaillé depuis dix-huit ans, je m'inquiétais de ne pas être à la hauteur. Mais n'avais-je pas été sélectionnée ? De quoi donc avais-je peur ?

Me remettre à travailler après avoir été longtemps mère au foyer fut une expérience particulière. Mais finalement, ce fut plus facile que je ne m'y attendais ! Tout le monde fut très aimable. Mon directeur se montra compréhensif et ne fut pas très exigeant au début. J'avais à ma disposition une grande pièce équipée d'un bureau, d'un téléphone et d'une machine à écrire électrique. Je ne me doutais pas alors de l'importance que cette expérience allait avoir dans ma vie.

Quelques jours plus tard, en raison de la fête de Noël, on me versa un acompte qui représentait une somme importante pour moi à ce moment-là. Nous passâmes un merveilleux Noël cette année-là !

Je croyais rêver. Tout cela n'était-il pas un *lila* (jeu divin) de Baba ? Je découvris quelques jours plus tard que le poste que j'occupais avait été nouvellement créé !

Il me revint alors que, depuis deux ou trois mois au moins, ma petite voix me murmurait d'aller me présenter à l'ambassade mais que j'en avais toujours repoussé l'idée. Dieu nous parle mais nous ne savons pas toujours l'écouter !

En arrivant à la maison, je déposai joyeusement l'argent sur la table en disant : "C'est un cadeau de Saï !" Nos problèmes immédiats se trouvèrent résolus. Nous pûmes régler beaucoup de petites dettes et nous passâmes un merveilleux Noël.

Sans que nous y ayons prêté attention, les troubles visuels de mon mari disparurent complètement. Nous réalisâmes un jour que nous avions complètement oublié ce problème. Il n'eut jamais de rechute.

En mai 1978, au moment de partir, Swami m'avait dit avec un sourire malicieux : "Fais attention à ne pas gaspiller d'argent." Je comprenais à présent la raison de son conseil : il savait que je n'allais pas tarder à me retrouver à flot. Ce n'est cependant que plus tard, quand vint le temps où il me fallut compter même les *paisas* que j'en compris l'entière signification. J'ai toujours tenu compte du conseil de Swami.

Ma liaison intérieure avec lui était solide. Je pensais à lui continuellement. Quoi que mon corps physique pense et où qu'il aille, mon esprit demeurait avec Swami. J'étais en communication constante avec lui. Je recevais son aide et sa guidance à chaque instant.

Au travail, mes dix-huit années d'interruption n'étaient pas sans se faire sentir mais, par la grâce de Swami, je fis peu à peu des progrès. Je réalisai alors que la traduction de sa biographie avait été un excellent entraînement car j'avais presque oublié ma langue maternelle.

La vie n'était cependant pas toujours facile. Swami est un maître très exigeant qui nous demande de faire nos preuves chaque jour. Il ne nous laisse pas nous reposer sur nos lauriers. Il attend que nous fassions tout notre possible. A ce moment-là seulement, pouvons-nous attendre de sa part, la petite grâce qui nous permettra de franchir l'obstacle. Il est toujours à nos côtés et veille sur nous constamment.

A l'époque où je commençai à travailler à l'ambassade, j'avais presque terminé ma traduction. Je désirais savoir ce que Swami désirait que j'en fasse mais il me fallut attendre toute une année avant d'avoir la réponse.

En 1979, j'eus quatre jours de congé pour Pâques. Je décidai d'en profiter pour aller voir en avion Swami à Prasanthi Nilayam (le nom de son ashram) et j'emportai mon manuscrit. A Bangalore, je pris un taxi. C'était le milieu de l'été en Inde et le mois le plus chaud de l'année à Puttaparthi. L'ashram était cependant plein et de nombreux Occidentaux avaient bravé la chaleur.

Mon voyage en taxi était un rêve devenu réalité. Il m'était enfin donné de me rendre à Prasanthi Nilayam.

Saï Baba a déclaré quand il était tout jeune et il le répète encore aujourd'hui : "Personne ne peut venir à moi sans être appelé. Tous les chevaux du monde ne pourront vous conduire ici si je ne vous ai pas invité." "Personne ne peut rêver de moi sans ma volonté. Les rêves que j'accorde sont en réalité des visitations," dit-il aussi.

Pendant le voyage, j'étais dans un état de bonheur tel que je ne remarquai pas la chaleur torride. La seule chose dont j'avais conscience était d'arriver dans le lieu le plus sacré du monde.

Au bout de ce qui me sembla être une rue de village, le taxi passa devant un grand portique construit dans le style traditionnel des temples de l'Inde du Sud et entra par un portail latéral réservé aux voitures, avant de s'arrêter devant un petit bureau. J'entrai, et un homme qui semblait en train de m'attendre me donna une clé en disant à quelqu'un de me montrer où se trouvait ma chambre. (Je réalise aujourd'hui la faveur spéciale qu'on m'accorda ce jour-là. L'ashram étant toujours plein, se voir attribuer une chambre est en effet un privilège et les nouveaux arrivants sont généralement logés dans des hangars communautaires.) Ma chambre était agréable et donnait sur le temple en face de l'appartement de Swami. Comme toutes les chambres de l'ashram, elle était cependant totalement vide et dépourvue de lit. N'ayant apporté d'autre matériel de couchage qu'un drap, je m'installai comme je pus à même le sol, mais j'étais

dans un état de bonheur tel que je notai à peine cet inconfort. Je pris une douche, mis un sari propre et partis explorer les environs. J'allai directement au temple. J'étais tellement dans les nuages que, sans m'en rendre compte, je pénétrai dans l'enceinte avec mes chaussures. La gardienne offusquée eut tôt fait de me ramener à la réalité en me chassant comme un chien. "Suis-je sotté !" pensai-je tout en me demandant comment j'avais pu commettre un tel sacrilège. Les Indiens sont souvent choqués par l'ignorance des étrangers, mais dans mon cas, il ne s'agissait nullement d'un manque de connaissance des usages, j'étais seulement à moitié en transe et la femme ne pouvait pas le deviner ! Comme il faisait très chaud, je ne vis personne pouvant me donner des renseignements, aussi retournai-je dans ma chambre.

Vers dix sept-heures, je pris place dans l'enceinte du temple en attendant que Baba sorte dans l'enceinte du temple pour donner son *darshan*. J'attendais ce moment depuis presque un an et contenais mal mon impatience. Je fus soudain prise d'une vive émotion et ne pus retenir mes larmes. Mon cœur se mit à battre violemment et Baba apparut. Un grand moment ! Il marchait doucement. Ses pieds semblaient à peine toucher le sol. Il portait une robe orange vif et sa peau me parut très sombre. Je ne me rappelai pas l'avoir vu ainsi auparavant. J'appris plus tard seulement que son teint semble souvent varier. Il peut paraître très clair, foncé ou parfois presque bleu. Ce jour-là, sa peau avait un teint sombre que je ne lui ai jamais revu.

Je ressentis les fortes vibrations émanant de sa personne et ce premier *darshan* me bouleversa. Il me lança de longs regards mais à chaque fois qu'il vint vers l'endroit où je me trouvais, il regarda dans une autre direction. A Prasanthi Nilayam, les fidèles sont assis sur le sol de façon ordonnée, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, et Swami longe les rangs lentement, donnant à chacun son *darshan*.

Saï Baba ne parut pas intéressé par ma traduction. A aucun moment il ne s'approcha suffisamment de moi pour que je puisse la lui présenter. Je pus, une fois seulement, l'espace d'une seconde, lui toucher les pieds. Tout au long de ces deux jours, il ne m'adressa pas un sourire et me regarda seulement de loin. Lors du dernier *darshan*, alors qu'il avançait dans ma direction, je l'appelai. Il s'arrêta et me bénit d'un geste signifiant : "Je suis avec toi."

Il me fallait partir le lendemain. J'avais rencontré des Allemands qui étaient à Prasanthi Nilayam depuis un certain temps et nous avons décidé de partager un taxi jusqu'à Bangalore. Le départ était fixé à cinq heures du matin. Il faisait particulièrement chaud cette nuit-là. L'air était étouffant et il n'y avait pas de ventilateur. Je me réveillai vers une heure et entendis une voix me dire : "Ne pars pas avec ces personnes-là." Je m'assis et, ne voyant personne, je compris que c'était Swami qui me parlait ainsi. Je me rendormis aussitôt ne sentant alors plus du tout la chaleur. A cinq heures, je me levai et courus vite dire aux Allemands que je ne partais pas avec eux.

Il me fallait partir impérativement ce jour-là et j'avais laissé partir ce taxi sans même savoir si je pourrais en trouver un autre. J'en obtins un autre facilement cependant et un ami trouva des personnes sympathiques acceptant de faire le voyage avec moi.

Ce fut un voyage mémorable. Mes nouveaux compagnons s'avérèrent être des personnes très spéciales. Une des femmes avait rencontré Swami pour la première fois en 1942 alors qu'il n'avait que seize ans et elle me raconta des souvenirs de ce temps-là. Swami qui était alors un jeune garçon à l'apparence très frêle, dit-elle, jouissait de la même autorité qu'aujourd'hui. Elle me raconta son premier voyage à Puttaparthi où elle se rendait avec sa famille, les difficultés qu'ils rencontrèrent et la façon dont les villageois les empêchèrent presque d'arriver. Après la dernière épreuve qui consistait à traverser à pied la Chitravati*, un charmant jeune homme vint les accueillir et les conduisit à l'ashram (qui à l'époque ne comprenait que quelques paillotes). Ils

* N.d.t. : la rivière qui coule à Puttaparthi

lui demandèrent où était Saï Baba et à quelle heure il viendrait donner son *darshan*. Le jeune homme répondit gentiment à leurs questions, les aida à s'installer, leur offrit à manger puis les invita à se reposer. Il leur dit que Saï Baba donnerait son *darshan* à cinq heures et viendrait s'asseoir sur une chaise. A l'heure dite, ils se rendirent à l'endroit indiqué et voyant sur une chaise le même jeune homme vêtu de blanc, ils réalisèrent que c'était Saï Baba lui-même qui était venu les accueillir sur la rive. Voyant leur surprise, Baba éclata de rire. Il leur dit alors qu'il était venu à leur rencontre car il savait qu'ils arrivaient et leur raconta en détail toutes les aventures qu'ils avaient eues pendant le voyage. Ce premier séjour à Puttapparthi fut suivi de nombreux autres.

Elle me raconta son mariage, le premier jamais célébré par Swami. Il décréta qu'il était la mère et par conséquent offrit le sari et les parures de noces, régla toutes les dépenses y compris le repas que, traditionnellement en Inde du Sud, on offre aux pauvres lors d'un mariage. La cérémonie eut lieu un matin et Swami lui expliqua ainsi qu'à son mari le sens et les obligations de leur engagement. Swami avait environ vingt ans à l'époque.

Le soir, il donna une réception. Dans une salle, était installé un sofa recouvert de fleurs et de brocards. Swami demanda au jeune couple d'y prendre place disant qu'il préférait s'asseoir par terre. Ils refusèrent de s'asseoir dans ces conditions mais Swami déclara sur un ton qui n'admettait pas de réplique : "C'est un ordre. Prenez place sur le sofa. De toutes façons, je n'aurais pas le temps de m'y asseoir car je dois chanter."

Et il en fut ainsi. Les mariés prirent place sur le sofa pendant que Swami donna un long récital de chant classique qui dura trois heures. Tout le monde était étonné de l'entendre chanter de cette façon et se demandait où et quand il pouvait avoir appris tous ces chants. Mais a-t-il des choses à apprendre ?

Quelques années plus tard, alors qu'elle séjournait avec sa famille à l'ashram, son père tomba malade en plein milieu de l'été et mourut des suites d'une infection urinaire. On prévint Baba qui ne bougea pas. Ce soir-là, il sortit plus tard que d'habitude, donna un rapide *darshan* et se retira en demandant à ne pas être dérangé.

Les disciples qui étaient là conseillèrent à sa mère et à sa famille d'emporter rapidement le corps à cause de la chaleur. Deux médecins avaient constaté le décès et il était inutile de conserver la dépouille plus longtemps. Baba semblait occupé et ne se montrait pas. Un maharaja qui faisait parti des disciples proposa sa voiture pour transporter le corps à Bangalore, mais tous les membres de sa famille dirent qu'ils ne feraient rien sans l'avis de Baba. Celui-ci gardait toujours le silence. Ce n'est que trente-six heures après le décès, qu'ils purent enfin l'approcher et lui demander ce qu'il convenait de faire. Sortant de son mutisme, Swami demanda : "Où est-il ?" On le conduisit près du défunt. Il entra dans la chambre et referma la porte derrière lui. Il en ressortit moins d'une minute plus tard comme si de rien n'était et leur demanda d'apporter à manger au défunt qu'ils virent alors assis sur son lit. Après cela, le père vécut quinze années supplémentaires. Cette histoire est racontée dans *Sathyam Shivam Sundaram*, la biographie de Baba écrite par le professeur N. Kasturi.

Le voyage en taxi passa vite. A Bangalore, je me fis déposer dans la rue principale, sans me douter que j'allais avoir des difficultés pour trouver un autre taxi pouvant me conduire à l'aéroport. Ignorant complètement la configuration de la ville, je commençai à calculer le temps qu'il me restait en me demandant ce que je ferais si je n'en trouvais pas. Soudain, un rickshaw-scooter, plein comme les autres, passa près de moi et, en regardant bien, je reconnus les passagers. Le rickshaw s'arrêta et la seule personne que je connusse dans tout Bangalore, c'est-à-dire l'amie chez qui nous avons séjourné en mai 1978 lorsque nous étions venus voir Baba la première fois, me demanda ce que je faisais là. Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre en riant de la coïncidence. "A une minute près, dit-elle, nous ne nous serions pas rencontrées !" Je

compris alors pourquoi je n'étais pas partie avec les Allemands et pourquoi mon départ avait été retardé. Je devais d'abord rencontrer cette charmante ancienne disciple et entendre ses merveilleuses histoires, puis cette amie qui me conduisit à l'aéroport. Ce n'était pas des coïncidences mais des arrangements de Swami !

Je fus heureuse de la revoir. Elle m'emmena chez elle me laver et boire un café avant de me conduire à l'aéroport. Il n'est pas étonnant que Swami soit appelé le "Maître du temps." La façon dont Baba prit soin de moi pendant mon voyage de retour transforma en joie le désappointement que j'avais éprouvé devant son apparente froideur.

Dans l'avion, le siège à côté de moi était vide... Au moment de quitter Puttaparthi, Swami dit souvent à ses disciples : "Prenez deux billets pour trois passagers," la troisième personne étant lui-même qui accompagne ses disciples où qu'ils aillent.

C'est heureuse, reconnaissante envers Swami de ses bons soins et sûre de son omniprésence, que je retournai à Delhi.

CHAPITRE 9

Cette année-là (1979), je projetai de retourner voir Baba pour la fête de *Gurupurnima*. J'avais tout préparé, avais acheté un billet, réservé une place dans l'avion et demandé des jours de congé. La veille de mon départ, mon directeur m'appela pour me demander si je pouvais reporter mes congés. Je lui expliquai que ce n'était pas possible car je me rendais à une fête, celle de mon gourou, qui avait lieu un jour bien précis. J'ajoutai cependant, que le travail importait avant tout et que, par conséquent, j'allais annuler mon voyage. Il m'en fut très reconnaissant et me dit qu'il ne l'oublierait pas.

J'étais triste ne rentrant ce soir-là. J'allai m'asseoir dans ma salle de prière pour discuter avec Baba qui me fit sentir que j'avais agi comme il le fallait. Je fus plus tard récompensée de mon sacrifice.

Une amie m'appela pour me demander de l'aider à préparer la *puja* qu'elle organisait chez elle à l'occasion de *Gurupurnima*. Je m'y rendis avec plaisir. Elle me raconta le rêve qu'elle avait fait la nuit précédente : j'étais assise dans un endroit isolé et pleurais. Swami s'approcha de moi et me demanda ce que j'avais. Comme je demeurais silencieuse, mon amie lui expliqua que je lui en voulais de ne pas m'avoir permis d'aller le voir pour *Gurupurnima*. Swami se tourna alors vers moi et me demanda si c'était bien vrai puis, avec une grande douceur, ajouta : "Ton temps n'est pas encore venu. Un jour viendra où Swami t'appellera avec ta famille et te parlera longuement. Il te donnera aussi une chambre : Prasanthi ouest, numéro 13."

Ce rêve me parut curieux. Swami paraissait vouloir par là me consoler. Comme je semblais mettre en doute ce qu'elle me racontait, mon amie me dit : "Tu verras, un jour Swami te donnera une chambre à Prasanthi Nilayam et ce sera la chambre numéro 13."

Deux années plus tard, je compris la signification de ce rêve qui se réalisa de façon merveilleuse mais j'en reparlerai plus loin.

Par la grâce de Swami, je rencontrai de merveilleux disciples qui m'initièrent à l'art de dresser un autel pour une *puja* ou pour des *bhajans*, à le décorer avec des fleurs, à la façon d'utiliser les bâtons d'encens et à effectuer les rituels, notamment l'*arati*. Nous les Européens, nous ne savons pas honorer comme il se doit une personne comme Swami. La façon orientale de toucher les pieds me semble la plus raffinée et la plus adaptée.

A la fin du mois de juillet, je devais obtenir ma titularisation. Mon supérieur, qui m'avait fait comprendre que je n'avais pas le niveau requis, alla trouver l'ambassadeur et lui demanda d'en repousser la date. Celui-ci rejeta catégoriquement sa demande en disant : "Je réponds entièrement de Mme M. Non seulement nous allons la titulariser, mais en plus, elle aura une augmentation." Il n'avait pas oublié l'empressement avec lequel j'avais annulé mes congés au moment de *Gurupurnima* et me récompensait en m'accordant toute sa confiance. Je lui fus reconnaissante et ne le déçus point. Je me mis travailler avec plus d'application et vis dans tout ce jeu l'intervention subtile de Swami...

En novembre, avait lieu l'anniversaire de Swami. Tous les disciples se préparaient à partir à Prasanthi Nilayam. J'avais l'immense désir d'y aller. Nous avions projeté d'aller passer Noël avec Swami, mais maintenant je désirais assister à son anniversaire. Un après-midi, je m'assis dans ma salle de prière et me lamentai ainsi : "Tout le monde se prépare à aller à Puttaparthi pendant que je dois encore une fois rester ici. Ô Swami, je vous en prie, ne pourrais-je pas y aller aussi ?" Des larmes roulèrent sur mes joues et, soudain, j'entendis distinctement la réponse : "Tu as un billet open dans le tiroir de ton bureau, rien ne t'empêche de l'utiliser. Tu peux sûrement prendre deux jours et venir."

Il m'était facile de prendre deux jours et comment avais-je pu oublier ce billet dans mon tiroir ? J'allai trouver mon mari et lui dis : "Que dirais-tu si j'allais passer quelques jours à Puttaparthi pour l'anniversaire de Baba ?" Sa réponse ne se fit pas attendre : "Je dirais que tu es folle, nous y allons de toute façon dans trois semaines."

Je pris deux jours de congé qui, ajoutés au week-end, me permirent de m'absenter cinq jours et je partis, sûre d'être invitée.

En arrivant on m'attribua une très belle chambre. Prasanthi Nilayam fourmillait de disciples. Tout le monde était joyeux et attendait avec impatience la fête qui approchait. Je réalise à présent qu'obtenir une chambre alors que l'ashram était archi-comble était une grande grâce. Je n'avais aucune recommandation spéciale et ne connaissais personne, ce qui d'ailleurs, n'aurait rien changé, mais j'avais Swami et il me connaissait.

C'était l'heure du *darshan*, et les disciples s'assemblaient dans le hall *Poorna Chandra* pouvant contenir vingt mille personnes. En raison de la foule, l'enceinte du temple était interdite au public et, seuls des artistes, des danseuses célèbres et quelques personnalités étaient autorisés à y entrer et à s'asseoir en ligne. Lorsque j'arrivai près du temple, on me fit entrer et m'asseoir dans cette rangée. Je n'étais pas une personnalité, je n'étais rien du tout mais la volonté de Swami ou une grâce spéciale durent faire en sorte que je puisse m'asseoir à cet endroit. Soudain, j'eus l'idée d'écrire une lettre à Baba pour lui demander une chambre permanente à Whitefield où il est difficile de trouver un logement. Lorsque Swami passa, il prit ma lettre ce qui fut une chance compte tenu de la foule présente. Le lendemain avait lieu l'anniversaire. J'étais encore nouvelle mais tout le monde était si gentil que j'avais l'impression d'être en pays de connaissance.

Les fêtes ont lieu dans la grande salle *Poornachandra* ce qui permet à un maximum de personnes de prendre part à ces grands moments. J'étais assise au milieu de la salle. Il faisait chaud. L'air était suffocant tant il y avait de monde aussi bien dans le hall qu'à l'extérieur. Saï Baba arriva en robe blanche et s'assit sur une *jhula* (balancelle) richement décorée de fleurs. Swami se prête à ce spectacle pour le plaisir de ses fidèles. Ceux-ci se plaisent à lui installer un fauteuil qu'ils décorent de façon somptueuse avec des fleurs etc. en espérant qu'il s'y assiera. La plupart de temps, il consent à y prendre place un moment car il sait avec quelle dévotion ils l'ont préparé. Il ne veut pas de trône et s'assied sur le repose-pied. Ce sont ses disciples qui lui réclament de s'y asseoir parce qu'ils sentent qu'un trône lui convient. Après tout, n'est-il pas *Yogeshwara* (Dieu) ? Et quand Swami voit que la dévotion de ses fidèles est sincère, il s'exécute toujours.

Le matin, Swami donna un discours à la fin duquel il participa à une distribution de petites pâtisseries et tout le monde en eut une. Il avait soixante ou quatre vingt mille personnes à Prasanthi Nilayam cette année-là, et les repas furent gratuits pour tous.

Dans la soirée, les étudiants de l'université firent un feu d'artifice. Swami semblait heureux comme un enfant, ou comme une mère montrant à d'autres les prouesses de ses enfants. La vue de Swami parmi ses étudiants se pressant autour de lui m'émut aux larmes. J'eus la chance d'observer la scène à une distance de deux mètres seulement.

Le lendemain, Swami distribua des saris aux étudiantes et des pièces d'étoffes aux étudiants. Il les remis à chacun en mains propres bien qu'ils fussent plusieurs centaines. Un repas fut servi à une interminable file de pauvres. Swami commença lui-même la distribution et chacun d'eux reçut un sari ou un *dhoti* (vêtement masculin).

La fin de mon séjour approchait trop vite à mon gré. Avant mon départ, Baba me permit de lui toucher les pieds et me bénit. C'est en priant de revenir au plus vite en ce lieu merveilleux que je retournai à Delhi.

CHAPITRE 10

Trois semaines plus tard, toute la famille alla passer Noël aux pieds de Swami qui était à Whitefield. On prit très bien soin de nous. Le jour de Noël, Swami donna un discours sur le Christ, puis eut lieu une pièce de théâtre retraçant des épisodes de la vie de ce grand maître. Pendant qu'il regardait le spectacle, Swami fut pris en photo au moment où il verse une larme. Cette photo est la plus émouvante qui soit.

Le lendemain de Noël, Swami partit à Prasanthi Nilayam et tout le monde le suivit en car, en taxi ou en voiture. En arrivant à l'ashram, on nous dit qu'il n'y avait plus de place, aussi partîmes-nous chercher une chambre dans le village. Devant le bureau d'accueil, une file interminable de gens faisait la queue.

Quand nous eûmes trouvé une chambre, j'allai prévenir le responsable de l'accueil pour lui dire de ne plus s'occuper de nous. Il me retint et me pria de m'asseoir. Peu après, il me tendit une clé en disant : "Swami n'aime pas que ses disciples logent à l'extérieur." J'étais stupéfaite. Comment avions-nous pu obtenir une chambre alors qu'il y avait une telle foule ? Je sais à présent que Swami dirige tout ce qui se passe dans l'ashram. Il peut aussi bien nous donner une chambre en choisissant les personnes avec qui nous la partagerons, comme il peut nous laisser souffrir de la chaleur dans un hangar communautaire. Il lit tous les cœurs et connaît le présent, le passé et le futur de chacun. Il sait ce qui convient le mieux à notre évolution. Il est présent sur tous les plans et dans toutes les situations. De sa petite chambre située à l'étage du temple, il dirige toute la scène sans mot dire.

La chambre qu'on nous donna était propre, avait un ventilateur et des moustiquaires aux fenêtres. Que pouvions-nous désirer de plus ? Nous étions des inconnus et nous comprîmes que l'aimable responsable de l'accueil n'était qu'un instrument entre les mains de Baba et que rien n'arrive sans sa volonté.

Il était prévu que mon mari et les enfants rentrent à Delhi au bout de trois jours tandis que je prolongerai mon séjour jusqu'au 10 janvier, date de ma réservation de train. Dès que je me retrouvai seule, je me mis à suivre assidûment le programme spirituel de l'ashram. Le matin, à quatre heures, je faisais le tour du temple en priant et me sentais en étroite communion avec le Seigneur résidant ici en personne. J'avais l'impression d'être une petite planète gravitant autour du soleil. J'étais au paradis et perdais conscience du monde extérieur. Mon âme se dilatait et j'en venais à oublier les besoins de mon corps physique. Si ce n'est tout le monde, du moins de nombreuses personnes ressentent cela ici.

Voici quelques notes prises pendant ce séjour qui donnent une idée de mon état d'âme : "Vivre dans l'ashram, contempler les réalisations de Swami me donne l'impression d'être transportée aux temps bibliques. Des passages de l'Ancien Testament me reviennent en mémoire et je découvre le sens de certains cantiques que je chantais enfant." De nombreux passages de *Sciences et santé selon les Ecritures*, de Mary Baker Eddy, que j'avais jusque là compris d'une manière intellectuelle, me révèlent et me confirment que :

- Swami est divin, parce que ces passages se rapportent bien à lui.
- Ce que l'on m'a enseigné pendant mon enfance est bien la Vérité éternelle, incarnée ici en sri Sathya Sai Baba.

Quelques extraits de mon journal :

1^{er} janvier 1980

J'ai la chance de commencer cette nouvelle année et cette nouvelle décade aux pieds pareils aux lotus de mon Seigneur et maître et d'être sous sa protection. Seul l'avenir nous dira l'importance de ces moments.

Après avoir ignoré les femmes pendant quatre longues journées à cause du manque de discipline de certaines, Baba est venu de notre côté aujourd'hui. Quatre précieux jours ont été ainsi bêtement perdus.

Mon mari et les enfants ont été très impressionnés par Swami et par l'ashram. La sérénité et la beauté de ce lieu reculé les a, comme moi, conquis. Qu'il doit être merveilleux de vivre ici ! Baba entendra-t-il ma prière et l'exaucera-t-il un jour ? La présence de Dieu ayant pris forme humaine a une influence très spéciale sur les gens qui sont ici.

Bien que je n'aie pas réussi à capter le regard de Baba, j'ai été bénie ce matin. Il a matérialisé sous mes yeux un bloc de sucre candi pour une Européenne qui m'en a mis un gros morceau dans la bouche. Baba a marqué cette nouvelle année de l'ère chrétienne en nous offrant des sucreries comme on le fait en Inde lors de tout événement heureux.

2 janvier

Les jours filent à toute vitesse. J'aimerais pouvoir arrêter le temps. S'il existe un paradis sur terre, il est ici. Pourquoi nous faut-il toujours retourner au combat ?

Darshan du matin

Swami est venu d'abord du côté des femmes. Il veut sans doute compenser par là les jours derniers. Il m'a lancé un long regard de loin.

3 janvier

Swami est sorti plus tard que d'habitude. Une femme dérangée mentalement s'est jetée sur lui et, du coup, il a gardé ses distances. De loin, il m'a lancé un regard empli d'amour. Une étrangère assise derrière moi lui a demandé s'il pourrait lui accorder un entretien. Avec beaucoup de douceur et de bienveillance, il a répondu : "Oui, oui, cet après-midi." Il s'est rendu à l'université et, à son retour, une heure plus tard, il nous a salués en souriant et en levant les bras.

Darshan de l'après-midi

Il émanait de lui cet après-midi un amour particulier. C'est du moins ce que j'ai ressenti. Il a marché dans ma direction, s'est arrêté à quelques mètres, puis est venu prendre la lettre que j'avais en main. Je lui ai demandé la permission de faire *pranam*.^{*} Il s'est alors approché de moi de telle sorte que je puisse lui toucher juste le pied droit, en disant : "Nous verrons." Peut-être exaucera-t-il bientôt mon désir.

En rentrant dans ma chambre, je me suis sentie poussée à ouvrir mon livre de cantiques pour y lire un message. Je suis tombée sur le cantique suivant : "Le Seigneur est dans sa sainte demeure ; que la terre entière soit en paix. Soyez sans inquiétude, sachez qu'il est Dieu et faites sa volonté. Pour que vos vies soient emplies d'un contentement véritable, une vigilance de tous les instants et un désir ardent et sincère sont nécessaires. Aussi, écoutez et suivez sa parole et faites confiance en sa promesse autrefois donnée. Ceux qui cherchent Dieu trouveront la vie en lui et seront forts. Que votre foi soit totale et votre compréhension sans faille, et votre vie sera emplie

* **N.d.t.** : se prosterner et toucher les pieds sacrés du gourou.

de chants." Tout en étant réconfortant, je compris que ce message m'enjoignait de bien m'assurer de la solidité de ma foi. Un temps viendrait où je comprendrais l'importance de ces paroles.

4 janvier

La date de mon départ approche. Mon séjour fut agréable et enrichissant. C'est étonnant et merveilleux de voir la façon dont Baba travaille silencieusement en chacun. Ô Seigneur, merci de me permettre de vivre tout cela.

Darshan du matin

Baba n'a pas appelé le groupe d'étrangers dont je fais partie. Je suis cependant très heureuse d'être ici. Quelle paix ! Je prie pour avoir une foi plus forte, pour aimer davantage et de façon plus désintéressée.

5 janvier

Hier, Swami a promis d'appeler aujourd'hui le groupe d'étrangers.

Darshan du matin

Baba a bien appelé mon groupe ainsi que quelques personnes de Londres. La petite pièce où nous nous tenions était pleine à craquer. Il a commencé par matérialiser de la *vibhuti* qu'il a distribuée libéralement. Il en a produit un peu seulement mais en a eu assez pour tous. Il nous a ensuite priés de nous asseoir par terre et à demandé à une Allemande quelle *sadhana* (discipline spirituelle) elle pratiquait. Elle a dit qu'elle méditait et lisait beaucoup. "Lire c'est étudier, mais qu'est-ce que la méditation ?" a-t-il demandé. Personne ne parvenant à donner de définition correcte, il a expliqué : "La méditation permet d'entrer en contact avec l'*atma* (l'âme) le Dieu qui est en vous. Il lui a demandé si elle pratiquait le *japa* (récitation du nom du Seigneur). Lorsqu'il eut expliqué en quoi cela consistait, elle a dit avec un mouvement de recul que non, elle ne disait pas son chapelet. Baba a alors matérialisé un magnifique *japamala* qu'il lui a passé autour du cou. Puis il s'est adressé à une femme qui était souffrante et l'a assurée qu'elle n'avait pas le cancer.

Eut lieu ensuite une scène émouvante. Swami s'est tournée vers une toute jeune fille paralysée qui était en fauteuil roulant. C'était son anniversaire et elle avait apporté d'Angleterre des gâteaux pour Swami. Il lui a dit que ce jour était le vrai jour de sa naissance car il allait lui accorder une nouvelle vie où elle serait en bonne santé. N'arrivant pas à le croire, la jeune fille a demandé avec des larmes aux yeux : "Swami, est-ce que je vais pouvoir marcher ?" "Oui bien sûr, tu marcheras. Et as-tu envie de te marier ?" a-t-il dit en riant. La jeune fille a continué à fixer Swami d'un air incrédule et lui a fait comprendre qu'elle voulait lui toucher les pieds. Il a alors levé doucement le pied droit pour qu'elle puisse l'atteindre.

Les yeux mouillés de larmes, j'ai regardé Swami qui m'a demandé avec douceur : "Et toi, que veux-tu ?" "Je veux être en contact constant avec vous," ai-je dit. Il m'a demandé pourquoi, en me regardant droit dans les yeux. La réponse m'est sortie droit du cœur et je me suis entendue dire : "Parce que vous êtes mon âme." Il m'a dit, en continuant à me transpercer du regard : "Oublie le passé, va de l'avant."

Il a appelé ensuite des couples, des malades ou des personnes qui avaient l'air sceptique et leur a parlé en privé, tour à tour, dans la pièce voisine. Il a conclu l'entretien en distribuant des poignées de sachets de *vibhuti*. Certaines personnes ont profité de ce moment pour le supplier : "Swami, je vous en prie, faites quelque chose pour ma sœur, Swami, guérissez ma mère, Swami, aidez-moi à trouver un mari, etc." "Oui, oui, Swami va tous vous aider, c'est mon travail," a-t-il dit pour calmer toutes ces supplications qui ont repris de plus belle. "Oui, je m'en occupe, c'est promis. Ne suis-je pas votre serviteur ?" En l'entendant dire cela, l'émotion m'a à nouveau

étranglé la gorge. Quelle simplicité et quelle sincérité ! Nulle part au monde, il est possible de trouver tant d'amour désintéressé !

Après avoir donné à chacun de la *vibhuti*, il a ouvert la porte pour nous faire sortir. Presque tout le monde a quitté la pièce et je suis restée assise dans l'espoir de pouvoir encore lui dire quelque chose mais il ne m'a pas écoutée. Je l'ai alors appelé : "Swami," puis un peu plus fort: Baba." Il s'est alors retourné brusquement et m'a dit : "Toi, je te verrai personnellement." Ce disant, il est sorti et il m'a fallu sortir aussi.

Avant de quitter Delhi, j'avais fait un rêve dans lequel je me voyais me diriger vers la véranda du temple en pensant : "Je n'aurais jamais cru pouvoir un jour aller jusque là." Mon rêve était devenu réalité et, en marchant vers la véranda, j'avais précisément cette pensée en tête.

L'entretien si longtemps attendu était terminé et j'étais un peu étourdie. Mon état était un peu semblable à celui dans lequel je me trouvais lors de la venue de Baba à Delhi. Je réalisai après coup que je n'avais pas pensé à lui toucher les pieds. Comment avais-je pu oublier de le lui demander ? Mais pouvons-nous décider de quoi que ce soit en sa présence ? Swami dirige souvent nos actes. Si je lui avais touché les pieds, les autres en auraient probablement fait autant, or cette pratique est étrangère aux Occidentaux. Swami a probablement fait en sorte que l'idée m'échappe pour ne pas les mettre dans l'embarras. On m'a raconté d'autres cas semblables. Il n'encourage pas les étrangers à lui toucher les pieds car il connaît leurs réticence en la matière ? Cette façon de témoigner son respect et sa vénération est typiquement orientale.

6 janvier

Lorsque j'ai vu Swami la première fois, je me lamentais de ne pouvoir l'approcher et lui parler. Je réalise qu'il était quelquefois plus proche de moi à Delhi qu'ici à Prasanthi Nilayam. Beaucoup de personnes ressentent la même chose. J'avais l'intense désir de lui parler et je me disais : "Si seulement il pouvait m'adresser la parole une fois, je me souviendrais de ce moment et le chérirais toute ma vie." Mais il est vain de penser ainsi. Plus il nous parle et plus nous désirons qu'il le fasse à nouveau.

Après cet entretien de groupe, j'ai plus que jamais le désir de lui parler, mais en tête à tête cette fois. Je le prie de me permettre de m'ouvrir un jour à lui sans témoin. M'accordera-t-il cette faveur ? Des milliers de personnes l'attendent tous les jours et il n'en reçoit que quelques-unes. Je suis consciente aussi que, dans mon cas, il n'y a pas urgence puisque je n'ai pas de problème immédiat. Mes difficultés sont d'ordre spirituel et doivent pouvoir se résoudre spirituellement. Toutefois, ces considérations ne peuvent m'ôter le grand désir de lui parler à nouveau.

Darshan du matin

Le bruit circule que Swami partira en voyage demain. Il a pris ma lettre contenant une longue série de questions et où je lui demande de bien vouloir m'accorder un entretien. Tout en la prenant, il m'a adressé un long regard profond.

Il est venu me voir en rêve pendant que je faisais la sieste. Il ne m'a rien dit. Il était juste présent.

Darshan du soir

Il est passé près de moi et quand j'ai voulu lui demander de signer une photo, il m'a adressé à nouveau le même long regard que ce matin.

7 janvier

Ce matin, pendant ma méditation, j'ai fortement senti sa présence. Il a même semblé répondre à mes questions.

Au sommet d'une des collines qui bordent la rivière, se trouve un tamarinier. Quand Swami était jeune, il emmenait ses disciples aux pieds de cette colline. Il grimpait rapidement au sommet et leur demandait quels fruits ils désiraient. Il cueillait alors sur l'arbre des pommes, des oranges, des figues ou d'autres fruits qui pouvaient être hors-saison ou introuvables dans la région, et les lançait à chacun selon sa demande. Depuis lors, on appelle cet arbre le *vrata vriksha* ou le *kalpa taru* (l'arbre à souhaits).

Darshan du matin

On entend dire que Swami partira demain matin de bonne heure. De nombreuses personnes sont déjà parties à Bangalore. Deux-tiers des fidèles l'ont déjà devancé. D'après ce qu'on dit, il s'en irait demain, resterait deux jours à Bangalore puis se rendrait à Madras. Beaucoup partent directement l'attendre à Madras.

Darshan du soir

A mon grand soulagement, car mon départ est prévu dans trois jours, Swami n'est pas parti.

8 janvier

Darshan du matin

Baba est sorti à huit heures et demie. Le soleil tapait fort et il faisait chaud pour la saison. Il s'est approché de moi et, tout en me regardant, il m'a demandé : "Pars-tu ?" "Oui, Swami, après-demain, dans quarante huit heures !" "Encore du temps !" m'a-t-il dit alors. J'étais toute heureuse qu'il me parle et contente de savoir qu'il connaissait mon existence.

Je suis stupide de penser ainsi. Ils connaît évidemment toutes les personnes qui sont ici, même si nous avons parfois du mal à le réaliser. Il donne souvent en effet l'impression de ne pas nous voir. Un jour, il nous ignore et le lendemain il nous questionne avec beaucoup d'intérêt. Qui peut le comprendre ?

Darshan du soir

De nouveau, il a ignoré toute la section des femmes mais cette fois je ne l'ai pas ressenti comme une punition. De loin, il nous a adressé un long regard puis est entré dans le temple en traînant la jambe d'un air fatigué. En janvier, les jours sont courts et à l'heure des *bhajans* (18 h), il fait presque nuit. Nous étions assises en rang devant le temple pendant que Baba donnait des entretiens. Les *bhajans* avaient commencé et Baba était toujours occupé à l'intérieur. La nuit était tombée et les lumières du temple éclairaient l'enceinte. Quand les entretiens ont été terminés, Baba s'est rendu dans le temple empli de disciples qui chantaient : *Dimita, dimita dim, dimita dimita dim, nacho bola Nath* (un *bhajan* dédié à Shiva à qui l'on demande de danser). J'ai alors imaginé Baba enfant dansant comme Shiva sur la véranda. Mon imagination était vive, je pouvais presque le voir, tout petit, dansant en extase avec sa robe orange. A ce moment, Baba s'est levé de son fauteuil et s'est dirigé d'un pas rapide vers la véranda. Il s'est tourné vers nous en nous regardant un long moment d'un air songeur, puis s'est rapproché doucement. Tout en s'entretenant avec d'autres, il m'a regardé avec beaucoup de douceur. Quand il s'est trouvé tout près, j'ai joint les mains. J'avais le grand désir de lui toucher les pieds. Comme il continuait à me regarder avec beaucoup de sollicitude, j'ai eu le courage de lui demander : "Baba, puis-je faire *pranam* ?"

Il s'est penché vers moi et m'a demandé malicieusement : "*Kya ? para nam ?*" "Que veux-tu? un grand nom ? *Para* signifie "grand" et *nam* "nom" mais *pranam* veut dire "toucher les pieds sacrés." Baba aime faire des jeux de mots dont on découvre le sens parfois longtemps plus tard. Il

me donna par la suite un *para nam*, c'est-à-dire un mantra. Je lui ai alors demandé si je pouvais lui toucher les pieds. "Oui, oui, m'a-t-il dit, fais *pranam*." J'ai posé ma tête sur ses pieds divins et suis restée là jusqu'à ce qu'il s'en aille.

Mes pensées l'auraient-elles attiré vers moi ? Je pense que ce fut le cas. Il répond à nos demandes mentales beaucoup plus rapidement qu'à celles que l'on formule oralement. Il est ensuite retourné s'asseoir sur son fauteuil à l'intérieur du temple. On entend toujours dire qu'il s'apprête à partir.

9 janvier

Je me suis réveillée à trois heures du matin et la pensée que Swami pouvait partir sans me donner l'entretien personnel promis m'a empêchée de me rendormir. J'ai prié : "Baba, c'est la quatrième fois que je viens vous voir, je vous en prie, ne me laissez pas partir sans me donner votre bénédiction." J'ai commencé néanmoins à faire mes bagages.

Darshan su soir

Swami a donné un court *darshan*. Il marchait d'un air fatigué et je n'ai pu retenir mes larmes. Je dois m'en aller demain mais je n'arrive pas à me faire à cette idée. Je n'ai pas envie de partir. J'ai rencontré la sœur de Swami et lui ai dit au revoir.

L'ashram est en effervescence. Baba partira finalement à treize heures. Des taxis pleins de disciples partent pour arriver à Bangalore avant lui.

Une amie a réservé un taxi où elle m'a proposé une place en me disant qu'elle ne partirait qu'une heure après Swami. J'avais donc du temps. Je suis allée à l'accueil pour essayer d'en savoir plus mais on n'a rien pu me dire. Un homme est entré pour dire au responsable que Baba ne partait pas. Il s'est exprimé en hindi sans se douter que je comprenais. Swami a probablement dirigé mes pas vers le bureau afin que je capte ce message que j'ai couru transmettre à mon amie. Cela nous a épargné pas mal de tracas. Il était alors trois heures de l'après-midi.

A quatre heures, la pensée m'est venue que Swami était peut-être malade. J'ai essayé de me renseigner mais en vain. Les *bhajans* du soir ont été écourtés et il n'y a pas eu de *darshan*. Swami prend souvent sur lui la maladie d'un disciple. Il faisait cela très souvent autrefois.

On m'a confirmé que Swami a effectivement pris sur lui la maladie d'une personne habitant Bangalore. On dit qu'il est au plus mal. Dans l'ashram, tout le monde est déprimé, et dire qu'il me faut partir demain !

S'il est la manifestation de la puissance divine, comment peut-il être malade ? C'est la question que tout le monde se pose. En réalité, Swami n'est pas malade. Il endosse seulement la maladie de quelqu'un qui est en train de mourir. Tel est l'amour de mère Saï. Il prend sur lui les souffrances d'une personne à qui il veut donner la foi. Ses actes sont toujours emplis d'amour et de compassion. Lorsque quelqu'un est malade, nous prions Dieu, mais lorsque la manifestation de Dieu est "malade," à qui pouvons-nous nous adresser ? La situation est singulière. Que pouvons-nous faire pour lui ?

M'est revenu le cantique lu il y a quelques jours : "Le Seigneur est dans sa sainte demeure ; que la terre entière soit en paix. Soyez sans inquiétude. Sachez que je suis Dieu..."

Il ne fait aucun doute pour moi que la manifestation de Dieu réside dans ce temple sous la forme de Swami. Baba est dans sa sainte demeure. Sachant qu'il est Dieu, nous ne devrions avoir aucune inquiétude matérielle. Il est le créateur et le destructeur de l'univers. Il est au-delà de la naissance et de la mort. S'inquiéter est stupide.

10 janvier

Pas de *darshan* aujourd'hui ! Les *bhajans* n'ont duré que dix minutes. J'étais sur le point de partir et j'avais le cœur gros. Mais comment m'en aller dans ces conditions ?

C'est alors que, tout à coup, j'ai eu l'impression d'entendre une voix me souffler qu'en réalité rien ne m'obligeait à partir. Je sais aujourd'hui que c'est Swami qui m'a parlé à ce moment-là. Je vais laisser passer la date de mon retour. Je ne reprends mon travail que le 17 janvier et je peux me permettre de repousser mon vol de quelques jours. C'est merveilleux ! J'ai l'impression de lui appartenir. Mes pleurs se sont transformés en larmes de joie.

Soir

On nous a permis de nous asseoir dans l'enceinte du temple sans savoir s'il y aurait un *darshan*. Pendant les *bhajans*, la silhouette orange bien-aimée a fait soudain son apparition après ce qui nous a semblé une éternité. Swami a fait quelques allées et venues sur la véranda mais n'est pas venu de notre côté. Je suis entrée dans le temple au moment des *bhajans*. Tout le monde s'est senti soulagé quand il s'est assis dans son fauteuil. On pourrait comparer cette première rencontre aux retrouvailles d'un fiancé et de sa bien-aimée ou d'une mère et de ses enfants dont elle aurait été séparée depuis longtemps. Un immense amour émanait de toute sa personne. Il nous a adressé à tous un long regard chargé de sens. Ce fut un message silencieux d'amour et de sollicitude et de nombreuses questions que se posaient certains à son sujet ont trouvé leur réponse à ce moment-là.

J'ai beaucoup appris au cours de ces derniers jours. "Ô Dieu, éloignez de moi toutes les pensées matérielles, impures et négatives de façon à ce que je puisse être plus près de vous !"

Je suis contente de ne pas être partie. Je suis maintenant certaine que c'est lui qui l'a voulu ainsi.

11 janvier

Je me suis levée à trois heures et demie ce matin. J'ai pris une douche et suis allée effectuer *pradakshina* (tourner dans le sens des aiguilles d'une montre autour du temple en priant.) Mon cœur débordait d'amour. Près de la statue de Ganesh, tout en regardant la fenêtre de sa chambre, j'ai prié : "Ô Baba, vous êtes mon Ganesha. Si vous le voulez, vous pouvez ôter tous les obstacles qui se trouvent entre nous. S'il vous plaît, parlez-moi juste une fois. Je vous promets de ne pas vous poser de question. Je suis arrivée ici avec mille questions en tête, mais à présent je n'en ai plus une. Je vous en supplie, parlez-moi encore une fois." Des larmes ont roulé sur mes joues. J'étais en proie à une vive émotion.

Prasanthi Nilayam est un endroit où les cœurs les plus durs fondent. L'atmosphère est chargée des vibrations de l'amour profond et vrai que Swami a pour ses fidèles. Cet amour maternel qui émane de lui naturellement et spontanément vient à bout de toutes les résistances et fait naître en chacun le désir de retrouver le contact avec le Divin. Tous les faux-semblants, tous les complexes disparaissent laissant apparaître l'éternel aspiration de l'homme pour un amour plus élevé et désintéressé. Ce processus a lieu de façon continue, subtile et silencieuse, et est ressenti par chacun quelle que soit sa classe sociale ou sa religion.

Swami est sorti à neuf heures et quart. Il était vêtu d'une robe jaune moutarde, une couleur qu'il porte rarement. J'ai noté cependant qu'à chaque fois qu'il met une robe de cette couleur, il m'arrive quelque chose de spécial. La pensée m'est donc venue : "Oh ! jaune moutarde, ma couleur, peut-être m'appellera-t-il aujourd'hui !"

En sortant du temple, il s'est dirigé lentement vers la section des femmes. A mi-chemin, il s'est arrêté comme s'il voulait changer de direction, a continué et est venu droit vers moi. Il m'a

demandé : "A quand le départ ?" "Quand vous me le direz, Swami," ai-je répondu. "Allez, vas-y," m'a-t-il dit alors en m'indiquant le temple.

Ce n'est qu'en voyant l'air ébahi de ma voisine que j'ai compris que j'avais été conviée à un entretien. Je me suis levée et me suis dirigée vers la véranda en sentant mille paires d'yeux fixés sur moi. C'était le premier entretien que Swami accordait après une interruption de deux jours et j'étais la première qu'il appelait? Etait-ce bien réel ? Une fois assise sur la véranda je me suis pincée pour m'assurer que je n'étais pas en train de rêver. En poursuivant son tour, Swami a sélectionné d'autres personnes : un couple d'Indiens d'un certain âge et deux jeunes Australiens. Nous étions cinq au total.

Quand Swami eut terminé son *darshan*, il nous a fait entrer dans la salle réservée aux entretiens (une petite pièce qui ne contient rien d'autre qu'un fauteuil). Il a créé de la *vibhuti* qu'il a distribuée à chacun de nous, puis nous a priés de nous asseoir par terre (selon la coutume indienne) les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Il a commencé par discuter avec les Indiens dans leur langue. Ils devaient être d'anciens disciples car ils étaient très à l'aise avec Swami qui leur a consacré beaucoup de temps.

Il a ensuite demandé aux deux jeunes Australiens d'aller dans la pièce voisine séparée de celle où nous étions par un rideau, puis s'est repris et m'a demandé de les rejoindre. Il leur a parlé d'un incident survenu la veille : un de leurs camarades avait eu un accès dépressif sévère. Il leur a conseillé de le ramener en Australie puis leur a demandé : "Avez-vous assez d'argent ?" Comme ils semblaient hésiter, j'ai dit : "J'en ai, Swami, je peux leur en donner." Il m'a regardée d'un air surpris et s'est précipité vers moi en courant presque, pour me dire tout en souriant et en posant sa main sur la mienne : "Toi et moi sommes un, je m'en occupe, je m'en occupe."

Quand il eut terminé de parler aux deux jeunes gens, il s'est tourné vers moi pour me dire : "Pourquoi es-tu toujours triste et déprimée ?" Ton esprit est instable. Tu aspiras parfois à la vie spirituelle mais pas toujours." J'étais contente qu'il me parle de ma vie spirituelle et je lui ai dit : "Ô Swami ! vous savez bien que seule la vie spirituelle m'intéresse. Vous le savez bien." Il a repris : "Oui, je sais, mais tu manques de concentration. Je te bénis. Désormais, tu auras l'esprit plus stable, plus concentré. Ce soir, je te donnerai un *japamala* (chapelet.)" "Swami, est-ce que mon mantra est toujours valable ?" lui ai-je demandé. "Je te donnerai un nouveau mantra, une nouvelle vie. Le passé est passé, oublie-le. Le présent est neuf. Nous discuterons plus amplement ce soir. Tiens-toi prête sur la véranda. Je te donnerai un autre entretien. A cinq heures, n'oublie pas," m'a-t-il dit.

Comment oublier un pareil rendez-vous ! Nous sommes retournés dans la première pièce où il a donné des sachets de *vibhuti* au couple indien en promettant un autre entretien aux Australiens et à moi-même. Quand nous sommes sortis, les *bhajans* avaient commencé. Être si près de Swami est une expérience très spéciale. Ce n'est qu'au bout d'un long moment, que j'ai réalisé qu'il avait exaucé la prière que j'avais faite ce matin-là.

Je suis dans un état de grand bonheur. La joie profonde qui habite mon cœur ne peut s'exprimer par des mots. J'ai été en contact avec la source de l'Amour. Je l'ai touchée et ma coupe est pleine à ras bord. En apparence, nous n'avons échangé que des paroles mais sur un plan subtil il m'a donné un trésor invisible : la force nécessaire pour traverser les difficiles années à venir, ce que j'ignorais toutefois à ce moment-là.

Swami a promis de m'accorder un autre entretien et de me donner un nouveau mantra. J'ai décidé de jeûner et de garder le silence pendant le reste de la journée. J'ai voulu rester seule mais cela n'a guère été possible. Une amie américaine est venue me demander si je pouvais lui prêter mon magnétophone. Je lui ai expliqué qu'il fonctionnait mal et que moi seule en ayant l'habitude pouvais réussir à le faire marcher. Elle a tellement insisté pour que je l'accompagne au village, chez la sœur de Baba à qui elle voulait faire écouter une cassette, que j'ai fini par céder.

La sœur de Baba nous a gentiment offert du café et des biscuits que j'ai d'abord refusés. Elle m'a dit ensuite : "Je t'ai vue tout à l'heure entrer dans la salle d'entretien." Je lui ai expliqué que je voulais jeûner car Swami avait promis de me donner un mantra ce soir." "Tu prendras bien quand même un peu de *prasad* (nourriture bénite par Dieu) m'a-t-elle dit alors. La sœur de Swami fait partie des quelques privilégiées qui sont autorisées à lui préparer ses repas. Swami en mange une petite quantité et retourne le reste. Du repas de Swami, sa sœur m'offrit un gros morceau de pain indien que j'ai mangé avec grand plaisir, sachant que c'était là une grâce spéciale.

Malgré la promesse faite le matin-même, je n'ai pas pu m'empêcher de préparer quelques questions importantes pour le prochain entretien. Swami ne m'en voudra pas de lui demander de me rassurer sur certains points. J'ai établi une petite liste. J'ai préparé aussi une photo le représentant que je lui demanderai de signer. J'ai pris une douche, mis mon plus beau sari et après avoir vérifié que je n'avais pas oublié ma liste de questions et ma photo, je me suis rendue dans l'enceinte du temple. Comme je me dirigeais vers la véranda, une volontaire m'a arrêtée en disant qu'elle n'avait reçu aucune directive à mon sujet. Je lui ai dit que Swami m'avait enjointe de m'asseoir là et qu'il ne serait pas content de ne pas m'y trouver. Elle m'a priée néanmoins de retourner m'asseoir avec les autres. Juste avant que Swami n'apparaisse, elle est venue me dire : "Est-ce bien vrai que Swami vous a convoquée?" "Bien sûr," lui ai-je dit, pensez-vous que j'oserais m'asseoir là sans son autorisation ?" Elle m'a laissée passer. Dès que je fus assise sur la véranda près de la petite pièce où Swami donne ses entretiens, j'ai senti une odeur de *vibhuti*. Les personnes qui connaissent Swami savent qu'il manifeste parfois sa présence subtile au moyen de parfum. J'ai ensuite senti des effluves de jasmin. Lorsque Swami est sorti, il a jeté un coup d'œil dans ma direction pour s'assurer que j'étais bien là. Je n'oublierai jamais la gravité du regard qu'il m'a adressé à ce moment-là.

Pendant le *darshan*, il a sélectionné d'autres personnes. Nous étions très nombreux. Il nous a fait entrer sans façon pour mettre tout le monde à l'aise. A nouveau, d'un geste de la main, il a créé de la *vibhuti*. Une fois tout le monde assis par terre, il a demandé : "Qu'est-ce que la religion?" Comme il me regardait, j'ai répondu : "Swami, la religion c'est l'amour." Il a paru à moitié satisfait de ma réponse et a expliqué : "La foi constitue les trois-quarts de la religion, le caractère forme le reste." Se tournant vers un Européen, il a continué : "Les Occidentaux n'ont aucun caractère ! Ils se marient une fois, deux fois, trois fois... Combien de fois t'es-tu marié ?" puis se tournant vers moi : "Et vous, monsieur, combien de fois vous êtes-vous marié ?" "Une seule fois, Swami, et ça me suffit," ai-je répondu. Il a repris : "Veux-tu te marier une seconde fois?" Je n'ai pas réalisé qu'il parlait du mariage spirituel et non de mariage temporel, aussi ai-je dit en riant : "Non, non, Swami." Il a alors fait tourner sa main dans laquelle est apparue une bague. Il l'a montrée au jeune Européen en lui demandant : "Qu'y a-t-il dessus ?" "C'est Ganesh, Swami," a-t-il dit. Il a fait circuler la bague parmi les hommes, l'a reprise et s'est tourné vers moi qui était assise près de son fauteuil. Puis soudain, il a tendu la main vers moi et me l'a glissée à l'annulaire droit en disant : "Juste de la bonne taille." Et de fait, la bague me va parfaitement.

C'était complètement inattendu. Ne m'avait-il pas promis un *japamala* ? J'étais ravie du beau Ganesh qui brillait à mon doigt. Il est vrai que je désirais beaucoup avoir une bague. Je me suis alors revue par la pensée ce matin priant près de Ganesh. Avait-il entendu ma prière silencieuse et sincère ?

Il m'a ensuite invitée à venir dans l'autre pièce. Je lui ai d'abord demandé la permission de toucher ses pieds divins. Il me l'a accordée puis s'est installé dans son fauteuil et je me suis assise en face de lui. Il m'a autorisée à lui poser des questions.

- Moi : Swami, comment puis-je vous servir ?
- Swami (l'air parfaitement sérieux) : ouvre un centre.

Il existe déjà un grand centre à Delhi, aussi n'ai-je pas compris pourquoi il voulait que j'en ouvre un autre.

— Moi : mais Swami, j'habite à Delhi.

— Swami (un sourire éclairant son visage) : Ah ! Delhi ! Je vais à Delhi en mars. On se verra là-bas. Je viendrai chez toi au moi de mars. Je viendrai chez toi bientôt, très bientôt et il a répété cela cinq fois.

— Moi : ô Swami, viendrez-vous vraiment ?

— Swami : oui, je viendrai.

— Moi (un peu triste) : mais, Swami, comment pourrais-je vous parler ? A Delhi, il y a tant de monde et de personnalités autour de vous. A Delhi, vous êtes très distant.

— Swami : je t'appellerai en entretien et donnerai des médailles à tes enfants. Combien as-tu d'enfants ?

— Moi : deux, Swami.

— Swami : oui je sais, une petite fille. Je lui donnerai une médaille.

— Moi : j'ai traduit *Sathyam, Shivam, Sundaram...*

Il m'a interrompu en disant : "Oui, oui, c'est très bien. Je te donne l'autorisation de le publier. J'en parlerai moi-même à Kasturi."

— Moi : j'ai une question pratique.

— Swami : ah ! laquelle ?

— Moi : vous serait-il possible de m'attribuer une chambre de façon définitive ?

— Swami (avec un ton empressé) : oui, bien sûr. Je t'en donnerai même deux.

— Moi : qu'avez-vous dit ?

— Swami : je t'en donnerai une ici et une là-bas, une dans chaque ashram.

— Moi : Baba, vraiment ?

— Swami : ne t'inquiète pas. Tu es ici chez toi. Tu es la bienvenue à tout moment.

Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles. J'étais aux combles du bonheur et je lui ai touché les pieds avec reconnaissance. Il connaissait mon grand désir d'avoir un vrai chez-moi. C'est alors, que je me suis souvenue du mantra.

— Moi : Swami, n'aviez-vous pas dit que vous me donneriez un mantra ?

— Swami : tu as déjà un mantra que t'as donné... Quel est-il ?

Je lui ai dit mon mantra qu'il a répété avec moi.

— Swami : mais c'est un très beau mantra ! Pourquoi veux-tu en changer ?

— Moi : oui, Swami, je sais mais...

Il m'a interrompu en disant : "Oui, je vois ce que tu veux dire," et il a modifié légèrement mon mantra en y ajoutant son nom. Il a ensuite posé la main sur ma tête et je me suis jetée à ses pieds. Il m'a béni à plusieurs reprises et j'ai su qu'il m'acceptait d'une manière formelle. Ce fut un moment unique où il se donna à moi une deuxième fois. Depuis ce jour, je ne me sens plus jamais seule. Je sens toujours sa présence à mes côtés dès que je l'appelle du fond du cœur.

Baba a conclu l'entretien en se levant et en disant : "Tu es ici chez toi, je suis entièrement ton propre toi-même." "Oh ! ai-je murmuré, n'en espérant pas tant, cela veut-il dire que vous êtes mon père, ma mère et tout ?" "Oui, oui," m'a-t-il dit doucement en me reconduisant dans la première pièce.

Je me suis assise pendant qu'il s'entretenait avec les autres. J'ai fermé les yeux et ne me suis rendue compte de rien jusqu'à ce qu'il me touche doucement. Je l'ai regardé et ses yeux doux, profonds et emplis d'amour et d'intelligence ont rencontré un instant les miens. J'aurais pu rester là jusqu'au soir. J'avais perdu toute conscience de mon corps, et seul existait un bonheur total ! Pour conclure l'entretien, Swami m'a donné une poignée de sachets de *vibhuti* et c'est, hébétée et submergée de bonheur, que je me suis retrouvée dehors. J'avais tant espéré ce jour !

CHAPITRE 11

Quelques jours plus tard, je retournai à Delhi où je fus très occupée à préparer la publication de mon livre. Taper le manuscrit demanda beaucoup de temps et, trouver un éditeur capable d'imprimer un livre dans une langue étrangère autre que l'anglais fut toute une affaire. Mais Swami m'aida à traverser toutes les difficultés.

Au cours de l'entretien qu'il m'avait donné, Baba m'avait dit qu'il viendrait me rendre visite chez moi très, très prochainement. Il avait répété cela cinq fois aussi je lui avais demandé en lui prenant les mains : "Swami, viendrez-vous avec votre corps physique ?" Il n'avait pas répondu directement et s'était contenté de dire : "Oui, oui, je viendrai."

Un jour, deux semaines environ après mon retour, les enfants jouaient dehors sous le soleil printanier. Ma fille s'amusait avec notre jeune chien près du portail. Soudain, elle rentra précipitamment à la maison en criant : "Maman, il y a un gros serpent dans le jardin mais il n'a pas l'air de vouloir faire de mal au chien." Elle avait senti quelque chose d'anormal. Le chien flairait l'herbe en hérissant le poil quand elle avait entendu un sifflement et avait compris qu'il s'agissait d'un serpent.

Effrayée, j'appelais mon mari et le domestique qui arrivèrent avec des bâtons. J'observais la scène de la maison et vis un énorme serpent lové près de la grille. Je ne saurais dire pourquoi, mais l'idée de le tuer me faisait de la peine. Le temps qu'ils arrivent, le serpent avait disparu et je fus contente qu'ils n'aient pu le tuer.

Lorsque après coup, je me suis demandée pourquoi j'avais eu le sentiment étrange de ne pas vouloir le tuer, me sont revenues à la mémoire les nombreuses histoires où Swami apparaît sous forme d'un serpent. La promesse qu'il avait faite de venir "très, très prochainement," ajoutée à l'apparition et à la disparition de ce gros serpent me donnèrent l'intime conviction que nous avions bien eu la visite de Swami.

Je fus très occupée pendant les mois suivants. Swami ne vint pas à Delhi en mars mais arriva sans prévenir le 1^{er} juin. Il se rendait au Cachemire avec un groupe d'étudiants et s'arrêta juste deux jours. Il rendit visite à plusieurs personnes mais ne vint pas chez nous !

A son retour, une semaine plus tard, il s'arrêta de nouveau à Delhi. Je faisais partie des volontaires aidant l'organisation de son séjour et fus de service toute la journée. C'était la période la plus chaude de l'année et la température était de 45°. Swami devait prendre l'avion tôt le matin suivant. La plupart des *sevadals* (volontaires) et des disciples avaient prévu de se rassembler à cinq heures devant sa résidence pour le voir une dernière fois. Épuisée par la chaleur, je décidai de ne pas y aller et de rester dormir. En fait, il me tardait que tout soit fini. La chaleur était trop intense !

Durant son séjour, je n'avais pas eu l'occasion de le voir de près. Sa forme humaine est si attachante qu'on ne peut s'empêcher de se sentir triste quand on ne peut l'approcher physiquement. Après un dernier *darshan*, je rentra à la maison exténuée et un peu déçue. J'allai me coucher et sombrai dans un profond sommeil. Je me réveillai soudainement à cinq heures du matin avec l'idée d'aller à l'aéroport. Je me retournai dans mon lit pour me rendormir quand j'entendis résonner en moi : "Si tu veux avoir le *darshan* de Swami, va vite à l'aéroport." Le réveil indiquait cinq heures dix. Je bondis du lit, pris une douche, m'habillai à la hâte, sautai dans ma jeep et pris la direction de l'aéroport. Je me disais en moi-même : "Tu es folle, tu ne sais même pas à quelle heure il doit partir." Devant l'aéroport, je vis une *Ambassador*^{*} blanche. Cinq

* N.d.t. : modèle de voiture courant en Inde

volontaires en sortir pour me demander si Swami était arrivé. Je leur dis n'être au courant de rien. Ils m'invitèrent à les suivre. Nous nous arrê tâmes près de l'entrée réservée aux personnalités. Et au même instant, nous vîmes arriver la Mercedes bleue de Swami. Nous n'étions que huit à l'attendre en comptant les cinq volontaires. Swami demanda à son chauffeur de ralentir et sa voiture s'immobilisa presque. Tout en nous bénissant, il nous adressa un grand sourire. J'étais vraiment contente d'avoir fait confiance à mon intuition !

L'avant-veille, au cours d'un *darshan*, j'avais demandé à Swami la permission d'aller à Puttaparthi et il s'était empressé de me l'accorder. Le jour même, je pris l'avion pour Bangalore où Swami, qui venait de partir à Bombay, était attendu le lendemain.

Séjour du mois de juin 1980 à Prasanthi Nilayam

En arrivant à l'aéroport de Bangalore, j'étais un peu inquiète à l'idée de devoir affronter les chauffeurs de taxi avec qui il faut toujours marchander et qui haussent toujours les prix quand ils ont affaire à des étrangers. Quoique je ne sois plus une étrangère dans ce pays, ils continuent à me harceler. Je récupérai mes bagages et me dirigeai vers la sortie quand j'entendis dans mon dos une voix masculine dire "*Sai Ram.*" Je me retournai et vis deux jeunes garçons qui me demandèrent si Swami était arrivé. Je leur dis que Swami venait de partir à Bombay où il devait rester une journée et qu'il arriverait le lendemain.

Leur déconvenue passée, ils me proposèrent de me déposer en ville. Christos et George, deux jeunes grecs de grande taille qui me faisaient penser à des personnages des temps bibliques, prirent ma valise et me conduisirent à mon hôtel où ils réussirent à obtenir une chambre en dépit du fait qu'il affichait complet. Nous convînmes de nous retrouver le lendemain à l'aéroport pour accueillir Baba, puis d'aller ensemble à Puttaparthi.

Baba arriva le lendemain à onze heures et se rendit d'abord à Whitefield où nous le suivîmes. Il partit le jour suivant à Puttaparthi. C'était la fin du mois de juin et la mousson qui venait de commencer avait rafraîchi considérablement l'atmosphère. De gros nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, réjouissant le cœur de tous. En Inde, les nuages sont un signe de beau temps ! Ils font écran au soleil et rafraîchissent la terre et l'atmosphère. A Puttaparthi, la mousson n'est pas très forte mais il souffle souvent un vent violent qui oblige à dormir avec une couverture. Après la chaleur de Delhi, j'appréciais la fraîcheur de Prasanthi Nilayam.

Je partageai ma chambre avec une Italienne avec qui je me liai d'amitié. C'est Swami qui nous avait mise ensemble. J'avais alors appris que c'est lui qui organise toutes les rencontres et que, dans l'ashram, il y a à chaque instant une leçon à apprendre. Même s'il est physiquement dans sa chambre, Swami régit tout ce qui se passe. Il n'y a aucune coïncidence. Que ce soit les personnes avec lesquelles nous partageons notre chambre, celles qui se trouvent assises à côté de nous dans le temple, le rang que nous obtenons au *darshan*, la mésentente que nous avons avec une personne et le merveilleux échange que nous avons avec une autre, chaque situation est porteuse d'un enseignement si toutefois nous sommes disposés à y prêter attention.

Le lendemain matin, je me rendis au *darshan* avec ma compagne de chambre et lorsque Swami arriva, il se dirigea droit vers nous. Alors que je lui présentais un tirage du premier chapitre, il me dit en m'indiquant le temple : "*Vas-y.*" Mon amie lui demanda si elle pouvait également venir et il y consentit. Sautant de joie, nous nous dirigeâmes vers la véranda. Je n'avais jamais imaginé avoir un nouvel entretien aussi rapidement et, pour mon amie, c'était le premier.

Pendant le *darshan*, Swami appela une vingtaine d'autres personnes avec lesquelles nous entrâmes dans la salle d'entretien. De la main droite, il créa une petite quantité de *vibhuti* qu'il distribua à chacun et, étrangement, il y en eut assez pour tous. Il prit ensuite chaque personne tour à tour, en privé derrière le rideau.

Je priais en mon cœur : "Swami, s'il vous plaît, prenez-moi en dernier," espérant qu'ainsi, il m'accorderait davantage de temps. Il m'adressa un sourire entendu et me prit en dernier !

Il me parla d'abord de ma famille, puis indiquant le manuscrit et le tirage du premier chapitre que je tenais en main, il me demanda : "Qu'as-tu apporté là ?" Je lui tendis le tout. Il feuilleta le manuscrit, le garda un instant sur les genoux en posant les mains dessus, puis me rendit l'ensemble en disant qu'il m'appellerait à nouveau avant la fin de mon séjour. Je touchai une nouvelle fois ses pieds divins, lui demandai de me bénir et l'entretien prit fin. Les effets de sa bénédiction se firent sentir les mois suivants au cours desquels je fis imprimer le livre. Swami avait émis le désir de voir mon travail aboutir et l'avait béni. A partir de là tout se mit en place et un autre entretien ne fut pas nécessaire.

De retour à Delhi, je réalisai que je ne pouvais pas compter sur l'imprimeur que j'avais choisi. En plusieurs semaines, le travail n'avait pas avancé et je fus obligée de reprendre mon manuscrit. J'étais contrariée mais gardais totale confiance en Swami même si nous étions déjà au mois d'août. Un jour, mon mari me parla d'une maison d'édition dont il connaissait très bien le directeur à qui il avait eu affaire dans le passé. C'était, selon lui, un homme compétent et honnête qui ne me volerait pas. Nous allâmes le trouver et nous nous mîmes d'accord. Plusieurs contretemps nous firent cependant perdre de précieuses semaines : une série de coupures de courant qui empêcha les machines de fonctionner et une grève des typographes. Août et septembre passèrent et le livre en était toujours à ses balbutiements. Malgré mes supplications, la frappe du manuscrit ne progressa que très lentement pendant le mois d'octobre. J'avais, à ce moment-là, presque perdu espoir et pensai, qu'à moins d'un miracle, le livre ne pourrait jamais être prêt pour le 55^e anniversaire de Baba. Je gardais cependant totale confiance en sa volonté. N'avait-il pas manifesté le désir de voir ce travail achevé ? Je priai Swami en lui demandant de l'aide et, tout au fond de moi, je demeurais confiante. Et puis, soudain, les choses se précipitèrent : les travaux d'impression se mirent à avancer rapidement et je rencontrai un artiste, disciple de Shirdi Sai Baba, qui accepta de réaliser la couverture. Il fit un travail très soigné. Je désirais mettre au centre une photo de Baba levant la main en signe de bénédiction. Pour cela, j'allai trouver plusieurs anciens disciples mais, étrangement, aucun ne fut en mesure de me procurer la photo dont j'avais besoin. J'en parlai à Swami pendant une méditation et je l'entendis me dire : "Fouille un peu dans tes photos." Il va sans dire que je trouvai une photo récente de lui dans la bonne pose !

Je pus alors commander les blocs de couleurs nécessaires à l'impression de la couverture. A la lueur d'une ampoule de quarante watts, avec l'aide du maquettiste, je passai des soirées entières à tirer des épreuves d'essai. En raison du grand nombre de fautes d'impression, nous avons perdu tout espoir de voir le livre prêt pour le congrès international qui avait lieu au moment du 55^e anniversaire de Baba.

Le 10 novembre, le travail avait bien progressé mais nous avons renoncé à voir le livre prêt en temps voulu tant il restait à faire. Nous dormions à peine et étions moulus de fatigue. Cependant, miracle ô miracle, le 15 novembre, je pus envoyer à Swami un télégramme lui annonçant que j'apporterais cent exemplaires de *Sathyam Shivam Sundaram* ! Je lui demandais également l'autorisation de les présenter lors du congrès. Le miracle s'était bien produit : le livre était terminé. Voici maintenant quelques extraits de mon journal :

19-21 novembre 1980, Congrès international de l'Organisation sri Sathya Sai Baba sur le seva*

J'ai beaucoup travaillé pour faire éditer ma traduction de *Sathyam, Shivam, Sundaram*. Il semblait impossible que le livre sur lequel l'imprimeur travaillait depuis trois mois soit prêt à

* N.d.t. : activités de service

temps. Nous étions à trois semaines du congrès et le livre en était toujours à ses débuts. Je me suis accrochée à l'idée que Baba avait lui-même manifesté le désir de voir le livre paraître rapidement. Sachant que sa volonté s'accomplit toujours, j'ai gardé mon calme, espérant qu'un miracle se produirait.

Mon mari m'a été d'un solide soutien pendant cette période. Nous avons travaillé jour et nuit et le livre fut finalement prêt deux jours avant mon départ à Puttaparthi. J'ai envoyé un télégramme à Swami lui demandant l'autorisation d'apporter une centaine d'exemplaires pour les présenter lors du congrès et j'ai aussitôt reçu un télégramme donnant son accord. Je ne sais pas du tout quel accueil sera réservé à mon livre mais j'ai pleinement confiance en la grâce de Baba.

J'arrivai à Prasanthi Nilayam le 17 novembre vers midi. J'avais partagé un taxi avec des disciples rencontrés à Bangalore. A mi-distance de Puttaparthi, des étudiants de Baba avaient dressé une tente au bord de la route à l'intention des voyageurs, et ils nous offrirent gratuitement du thé, du café et des biscuits. Nous fûmes très touchés de leur accueil qui n'était que les prémices des grands moments de bonheur qui nous attendaient ! En arrivant, nous eûmes l'impression d'arriver à la maison et de retrouver notre chère mère Saï. J'étais la seule qui n'avait pas de logement et je ne savais pas s'il me serait possible d'en obtenir un. Le village de Puttaparthi et l'ashram débordaient de monde. Je me rendis au bureau d'accueil (faisant partie des donateurs, l'ashram était en principe tenu de me loger) où l'on m'attribua une chambre emplies d'Américaines. Je déposai ma valise dans le couloir car il n'y avait pas de place pour y mettre ne fut-ce qu'un petit sac ! Je me rendis ensuite au bureau d'Indulal Shah (le responsable international de l'Organisation Saï) dans le seul espoir d'obtenir un badge me permettant d'assister au congrès. Indulal Shah étant occupé, on me pria de repasser plus tard. Après le déjeuner, je retournai au bureau et découvris que mon nom figurait sur la liste des représentants étrangers. J'exultais et murmurais en moi-même : "Oh ! Baba, merci d'avoir exaucé mon plus cher désir."

On me remit une carte, portant mon nom et signée par Indulal Shah lui-même, qui m'autorisait à déménager dans un bâtiment neuf situé à un kilomètre de l'ashram et réservé aux représentants étrangers. Cela résolut mon problème de logement. Une fois sur place, on me remit un badge qui me donnait le statut de représentant officiel (pour cela, il fallait avoir l'autorisation personnelle de Baba, ce qui m'avait semblé impossible à obtenir, mais mon gourou bien-aimé ne pouvait pas ne pas répondre aux secrètes aspirations de mon cœur !) Des larmes de joie roulèrent sur mes joues. De quel amour et de quelle sollicitude il comble chacun de nous, et que de grâces il nous accorde ! Que Baba soit physiquement près ou loin de nous ne fait aucune différence puisqu'il est omniprésent. Il veille à satisfaire les besoins de tous ses fidèles et exauce leurs moindres désirs.

Une fois installée, je voulus aller au *darshan* mais en arrivant à l'ashram il me fut impossible d'approcher du *mandir* (temple) tant la foule était dense. Des queues se formaient partout et personne ne savait où elles menaient. Par moments, j'étais comprimée dans une masse de gens et me trouvais dans l'incapacité de faire un pas en avant ou en arrière. Je priai silencieusement : "Ô mon bien-aimé Baba, comment me sera-t-il possible de vous voir ? Je désire tellement avoir votre *darshan*. J'attends ce moment depuis plusieurs mois. S'il vous plaît, dirigez-moi vers un endroit où je pourrais vous voir."

Je me laissai porter par la foule jusqu'à ce que j'arrive près d'une porte de l'enceinte du temple. Là, des volontaires du service d'ordre me ballottèrent à droite et à gauche. Au bout d'un moment, je perdis patience et leur dis : "Vous m'envoyez là puis vous renvoyez ici, dites-moi

donc où je dois aller."Une volontaire me dit alors avec autorité : "Allez-y, entrez !" L'enceinte du temple était comble et fermée au public. Tout en entrant, je pensais en moi-même : "Encore un miracle !"

Une fois dans l'enceinte, je cherchai un endroit où m'asseoir. Apercevant un petit espace libre près du mur d'entrée où juste une personne pouvait se tenir, je demandai à une volontaire : "Puis-je aller là-bas ?" Elle accepta et je m'y rendis mais l'espace était si étroit que je fus dans l'impossibilité de m'asseoir (quand Swami passe, tout le monde est tenu de s'asseoir). Je fus donc obligée de rester à moitié debout contre le mur et j'eus un merveilleux *darshan*. C'était Baba lui-même qui m'avait donné cette place d'où je pus le voir faire tout son tour. Quand il vint de mon côté, il s'arrêta un court instant non loin de moi et me regarda d'un air de dire : "Est-ce que cette place te convient ?" Je lui répondis silencieusement : "Merci, mon Seigneur bien-aimé, merci."

Je fus logée dans de bonnes conditions. Il n'y eut aucun problème d'approvisionnement en eau et la nourriture délicieusement préparée à l'occidentale était abondante. Rien ne manquait. De très bons repas nous étaient servis sur des plateaux *Indian Airlines* et il y avait même des serviettes sur lesquelles était imprimé *Om Sai Ram* ! Vu qu'il y avait à peu près cent mille personnes à Puttaparthi, une telle abondance de nourriture, de lait, de fruits et d'eau était inespérée. Swami avait fait doubler la capacité du réservoir d'eau sur la colline.

Les femmes avec lesquelles je partageais mon dortoir semblaient avoir été réunies pour s'entendre. Nous sympathisâmes toutes et passâmes de très bons moments ensemble dans la joie et l'harmonie.

Le 18 novembre au matin, je mis trois des livres que j'avais apportés dans un sac en plastique et allai les porter au bureau d'Indulal Shah pour lui demander de les remettre à Baba, la présentation officielle étant prévue le lendemain. En chemin, je vis qu'on venait d'ouvrir les portes du hall *Poornachandra* et que l'on faisait entrer les participants. Nous étions plus de dix mille représentants étrangers aussi, pour être sûre d'avoir une bonne place, j'entrai dans le hall. Je pus m'asseoir en bordure de l'allée qui sépare les hommes des femmes et où Baba passe parfois pendant le *darshan*. Il arriva du côté des hommes, alla au fond du hall et regagna l'estrade par l'allée centrale. Il s'arrêta à ma hauteur et me demanda en souriant : "Quand es-tu arrivée ?" J'étais heureuse qu'il m'ait remarquée dans cette foule et je lui répondis avec un sourire béat : "Je suis arrivée hier, Baba." Il fixait les livres que je n'avais pas pu porter au bureau et que je tenais en mains. L'émotion du moment me les avait fait oublier. Je me demandais ce qu'il regardait et me souvins des livres. Je les lui tendis en disant : "Ce sont les livres, Baba." "Ils sont en allemand n'est-ce pas ?" me dit-il en les sortant du sac comme s'il était impatient de les voir. Il avait l'air content. Il admira la couverture, les montra au volontaire qui le suivait et les lui confia. Puis avec un grand sourire, il me lança le sac vide. J'étais stupéfaite et heureuse en même temps. C'était la première fois que je lui donnais autre chose qu'une lettre de demande, et je n'en revenais pas qu'il m'ait reconnue dans cette foule !

Le 19 novembre, jour de l'ouverture du congrès, les premiers livres en version étrangère que l'on présenta furent une brochure écrite par mon ami M. et ma traduction de *Sathyam Shivam Sundaram*. Une quinzaine d'autres livres furent ensuite présentés. Mon rêve était devenu réalité. Mon travail commencé en juin 1978 voyait son aboutissement et avait reçu la bénédiction du Seigneur suprême ! Que peut-on désirer de plus ?

Le congrès fut une démonstration continue de l'amour de Baba envers ses disciples et envers le monde entier. Il ne peut exister de mère plus attentionnée et plus généreuse. Personne ne manqua de quoi que ce soit et nous, les étrangers, eûmes droit à des égards particuliers. Ce fut un grand *satsang* (rassemblement) qui donna lieu à des échanges de vue avec les fidèles du monde entier. Nous fîmes connaissance avec des frères et sœurs de l'immense famille Sai. Puissions-nous être digne de tant d'amour et de grâce !

Après la fin du congrès, les festivités se poursuivirent quelque temps. Nous eûmes droit à de nombreux discours de Baba et à de très beaux spectacles donnés par des artistes de toute l'Inde. Nous pûmes aussi entendre Baba chanter quelques *bhajans* de sa voix mélodieuse.

Le 23 novembre, jour de l'anniversaire de Baba, la foule enfla de façon si considérable (trois ou quatre cent mille personnes) qu'il était presque impossible d'entrer dans l'ashram. Toute la nuit, des gens continuèrent d'affluer en car, en camion, en jeep ou à pied, et leur nombre atteint son maximum lors de la cérémonie de la *jhula* (où Baba prend place sur une balancelle richement décorée). Comme j'avais déjà assisté à cette cérémonie l'année précédente, je sentis que je ne devais pas prendre le risque de me faire écraser et laissai ma place à quelqu'un n'y ayant jamais assisté.

Le 24 novembre, j'eus à nouveau une très bonne place au *darshan* du matin, les délégués étrangers ayant été autorisés à entrer en premier. Baba vint vers moi, me bénit en posant les mains sur ma tête et j'en profitai pour lui demander : "Baba, puis-je partir demain matin ?" Il me donna son accord. Je lui demandai si je pouvais faire *padanamaskar* (toucher les pieds sacrés) et il accepta. Je posai mon front sur ses *charans*^{*} et les baisai. Ma joie était sans borne. Dans sa bonté infinie, Baba avait fait une entorse à la règle. En effet, lors des grandes fêtes telle que son anniversaire, il ne laisse personne le toucher et, ce jour-là, seules quelques personnes purent le faire. Plus tard ce même jour, on annonça que Baba donnerait *padanamaskar* à tous les étrangers, le lendemain matin à neuf heures. Une autre chance s'offrait à moi !

Le lendemain, juste avant que je ne quitte Prasanthi Nilayam, Baba vint dans le hall *Poornachandra* où nous étions assis en longs rangs se faisant face, et passa dans les allées ménagées à son intention. Tout le monde put toucher ses *charans*, et il donna en mains propres à chacun des sachets de *vibhuti*. J'avais mis quelques médailles et des photos de lui dans une enveloppe, pour qu'il les bénisse. Lorsqu'il arriva près de moi, il mit résolument les sachets de *vibhuti* dans l'enveloppe que je lui tendais en me faisant un grand sourire. Après quoi, je touchai ses *charans*. Un fort parfum de jasmin en émanait et mes mains en restèrent imprégnées longtemps.

Je quittai Puttaparthi le cœur débordant de reconnaissance et en espérant revenir dans peu de temps lors des fêtes de Noël et du Nouvel An. Dans l'avion, j'eus la place 27 (2 + 7 = 9), 9 étant le chiffre de Baba, et le siège à côté de moi était libre...

Il m'est impossible de décrire le bonheur qui emplissait mon cœur. Seules peuvent s'en faire une idée, les personnes ayant eu la chance d'être en sa présence...

* **N.d.t.** : les pieds pareils au lotus du Seigneur

CHAPITRE 12

Séjour à Prasanthi Nilayam du 26 décembre 1980 au 5 janvier 1981

J'arrivai à Puttaparthi le 27 décembre, un mois après le congrès international et après avoir passé Noël en famille. Nous avons fait une fête simple et nous étions trouvés tous réunis peut-être pour la dernière fois. Mon fils devait intégrer l'université de Baba en juin et l'occasion de nous retrouver tous ensemble pour cette fête ne se présenterait plus souvent.

A Prasanthi Nilayam, régnait l'atmosphère habituelle. Il y avait toujours de nombreux étrangers n'arrivant pas à quitter Swami. La chaleur était intense. J'étais heureuse d'être à nouveau de retour "à la maison" auprès de Baba. "Merci mère Saï de me laisser retourner chez vous. C'est le seul endroit de la terre où je désire me trouver."

J'arrivai en car dans l'après-midi du 27, juste à temps pour assister au *darshan*. Je retrouvai de nombreuses anciennes amies ce qui me fit très plaisir. La famille Saï est quelque chose de merveilleux ! Je fixai la fenêtre de la chambre de Baba imaginant apercevoir sa silhouette.

Il sortit du temple, instant sublime entre tous ! Quel amour, quelle grandeur ! Il se dirigea d'abord du côté des hommes, commença par guérir un Suédois qui marchait avec des béquilles. Nous n'eûmes des détails que plus tard, mais nous pûmes le voir marcher puis courir joyeusement vers la salle d'entretien. Quelle merveilleuse entrée en matière à mon séjour ! Après cela, il ne m'importait plus du tout que Baba fasse attention à moi. C'est bien sa manière de faire ! Ne m'a-t-il pas appelé ici ? Ne connaît-il pas chacune des personnes présentes ?

Les jours suivants furent éprouvants cependant. A aucun moment, Baba ne s'approcha de moi et je n'eus droit à aucun regard, aucun contact, aucun sourire.

J'allai trouver le responsable du logement dans l'espoir d'obtenir une chambre comme Baba me l'avait promis, mais il ne put rien faire pour moi sans l'autorisation de Swami qui attribue lui-même chaque chambre.

Le responsable n'avait pas la liste des personnes autorisées à en avoir une, aussi me demanda-t-il de repasser le lendemain. Quand je retournai le voir, il me proposa une chambre située dans un des bâtiments circulaires construits spécialement pour les Occidentaux. La chambre était spacieuse et possédait une salle de bain certes, mais j'étais déçue de voir qu'elle ne possédait pas de cuisine attenante comme en ont celles des autres bâtiments. Elle ne me plaisait pas. Je la trouvais trop grande et voulais une cuisine où je pourrais laisser mes affaires entre deux séjours. Je ne voulais pas de cette chambre mais je ne voulais pas non plus faire d'histoires.

J'étais dans tous mes états car, tout en me sentant privilégiée d'avoir droit à un logement, j'avais l'impression que tout se liguaient contre moi : Swami était terriblement distant, mon séjour était court et je désespérais d'obtenir une chambre qui me plaise. Il n'en fallut pas plus pour que je me mette à pleurer ! J'allais rendre la clé au bureau en demandant qu'on me laisse sur la liste d'attente car je ne voulais pas de cette chambre. Le responsable se montra alors plus compréhensif que je ne m'y attendais : "Je vois, dit-il, vous êtes devenue trop indienne pour loger dans un bâtiment circulaire." Il me promit de me trouver une autre chambre, Swami, me dit-il, m'ayant particulièrement recommandée à son intention.

Je le contactai deux jours plus tard et il me proposa une chambre située à Prasanthi-ouest. J'étais au comble du bonheur et ne parvenais pas à le croire. J'avais envie de l'embrasser (mais me retins bien sûr.) J'exultais et n'arrêtais pas de chanter : "Merci, cher Swami, merci !" J'étais heureuse, non seulement parce que j'avais désormais un chez-moi, mais aussi parce que Baba avait tenu parole. Baba tient toujours parole, la question n'est pas là, mais on ne sait jamais

quand ses promesses se réaliseront. Cela prend parfois des années. Pour moi, cela s'était réalisé en un temps record et, le soir du 3 janvier, je fis une *puja*.

Le matin du 3 janvier, j'étais triste parce que Swami n'était toujours pas venu de mon côté pendant le *darshan*, et mon départ approchait. En sortant, je discutais mentalement avec lui : "Baba, je pars après-demain. Pourquoi ne venez-vous jamais de mon côté ? Me laisserez-vous partir sans même avoir touché vos pieds divins ?" Presque au même moment, me vint l'idée d'aller voir un attaché personnel de Baba, qui a la possibilité d'aller et venir librement dans sa chambre. Je suivis mon inspiration et me rendis dans son bureau. Je le priai de bien vouloir demander à Swami, sans l'importuner bien sûr, s'il pouvait signer trois exemplaires de mon livre (qui avait été présenté pendant le congrès). Il me dit de repasser deux heures plus tard, le temps qu'il en fasse la demande à Baba. Il me dirait à ce moment-là ce qu'il en est.

Quand je retournai le voir après le déjeuner, il me dit de lui apporter mes livres afin qu'il puisse les donner à Swami. Je les lui tendis puisque je les avais dans mon sac et il promit de me les rapporter juste avant le *darshan*. Je jubilais en pensant que si Baba ne pouvait pas me recevoir, du moins il signerait mes livres.

A quatre heures de l'après-midi, je faisais la queue pour aller au *darshan* quand une volontaire m'appela pour me remettre mes livres puis me dit d'aller m'asseoir sur la véranda à la demande de Baba. Je pris les livres sans savoir qu'ils étaient déjà signés ! Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles et me mis à pleurer de joie. Se pouvait-il que Swami ait encore une fois exaucé ma prière ? Je voudrais revenir ici sur un incident survenu la veille pendant que je faisais la queue pour aller au *darshan*. A un moment donné, je m'étais sentie submergée par un immense sentiment d'amour pour Swami et, dans cet état particulier, je lui avais tenu mentalement ces propos : "Baba, vous êtes mon meilleur ami. Pourquoi donc y a-t-il tant de distance entre nous ? Pourquoi ne puis-je pas être auprès de vous chaque fois que je le désire ? Vous et moi sommes un, totalement un. Pourquoi alors ne puis-je vous parler et être auprès de vous ?" Des larmes m'étaient montées aux yeux et j'avais eu soudain la sensation qu'il était près de moi. J'avais fermé les yeux et j'avais vu soudain mon gourou bien-aimé devant moi, si près que je pouvais voir tous les pores de sa peau. Cette vision avait duré une minute ou un peu plus, puis s'était estompée. J'avais d'abord cru que c'était le fait de mon imagination, aussi avais-je essayé de faire revenir cette image. N'y parvenant pas, j'avais réalisé que j'avais bien eu une vision. Swami n'exauce-t-il pas immédiatement tous nos désirs lorsqu'ils sont sincères ?

Assise sur la véranda du temple, Swami étant toujours dans ses appartements, je fus entourée de vapeurs de jasmin puis d'une forte odeur de *vibhuti*. J'aspirais avec délice ces parfums, consciente de la grâce qui m'était accordée là. Quelques instants plus tard, Baba apparut et fit un tour parmi la foule. Il invita un groupe de vingt Suédois (tous des hommes) une Indienne accompagnée de ses deux fils et une Occidentale. Quand il arriva sur la véranda, il me demanda en réprimant un sourire ce que je tenais dans les mains. Je lui tendis les livres en disant: "Baba, s'il vous plaît, pouvez-vous les signer ?"

- Oui, mais juste un, dit-il.
- Un seul, ne pouvez-vous pas signer les trois ? insistai-je.
- Un seul, dit-il d'un ton ferme.

Je lui donnai un livre qu'il ouvrit comme si de rien n'était, puis le referma aussitôt en disant: "Déjà signé !" Alors seulement, je réalisai qu'il avait déjà écrit en grosses lettres sur la première page : *With love** Sathya Saï Baba, ainsi que la date.

Il nous fit entrer dans la salle d'entretien, créa de la *vibhuti* qu'il distribua à tous et nous pria de nous asseoir par terre. Il y avait à peine la place tant nous étions nombreux. Il s'installa

* N.d.t. : avec amour

dans son fauteuil et s'adressa au groupe de Suédois. Il demanda d'abord au jeune homme qu'il avait guéri le jour de son arrivée et qui marchait à présent sans béquilles : "Comment va ta jambe?" Le jeune homme assura qu'il allait parfaitement bien et ne ressentait aucune douleur. Baba matérialisa ensuite une médaille qu'il donna à un jeune mongolien, puis une grosse bague qu'il offrit à un aveugle. Il la lui enfila au doigt et posa doucement la main sur ses yeux en disant: "Je sais que c'est la vision spirituelle que tu désires avant tout." Il créa deux autres bagues avant de se tourner vers moi qui étais assise à ses pieds, à gauche de son fauteuil.

— Récites-tu ton *japamala* ? me demanda-t-il.

— Oui, Swami, dis-je.

— Quel nom répètes-tu ? s'enquit-il.

— Mais Swami, vous m'avez donné un mantra, dis-je.

— Que veux tu ? continua-t-il et sans me donner le temps de répondre enchaîna : "Un *japamala* ?"

— Oh oui ! Swami, un *japamala*, dis-je aussitôt.

Il fit quelques rapides cercles de la main et dans sa paume apparut un *japamala* qu'il tint un instant à la lumière avant de me le passer autour du cou. J'étais si contente de recevoir ce *japamala* dont j'avais rêvé toute l'année passée que je me baissai pour toucher ses *charans*. Il me fit signe d'aller dans la pièce voisine séparée de la première par un rideau. Auparavant, il me demanda devant tout le monde : "

— Où est ton mari ? à Delhi ? Comme j'acquiesçais, il continua :

— Que fait-il ?

— Il dirige sa propre entreprise, dis-je.

Dans l'autre pièce, Swami s'assit dans son fauteuil et je m'agenouillai à ses pieds en face de lui. Il commença par me demander : "Comment va ta famille ? Et tes enfants " Puis il changea de sujet et dit : "Je suis désolé, je voulais t'appeler pendant le congrès mais j'étais très occupé à ce moment-là." L'entendre parler ainsi m'émut jusqu'aux larmes et je pus seulement dire : "Mais Swami, je n'espérais rien, pourquoi dites-vous cela ?"

— Si, si, reprit-il, je voulais vraiment t'appeler.

— Mais Swami, dis-je, vous n'avez pas besoin de m'appeler, un regard suffit.

Il me demanda ensuite ce que je voulais.

— Rien Swami, dis-je. Je veux seulement vous remercier pour toutes les grâces dont vous me comblez. Il prit vivement mes mains dans les siennes et dit : "Oui, beaucoup, beaucoup de grâces." Puis remarquant la bague qu'il m'avait donnée un an plus tôt, il dit l'air songeur : "Ah oui ! Ganapati[•] ! Je me souviens.

Ma tête était vide et la seule chose que je trouvai à dire fut : "Swami, elle est légèrement tordue." Il parut ne pas avoir bien saisi mes paroles et, tout en se penchant un peu vers moi pour mieux entendre, il me demanda de répéter ce que je venais de dire. Je répétai bêtement ma phrase. Il se pencha encore un peu plus et me demanda encore de répéter, ce que je fis une troisième fois. Il était alors tout près de moi, aussi près que dans la vision qu'il m'avait donné la veille. J'aurais aimé lui dire à ce moment-là : "Swami, vous êtes mon Ganapati, celui qui ôte tous les obstacles. Vous êtes mon *ishtha deva*[•]" mais ma tête était vide et je ne pus rien formuler. Pour finir, il dit : "Nous verrons cela une autre fois." Il me demanda à nouveau ce que je voulais. J'avais alors un peu recouvré mes esprits et je dis : "Swami, vous m'avez donné un *japamala*, pouvez-vous me donner aussi une bonne concentration ?" Avant qu'il ne m'en donne l'autorisation, je posai mon front sur ses pieds qui, ce jour-là, me parurent très noirs. Ce fut un

• N.d.t. : autre nom du dieu Ganesh

• N.d.t. : déité préférée

moment d'une grande intensité. Swami mit fin à l'entretien mais, juste avant qu'il ne quitte la pièce, je l'appelai : "Swami !" Il se précipita vers moi et me demanda : "Qu'y a-t-il ?" "Mon fils ne travaille pas très bien, dis-je, comment pourra-t-il réussir ses examens ?" Il posa doucement sa main sur mon bras et, comme une mère voulant rassurer son enfant, me dit : "A partir d'aujourd'hui, j'ôte toutes les difficultés. Amène-le en juin et je ferai en sorte qu'il soit admis et qu'il ait une place à l'internat." Cela te convient-il ?" Je fus tellement stupéfaite que je ne pus articuler un mot. Swami quitta alors la pièce et je le suivis.

Une fois dehors, je réalisai qu'il avait exaucé ma prière de la veille dans laquelle je lui demandais d'être plus près de lui. S'il m'avait donné un *japamala*, c'était pour m'encourager à répéter mon mantra avec davantage d'application. Il m'avait aussi prouvé qu'il voit non seulement la réalité apparente mais aussi les pensées et les désirs qui sont au plus profond de nos cœurs.

Nous fîmes une *puja* pour inaugurer ma chambre. La noix de coco se brisa en trois morceaux ! Nous chantâmes des *bhajans*, effectuâmes l'*arati* et j'emménageai le soir-même. J'étais dans un état de bonheur tel que je ne réussis pas à dormir et passai une partie de la nuit à converser mentalement avec Swami. J'étais triste à l'idée de devoir quitter Prasanthi Nilayam dans deux jours. Je ne songeai qu'à rester dans ce lieu emplis de spiritualité, d'amour et de l'énergie de Swami. Il me fallait rentrer cependant, puisque telle était sa volonté. Il ne me laisse jamais séjourner longtemps à Prasanthi Nilayam, peut-être parce qu'une exposition prolongée aux vibrations émanant de sa personne rendrait impossible mon retour à la maison. J'ai tendance à délaissier la réalité et à glisser dans un état méditatif, ce qui n'est pas à encourager dans mon cas. J'ai encore beaucoup de travail à effectuer dans le monde pour effacer ma "dette karmique" avant d'obtenir *moksha* (la libération du cycle des renaissances) qui est ce que Swami est venu nous donner avant tout.

Je n'avais pas envie de quitter ce lieu merveilleux. Ce soir-là, je méditai jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je dus écrire sans m'en rendre compte quelques lignes qui me furent d'un grand réconfort lorsque je les découvris plus tard à Delhi. Je lus (dans un écriture qui n'était pas tout à fait la mienne) : "Il t'accompagnera et, comme ici, tu auras son *darshan*."

Le jour suivant, j'eus droit à une nouvelle petite manifestation de sa grâce. Swami s'était rendu dans un bâtiment situé dans la partie est de Prasanthi Nilayam et de nombreuses personnes s'étaient massées des deux côtés de l'allée qu'il allait emprunter au retour. Je me joignis à la foule pour l'attendre. Il arriva en marchant lentement. Il avait l'air pensif et fixait le sol devant lui. Arrivé à ma hauteur, il me regarda soudainement et me demanda : "Quand pars-tu ?" "Demain, Swami," répondis-je. Il m'adressa un long regard profond et un grand sourire. Ses yeux me parurent plus grands que d'habitude et empreints de mystère. Je lui fus reconnaissante de ces quelques mots et de ce sourire et me demandais pourquoi j'avais droit à tant d'attentions particulières de sa part. Je n'allais pas tarder à découvrir que ce n'est jamais sans raison que Swami accorde des faveurs répétées à un disciple...

CHAPITRE 13

Je rentrai à Delhi le cœur empli de joie et confiante en l'amour infini de Swami. J'étais une disciple encore relativement nouvelle. Ma relation avec Swami était essentiellement faite de la grande admiration que j'avais ressentie lors des premières rencontres et des *darshans*, d'amour et de confiance totale. La jeune plante qu'était ma foi n'était pas de taille à affronter la tourmente qui approchait. Des nuages s'étaient amoncelés à l'horizon et la tempête se déchaîna brusquement sans que j'y sois préparée.

En arrivant à Delhi, j'appris que des personnes que je considérais comme des grands disciples avaient quitté Swami et menaient une campagne de diffamation contre lui. Elles l'attaquaient avec autant de vigueur et de passion qu'elles le glorifiaient peu auparavant tout en se contredisant les unes les autres.

J'en fus très affectée. J'essayai de me boucher les oreilles pour ne rien entendre, consciente que ma jeune foi pouvait être déracinée d'un coup par leurs mauvais propos. Le tout nouveau bonheur que j'avais découvert n'était-il qu'une bulle de savon ? N'étais-je pas en train de vivre dans un paradis empli de fous ? M'étais-je trompée sur son compte ? Une question en amenait une autre.

Qu'en était-il de son pouvoir de transformer la vie des gens, des guérisons miraculeuses ? D'où provenaient la *vibhuti*, l'*amrita* et les autres substances miraculeuses apparaissant sur ses photos partout dans le monde ? Qu'en était-il de son extraordinaire pouvoir d'ouvrir à l'amour le cœur de millions de gens ? Ma foi n'était pas assez solide pour ne pas être secouée. Si ma raison me soutint, ce fut en définitive mon amour pour Swami qui me sauva et me garda à ses pieds.

Les réflexions métaphysiques auxquelles je m'étais adonnée au cours des années précédentes m'aiderent à voir les choses avec lucidité et permirent à ma foi ébranlée de retrouver stabilité et équilibre. Personne ne peut juger ce que fait Swami. Personne ne peut comprendre pourquoi un jour il semble vous ignorer complètement ni pourquoi le lendemain il vous accorde la plus grande attention. Lui seul en connaît la raison et nous devons lui faire confiance.

Je compris pourquoi Swami m'avait accordé tant d'égards, d'amour et d'attention lors de mon dernier séjour. Il savait que j'allais avoir besoin de sa grâce et de sa force pour traverser les moments difficiles qui s'annonçaient. Je compris la raison du regard profond qu'il m'avait adressé la veille de mon départ. Il savait ce qui m'attendait et son sourire était un encouragement.

Durant trois jours et trois nuits, je sentis, de façon presque tangible, sa présence à mes côtés, m'inculquant la force physique et mentale dont j'avais besoin. Je sentis sa présence plus particulièrement la nuit et je vécus des expériences spirituelles nouvelles. Cela dura trois jours et trois nuits. Il m'arrivait de me trouver dans un état de bonheur si grand que j'avais parfois du mal à redescendre sur ce plan d'existence. Au bout de trois jours, tout fut fini et ma foi émergea plus solide que jamais. Ce premier test me permit d'éprouver ma foi et ma confiance en lui.

Pendant cette période, je composai un *bhajan* hindi dont l'air et les paroles me furent transmis télépathiquement par Swami. Ce *bhajan* est à présent bien connu et on le chante en Inde et à l'étranger. Baba m'inspira aussi pour écrire un article-choc qui fut publié dans le *Sanathana sarathi* (le mensuel de l'ashram). Il me fit aussi composer en anglais un chant de sept couplets qui fut chanté devant lui lors d'une journée nationale des *Balvikas*^{*}. Sous son inspiration, j'ai composé plusieurs autres *bhajans* hindis, anglais et allemands et c'est lui qui, en ce moment, écrit ce livre. Il

* N.d.t. : la branche enfant de l'Organisation Sai.

me faut préciser que je ne suis ni compositeur ni écrivain. Tout cela fut le fait de l'inspiration qu'il m'accorda suite à mon intense *bhakti* (amour divin).

J'ai trouvé différentes explications au phénomène du disciple qui se retourne contre son gourou. Cela peut être voulu par le gourou lui-même quand un disciple ne fait pas suffisamment d'efforts. La grâce du gourou doit être mise à profit sinon elle est gaspillée. La première chose à faire est de purifier son mental et la meilleure façon d'y parvenir est de pratiquer le *japa* (répétition du nom du Seigneur). Un mental pur ne laisse pénétrer que des pensées pures. "Je suis votre miroir," dit souvent Swami. A moins d'être très vigilant, nous tomberons vite dans les pièges que nous tendra notre mental s'il n'est pas purifié. La forme de Swami est la plus grande *maya* (illusion) qui soit. Il soulève rarement son épais voile. Si nous nous lançons à fond dans la vie spirituelle et si nous nous remettons à notre gourou avec un mental pur, nous serons capable de lever nous-même ce lourd voile de *maya* et de voir Swami tel qu'il est réellement. Les amateurs de sensations fortes abandonnent vite. Ils sont rapidement désillusionnés car leur mental impur leur masque la vue.

Je suis reconnaissante à Swami de m'avoir aidée à passer cette première épreuve. Il me reste de ces semaines un souvenir de bonheur mêlé d'amertume. Je suis contente d'avoir vécu cette expérience qui m'a permis d'acquérir la force intérieure nécessaire pour affronter avec confiance n'importe quelle autre attaque future. Mon amour pour mon gourou a grandi et s'est enraciné. Par sa grâce, la petite plante qu'était ma foi a survécu et a pris de la vigueur.

Dans une de ses épîtres aux Corinthiens, saint Paul déclare : "Présentement demeurent trois choses : la foi, l'espérance et la charité et la plus grande des trois c'est la charité." Dans la Bible allemande, on trouve le mot amour à la place de charité et c'est ce passage du Nouveau Testament qui m'est venu à l'esprit au moment où je cherchais un titre pour ce livre.

Si mon amour n'avait pas été aussi fort, jamais je n'aurais pu surmonter cette épreuve. Le jour où, à Delhi, je vis Swami pour la toute première fois, il me fit le grand don de sa *bhakti* (amour divin.) Il la versa littéralement dans mon cœur d'où elle ne put plus s'échapper. Il savait que pour moi, l'amour était plus important que la foi, et c'est mon amour pour lui qui me permit de sortir indemne de cette épreuve.

Je demeurais plus résolue que jamais à essayer d'obtenir l'admission de mon fils dans son université.

CHAPITRE 14

Mon fils espérait de tout cœur être admis à l'université de Swami. Après son conseil de classe de fin d'année, nous descendîmes dans le Sud. Nous arrivâmes le 18 avril à Bangalore où nous apprîmes que Swami était à Whitefield. Une fois sur place, nous découvrîmes qu'il ne donnait son *darshan* que deux jours par semaine : le jeudi et le dimanche et que, pour ne pas troubler les étudiants qui étaient en période d'examens, l'accès de l'ashram était interdit aux fidèles les autres jours. Mon fils, ma fille et moi avions prévu de rester dix jours seulement et dans ces conditions, nous n'allions pouvoir voir Baba que trois jours : ce dimanche, le jeudi et le dimanche suivants.

En raison du nombre réduit de *darshans*, une foule nombreuse se pressait à Whitefield ces jours-là. Lors de notre premier *darshan*, Baba fit un long tour parmi les fidèles installés en grands carrés autour du banian, bien au-delà de son ombrage. Il ne vint pas de notre côté et nous n'eûmes à aucun moment l'espoir qu'il nous remarque. J'étais venue spécialement pour lui demander si mon fils pouvait entrer à l'université et je voulais à tout prix lui parler. Ce premier *darshan* se termina sans que nous puissions le voir de près. Il ne nous restait plus qu'à patienter jusqu'au jeudi suivant. Ayant le statut de donateur, l'ashram était en principe tenu de me loger à chacun de mes séjours. Nous eûmes ainsi la chance de nous voir attribuer une chambre à l'hôtellerie de l'université. Sans les *darshans* de Swami, les journées semblaient interminables. Jeudi arriva et Baba recommença le même jeu. Il ne vint pas de notre côté et ne regarda à aucun moment dans notre direction. Savait-il seulement que nous étions là ? Que notre foi est prompte à vaciller ! Swami semblait inaccessible. Il est vrai que nous n'étions pas les seuls à vouloir lui parler ! Nous voulions absolument savoir à quoi nous en tenir et nous nous demandions avec inquiétude s'il finirait par nous parler ou non. En tant qu'humain, nous voulons toujours lui parler de nos désirs et de nos problèmes. Or, pour lui, ce n'est pas nécessaire... Nous vécûmes les deux jours suivants dans l'expectative, passant des heures dans notre chambre à nous demander ce que nous ferions s'il ne nous parlait pas. Le dimanche suivant était notre dernière chance.

Dimanche arriva. Le *darshan* du matin se passa de la même manière que les précédents et je perdis tout espoir. De plus, nous étions assises à un mauvais endroit. J'avais apporté une grande photo de lui, achetée la veille et prise par son photographe Saï Dutta. Les jeudis et les dimanches étaient des jours d'*akhandā bhajans*. On chantait des *bhajans* toute la journée sans interruption de neuf heures du matin jusqu'au rituel de l'*arati* qui concluait le *darshan* du soir vers cinq heures.

Le dimanche après-midi, après avoir chanté pendant plusieurs heures, je sortis avec ma fille pour aller boire quelque chose car il faisait très chaud. J'eus l'idée d'aller boire du lait de coco. A l'échoppe, nous rencontrâmes deux Occidentales que je connaissais. Il était près de quatre heures et elles nous conseillèrent de ne pas nous attarder, Swami pouvant arriver de bonne heure. Je leur racontai la raison de notre séjour et la malchance qui nous poursuivait depuis notre arrivée. Elles me dirent qu'elles étaient au premier rang et que, juste derrière elles, se trouvaient deux places qui paraissaient inoccupées. Elles nous invitèrent à les suivre et nous nous retrouvâmes au deuxième rang ce qui était beaucoup mieux qu'avant.

A cinq heures, Swami apparut et se dirigea lentement vers l'emplacement où nous nous trouvions. Je tendis la grande photo dont j'ai parlée et il vint aussitôt vers moi pour la signer. J'en profitai pour lui dire : "Swami, je suis venue avec mes deux enfants. Ma fille est là près de moi et mon fils est du côté des hommes." Il releva la tête et dit : "Je vous verrai dans ma résidence demain matin à neuf heures." "Baba, m'empressai-je d'ajouter, est-ce que les quatre personnes de

Delhi avec lesquelles nous sommes venues peuvent se joindre à nous ?" Swami appela une volontaire et lui signifia : "Demain, matin, sept personnes de Delhi viendront pour un entretien. Laissez-les passer." Seules les personnes invitées par Swami ont le droit de franchir les grilles de sa résidence.

Dès que le *darshan* fut terminé, je courus annoncer la nouvelle à mes compagnons de voyage. Nous fîmes les préparatifs nécessaires. Nous achetâmes deux belles guirlandes de fleurs et des petites pâtisseries indiennes que nous espérions faire bénir pour les rapporter à Delhi en guise de *prasad* (nourriture consacrée) et en souvenir de ce grand jour. J'étais toute excitée à l'idée d'avoir un entretien pour la première fois à Whitefield. Ma rencontre avec ces deux Occidentales ayant deux places libres à me proposer n'avait-elle pas été un bien curieux hasard ?

Le lendemain matin à neuf heures, le couple de Delhi avec lequel nous étions venus, leurs deux enfants (un bébé de deux mois et un petit garçon de deux ans prénommé Baba), mon fils, ma fille et moi étions tous à l'heure au rendez-vous. Swami apparut à la porte de la salle d'entretien. Apercevant le petit garçon qui portait un T-shirt où était imprimé Baba en grosses lettres, il l'appela : "B. A. B. A. , Baba, viens." Et c'est précédés du petit Baba que nous fîmes notre entrée dans la demeure du grand Baba.

Swami contenta tout le monde. Il coupa une mèche de cheveux au bébé (un rite hindou d'importance) auquel il donna le nom de Sumana "*Su* pour *sundar* (beau en hindi) *mana* étant l'esprit, Sumana signifie : bel esprit," expliqua-t-il. Il s'adressa ensuite à mes enfants qui étaient assis à ses côtés. Il demanda à ma fille : "Comment t'appelles-tu ?" Elle lui dit son nom qu'il répéta doucement en faisant apparaître d'un geste de la main, une médaille en argent. Il avait juste auparavant, créé une médaille semblable pour la petite Sumana. Les deux médailles étaient à son effigie mais différaient par leur odeur. Celle de la petite Sumana sentait la *vibhuti* tandis que celle de ma fille avait une odeur de médicament.

Depuis quelque temps, ma fille était fréquemment sujette à des migraines accompagnées de vertiges. Ses troubles lui faisaient manquer systématiquement ses examens. Du jour où elle porta sa médaille, ses vertiges disparurent et, parallèlement, son teint s'éclaircit. Ma fille a toujours cette médaille qu'elle porte tous les jours. Swami ajouta qu'il savait comment, le soir en rentrant de classe, elle étalait ses livres autour d'elle et s'endormait dessus. Elle fut si étonnée qu'il sache cela qu'elle fit une chose qu'elle n'avait jamais faite, elle se prosterna devant lui et mit son front sur ses *charans*. Swami en sembla très heureux. Il la bénit profusément en lui tapant gentiment le dos et répéta trois fois : "Longue et heureuse vie."

Il se tourna ensuite vers mon fils qu'il regarda en ayant l'air de dire : "N'es-tu pas jaloux ?" Ne voyant en lui aucune trace de jalousie, il lui demanda : "Et toi, où en es-tu ?" Mon fils expliqua qu'il venait de terminer ses examens de fin de secondaire. Swami lui dit être au courant. "Et tu n'as pas été très brillant dans la deuxième épreuve. Tu as barré les deux dernières questions comme ça," ajouta-t-il en traçant deux croix dans l'air. "Mais, Swami, sera-t-il reçu ?" demandai-je, inquiète. Swami nous en donna l'assurance (nous étions en mars et les résultats ne paraîtraient qu'en juin). "Le prendrez-vous dans votre université, demandai-je avec espoir ?" Swami entourra mon fils de ses bras en disant : "Je le prends, bien sûr, c'est mon protégé." Mon fils me raconta plus tard, qu'effectivement, il avait barré les deux dernières questions comme Swami l'avait montré. Baba discuta encore un petit moment avec les autres, puis conclut l'entretien. Avant de partir, nous lui offrîmes les petites pâtisseries que nous avions apportées. Il les bénit en disant : "Ah, je sais, vous les avez achetées hier soir au réfectoire !" En me levant, j'aperçus les guirlandes que nous avions apportées. J'en pris une et lui demandai : "Swami, puis-je vous la mettre autour du cou ?" Il accepta. Je la lui mis autour du cou et sur les épaules ?" Elle était si longue qu'elle lui arrivait jusqu'aux genoux. Swami se tint patiemment immobile comme une statue. Je me prosternai ensuite à ses pieds que je baisai. Au moment où je me relevai, la

question de la chambre me vint à l'esprit et je lui demandai : "Swami, vous serait-il possible de m'attribuer une chambre ici aussi ?" Il me prit la main droite et me dit avec beaucoup de douceur: "Oui, bien sûr, je vais t'en donner une dans l'ashram."

Swami avait encore une fois fait de nombreux heureux. Ce fut pour moi un entretien particulièrement mémorable : passer une guirlande au cou de Swami est en effet une grâce très spéciale. L'entretien prit fin et nous sortîmes le cœur empli de joie. Il avait duré longtemps ou du moins eûmes-nous l'impression d'avoir passé un long moment avec Swami qui avait semblé prendre tout son temps.

Cet après-midi-là, je me rendis au bureau du logement et rapportai au responsable ce que Swami m'avait dit. "Swami refuse-t-il jamais quelque chose ?" commença-t-il par me dire. Je l'assurai que Swami m'avait réellement promis une chambre. Il se reprit et m'expliqua : "Vivre auprès de Swami, c'est comme être près d'un feu : on s'y brûle parfois. Néanmoins, poursuivit-il après une pause, pour cette fois, je prendrai le risque de lui demander ce que je dois faire pour vous." Je le remerciai vivement. On m'avait dit auparavant qu'il n'y avait plus de chambres disponibles. Dans la soirée, je repassai à son bureau. J'eus l'impression qu'il était de mauvaise humeur et avait l'air gêné, aussi décidai-je de ne plus l'importuner...

De Delhi, j'avais envoyé par camion, des colis de livres qu'il me fallait récupérer. J'avais réservé un taxi qui devait me conduire à Puttaparthi et me ramener demain dans la journée. Toute la matinée, j'attendis vainement mon taxi aussi, l'après-midi, je contactai un autre chauffeur que je connaissais et qui ne manquait jamais de parole. Il s'engagea à venir me prendre à Whitefield le lendemain matin à cinq heures et demie. Curieusement, lui aussi ne fut pas au rendez-vous. Tout en me demandant pourquoi il n'arrivait pas, la pensée me vint que Swami ne voulait peut-être pas que j'entreprene ce voyage qui m'obligeait à laisser mes enfants seuls toute une journée.

Quand je rencontrai mon chauffeur, il m'expliqua comment, la veille au soir, il s'était rendu dans un garage pour faire contrôler la pression de ses pneus, puis était parti à cinq heures de Bangalore pour venir me chercher. Soudain, à mi-route, sa voiture, qui pourtant était en bon état, tomba en panne. Il ne put la redémarrer et dut la faire remorquer jusqu'à Bangalore. A dix heures, ce matin-là, je vis la camionnette de service qui assure la liaison entre les deux ashrams entrer dans la résidence de Swami. Me vint alors l'idée de l'intercepter à sa sortie et de demander au chauffeur s'il pouvait aller chercher mes colis de livres. Pendant plusieurs heures, je guettaï la camionnette qui finit par réapparaître au début de l'après-midi. Je l'arrêtai et le chauffeur accepta de me rendre ce service. Je lui remis les papiers nécessaires pour réceptionner les colis et je n'eus pas besoin de faire le voyage ! En retardant mon taxi, Swami m'avait une nouvelle fois facilité les choses et m'avait fait économiser beaucoup d'argent.

Au moment où la camionnette partait avec mes papiers, j'aperçus le responsable du bureau du logement et je le saluai poliment. Il vint vers moi et m'annonça qu'une chambre m'avait été réservée depuis deux jours déjà ! Au bureau, je me vis attribuer la chambre numéro 13 à titre permanent. Me revint aussitôt le rêve qu'avait fait deux ans auparavant mon amie, dans lequel elle voyait que j'aurais un jour une chambre portant le numéro 13 !

Notre départ avait lieu le lendemain matin. Nous demandâmes au chauffeur de notre taxi de s'arrêter un instant devant la résidence de Swami pour avoir un dernier coup d'œil. A ce moment, sa voiture nous dépassa, franchit la grille et s'arrêta. Nous vîmes Swami descendre de voiture et se diriger lentement vers sa résidence. Ce fut pour nous un long *darshan* inespéré et nous fûmes très heureux de le voir une dernière fois juste avant de partir.

La santé de ma fille s'améliora considérablement grâce à la médaille que Swami lui avait donnée et qu'elle portait continuellement. Ses vertiges cessèrent de façon définitive et elle ne manqua plus ses examens.

Arrivés à Delhi, nous nous préparâmes à retourner une nouvelle fois à Prasanthi Nilayam. J'avais en effet prévu d'accompagner mon fils pour sa rentrée qui avait lieu en juin. En janvier, Swami m'avait dit : "Amène ton fils en juin. Je le prendrai à l'université et il aura une place à l'internat." Si Vikram se réjouissait d'entrer à l'université et d'être près de Baba, il en allait autrement pour mon mari qui, très attaché à son fils, ne se faisait pas à l'idée de le voir partir si loin et si longtemps.

En juin 1981, je conduisis mon fils à Prasanthi Nilayam en espérant le confier à la garde de Swami. Dès notre arrivée, Swami nous convia en entretien et confirma l'admission de Vikram. Ma fille qui était en vacances nous avait accompagnés. Un soir, Swami nous appela à nouveau. Nous venions juste de recevoir un télégramme de mon mari annonçant que Vikram était reçu à ses examens. Nous montrâmes le télégramme à Swami qui le lut à haute voix. "A Delhi, déclarait-il, il y a beaucoup d'agitation, c'est pourquoi il n'a pas eu de très bonnes notes, mais ici il aura d'excellents résultats dans toutes les matières." En effet, lorsqu'un an plus tard, Vikram quitta l'université de Baba, il avait d'excellentes notes dans toutes les disciplines.

Au moment de partir, je crus bon de signaler à Swami que mon fils n'avait jusqu'alors jamais voyagé seul et lui demandai s'il pouvait veiller à ne pas le laisser aller seul à Whitefield. Swami me dit en riant : "Je sais, il a eu une enfance très protégée, mais n'aie aucune inquiétude, en aucun cas, je ne le laisserai partir seul." Je pris congé de Swami et rentrai à Delhi heureuse et fière que mère Saï prenne la relève pour l'éducation de mon fils.

Avant de quitter Prasanthi Nilayam, le jour de mon départ, je m'étais rendue au *gokulam* où se trouvent les vaches de l'ashram, Saï Gita l'éléphante de Baba et un dromadaire. Le *gokulam* est un joli jardin où poussent des plantes de toute beauté. Des buissons d'hibiscus avaient attiré mon attention. Leurs fleurs rouge foncé, roses ou orange avaient quatre fois la taille habituelle. J'avais cueilli une fleur orange en songeant : "Il nous faudrait des hibiscus de cette couleur."

Deux semaines environ après mon retour de Prasanthi Nilayam, dans mon jardin, je découvris des fleurs oranges sur une des branches d'un hibiscus qui habituellement donne d'abondantes fleurs roses. Trois fleurs oranges fleurirent au total. Je ne manquai pas d'être étonnée mais compris aussitôt que c'était un *lila* (jeu divin) délicat et plein d'attention de Swami. "Je connais les moindres secrets de vos cœurs," dit souvent Swami, et il m'en donnait là une nouvelle preuve.

Mon fils sembla bien s'adapter à l'université. Il nous écrivit pour nous raconter les nombreuses marques d'attention que *Bhagavan* lui témoignait. Son père, cependant, ne s'habitua guère à son absence. Il paraissait perdu sans son fils qui lui manquait. Il semblait souffrir en silence et était malheureux.

M. Sohan Lal, un disciple de longue date chez qui Baba séjournait lorsqu'il venait à Delhi, mourut d'une crise cardiaque peu après son retour d'un voyage à Puttaparthi. Les disciples lui rendirent un émouvant hommage lors d'une cérémonie célébrée avec autant de magnificence que celles données en l'honneur de Baba quand il vient à Delhi. M. Sohan Lal était un homme au cœur noble et généreux dont Baba avait reconnu les mérites en logeant chez lui à chaque fois qu'il venait dans la capitale.

Ce fut une année funeste. Une grande amie, une sœur de la famille Saï, tomba elle aussi malade. Une de ses dernières sorties fut la cérémonie d'adieu à M. Sohan Lal. C'était une ardente fidèle qui avait une manière très particulière de témoigner sa dévotion. Swami l'aimait beaucoup. Elle avait entièrement consacré sa vie à lui et à son œuvre. Aucune prière, aucun traitement n'y fit et son état se dégrada lentement. Les ennemis de Swami la montraient du doigt en disant : "Regardez, il n'est même pas capable de guérir ses propres disciples !" Ils n'hésitaient pas à critiquer Baba devant elle mais sa foi resta inébranlable. Son nom, Kamlesh (semblable au lotus) lui convenait bien. Elle était comme le lotus qui plane dans toute sa beauté au-dessus des

eaux troubles où plongent ses racines. Elle endura de longues souffrances physiques mais à aucun moment ne douta de Swami. Un jour où je lui rendais visite, elle me dit en me fixant de ses yeux profonds : "Des jours difficiles s'annoncent. Ne te laisse pas abuser par ceux qui salissent le nom de Swami." Je lui dis que je pressentais ces temps difficiles et l'assurai de ma détermination. Son regard resta posé sur moi comme si elle voulait continuer, mais en raison de son extrême faiblesse, elle ne put rien articuler de plus.

En avril 1982, Swami vint à Delhi. Il alla la voir et lui donna à manger de sa main. Il savait qu'elle n'allait pas tarder à nous quitter. En août, après sa mort, des membres de sa famille allèrent voir Baba. Il leur expliqua que Kamlesh avait dû endurer ces souffrances en raison de son karma qu'il lui fallait brûler afin d'obtenir *moksha* (la libération du cycle des renaissances). Swami loua ses mérites en disant : "J'ai des millions de disciples, mais sur un million il y en a une seule comme elle ! Suivez son exemple et vous m'atteindrez." Elle mourut en prononçant *Sai Ram*. Elle désirait de tout cœur fusionner avec Saï et elle y parvint.

CHAPITRE 15

Toute la famille se rendit à Prasanthi Nilayam pour la fête de *Dassara*. Mon mari avait hâte de revoir son fils qui lui aussi attendait notre arrivée avec impatience. Nous n'eûmes pas de problème de logement puisque, par la grâce de Swami, j'avais une chambre attitrée. Ce furent de joyeuses retrouvailles familiales. Mon fils et mon mari étaient heureux de se retrouver. Nous arrivâmes pendant la fête de *Navaratri*^{*} qui avait débuté trois jours plus tôt.

Nous arrivâmes le matin à sept heures, prîmes une douche et nous rendîmes dans le hall *Poornachandra* où la foule était déjà rassemblée. Nous réussîmes néanmoins à trouver des places. A peine fûmes-nous assis, que Swami fit son entrée du côté des hommes. Il se dirigea vers la section des femmes puis s'engagea dans l'allée centrale. Parvenu à ma hauteur, il s'arrêta et me demanda avec un sourire : "Depuis quand es-tu là ?" "Je viens juste d'arriver Swami, dis-je. Mon mari et mes enfants sont là aussi." Il continua : "As-tu vu ton fils ? Est-il content ? Et ton mari est-il heureux maintenant ?" "Oui, Swami," dis-je. Comme il restait devant moi, je me baissai et posai mon front sur ses pieds divins.

Comment avait-il m'apercevoir dans cette foule ? J'avais l'impression qu'il était venu spécialement me dire bonjour et je me demandais pourquoi je méritais tant d'honneur, la question de mériter ne se posant évidemment pas, la grâce de Mère Saï étant infinie...

Ce traitement de faveur avait toujours pour but de fortifier ma foi en vue des jours difficiles qui m'attendaient. Swami renforçait ma confiance en lui pour que je ne sombre pas lors des rudes années à venir. J'ignorais heureusement ce que l'avenir me réservait et, pour l'heure, appréciais pleinement d'être baigné des chauds rayons de son amour et lui en étais reconnaissante.

Nous passâmes des jours heureux ensemble. Mon fils avait beaucoup grandi au cours des derniers mois. Il était constamment avec nous et veillait à tous nos besoins. Pendant les *darshans*, il s'asseyait sur la véranda du temple avec les étudiants et c'était pour moi, sa mère, un moment de grande joie. A chaque fois que Swami passait près de lui, il lui demandait : "Alors, ton père est-il heureux maintenant ?" puis il faisait lui-même la réponse : "Oui, un peu." Quand il me voyait, j'avais droit à la même question et je ne comprenais pas alors la raison de son insistance.

Dassara est la fête de la Mère divine, l'aspect féminin de Dieu. Venant de toutes les régions de l'Inde, aussi bien que de l'étranger, de nombreux disciples se rassemblent à Prasanthi Nilayam à cette occasion pour recevoir les bénédictions de Mère Saï en qui ils voient la plus parfaite des mères et qui ne les déçoit pas. Pour chacun d'entre eux, se rendre à Prasanthi Nilayam, équivaut à revenir à la maison. J'étais heureuse que mon fils ait trouvé sa place auprès de la "Mère universelle Saï."

Les affaires de mon mari le rappelèrent à Delhi plus tôt que prévu et, après les fêtes, les étudiants durent réintégrer leur internat si bien que ma fille et moi restâmes seules quelques jours.

Le lendemain du départ de mon mari et de mon fils, Swami me convia en entretien avec ma fille qui, depuis quelque temps, était souffrante. Elle avait des problèmes digestifs. Elle ne mangeait rien, dormait mal et avait continuellement des nausées. J'en fis part à Swami qui lui donna des petites tapes sur la tête en disant : "Oh ! ce n'est rien. Elle est juste en période de

* **N.d.t.** : *Navaratri*, ou fête des neufs jours, a lieu en septembre-octobre en l'honneur de Durga, une forme de la Mère divine, et se conclut le dixième jour par la grande fête de *Dassara*.

croissance." Il me sembla qu'il nous avait appelées uniquement pour cela, et il va sans dire qu'elle fut immédiatement guérie !

Deux jours plus tard, en faisant la queue pour le *darshan*, je me trouvais assise près d'une Occidentale que je connaissais pour avoir un naturel réservé, aussi je ne fis aucun effort pour lui parler. Ce jour-là, elle sembla avoir perdu sa retenue habituelle et ce fut elle qui engagea la conversation. Elle me demanda comment j'avais rencontré Swami. Je lui dis que c'était une longue histoire que je lui raconterais volontiers à un autre moment si elle le désirait. A sa demande, nous nous retrouvâmes dans la soirée et je lui racontai mon histoire en particulier les apparitions que je pensais avoir eu de Shirdi Baba et de Sathya Saï Baba. Lorsque nous nous séparâmes tard dans la nuit, les habitants de l'ashram dormaient depuis longtemps. Parler des *lilas* de Swami nous avait fait perdre toute notion de temps et de lieu. J'eus soudain l'impérieux désir d'avoir la confirmation de Baba lui-même sur ces deux apparitions et le priai de bien vouloir me donner l'occasion de le lui demander...

Pendant le *darshan* qui suivit ce coucher tardif, Swami me regarda d'abord de loin, puis se dirigea vers moi en continuant à me fixer du regard. J'étais au premier rang et je me sentais un peu coupable d'avoir enfreint le règlement en me couchant si tard la veille. Il continua à approcher en ne me quittant pas des yeux. Je goûtais beaucoup ce jeu délicieux et lui étais reconnaissante de m'accorder tant d'attention et un si beau *darshan*. Mais n'avais-je pas déjà pris congé de lui la veille ? N'avais-je pas eu la grâce d'avoir deux entretiens ? Que pouvais-je espérer de plus ? Il s'arrêta devant moi et, tout en continuant à me regarder, me dit en m'indiquant le temple : "*Pagal, vas-y,*" (*pagal* veut dire fou, mais c'est un terme affectueux que l'on emploie avec les enfants quand on veut se montrer à la fois sévère et bienveillant.) Swami traite souvent ses disciples de *pagal* en référence peut-être à leur folie de Dieu. Swami invita aussi la femme étrangère avec laquelle j'avais discuté tard la veille.

Cet entretien me montra de façon touchante la façon dont Swami s'occupe des moindres problèmes de ses disciples. Il ne fit pas de discours spirituel d'entrée en matière et nous fit passer directement les uns après les autres derrière le rideau. Suivie de ma fille, j'entrai et m'assis au pied du fauteuil où il était installé. Il m'accueillit en m'appelant à nouveau *pagal*. Il commença par me dire : "C'est la troisième fois que je t'appelle en peu de temps. Il y a des milliers de personnes qui attendent dehors. Vois comme la grâce de Swami est avec toi." Il me demanda ensuite si je désirais que Vikram aille passer les prochaines vacances à Delhi. Cela peut sembler curieux mais, pas un instant au cours de mon séjour, je n'y avais songé. "Mon mari, dis-je, serait évidemment très content de l'avoir quelque temps," et je vis qu'il connaissait la peine qui agitait le cœur de mon mari. "Je vous l'enverrai donc, décréta-t-il encore, et tu le ramèneras pour mon anniversaire. Il lui faudra être de retour le 20 novembre. Tu pourras venir j'espère ?" "Swami, dis-je, je ne pourrais malheureusement pas le raccompagner car il ne me reste plus de congés, mais je ferai en sorte qu'il soit de retour le 20." Il insista : "Si, tu dois pouvoir venir. Cette année, mon anniversaire tombe un week-end. Tu peux sûrement prendre deux jours et venir. Et, cajoleur, il ajouta : "Je te donnerai un joli sari."

Me revint à ce moment-là, qu'en novembre 1979, lors d'une méditation au cours de laquelle il m'invitait à son anniversaire pour la première fois, je l'avais entendu prononcer exactement cette même petite phrase : "Tu peux sûrement prendre deux jours et venir." J'eus là, si besoin en était, la confirmation de cette première invitation. "Oh ! Swami, dis-je, si c'est votre volonté, alors je pourrai sûrement venir." "Oui, je veux, dit-il, comme un enfant têtue." Emue par tant de bonté, je m'écriai : "Oh ! merci Swami, je suis si heureuse de pouvoir revenir vous voir bientôt." "Le bonheur est l'intervalle entre deux souffrances," déclara Swami d'un ton impassible. Je baisai ses pieds divins et sortis. Quand il appela la femme avec laquelle j'étais venue, me revint à l'esprit le grand désir que j'avais eu de lui demander la confirmation des apparitions des deux

Babas. Je l'appelai : "Swami, j'ai oublié de vous demander quelque chose d'important." Il s'approcha de moi et leva la main comme s'il voulait me donner une gifle et articula bien haut : "*pagal*." Il demanda à ma fille ce que signifiait *pagal*. "Swami, ça veut dire folle," dit-elle. "Ah oui ! folle, reprit-il (comme si le sens lui revenait), complètement folle comme 90 % des femmes n'est-ce pas ?" Il dit cela cependant avec beaucoup d'affection et de douceur. Il alla ensuite dans l'autre pièce et disparut derrière le rideau. Il m'avait donné l'occasion de lui poser ma question mais je n'avais pas su en profiter. Après cela, je n'ai plus jamais tenté de le questionner sur ces apparitions. Je connaissais la réponse en mon cœur. Qu'avais-je besoin de plus ?

Depuis que Swami est entré dans ma vie, il ne s'est pas écoulé une minute sans que je pense à lui. Il est si présent dans mon cœur et dans mon esprit que je pense à lui même en dormant et je me réveille souvent le matin en chantant un *bhajan*. A la maison, nous n'écoutions rien d'autre que des *bhajans*. Cela s'était fait spontanément, sans que nous en ayons conscience. Aucun de nous n'éprouvait le besoin d'écouter autre chose pas même de la musique classique. "La répétition du nom du Seigneur, assure Swami, est la meilleure méthode pour attirer Dieu et obtenir la Libération." Chanter les divers noms de Dieu tous les jours pendant des années nous procurait beaucoup de joie, développa en nous une grande force intérieure et nous permit de résister aux agressions du monde matériel.

L'année où j'ai rencontré Swami, il m'a réveillée tous les matins à quatre heures pour m'inciter à réciter mon *japa* (répétition du nom du Seigneur). Swami dirigeait nos vies nous préparant pour les jours à venir. Rien n'est permanent. Le changement est inévitable. L'amour du Seigneur cependant nous protège lors de notre voyage à travers les vallées et les montagnes rocailleuses.

De retour à Delhi, je demandai une avance de deux jours de congé - une pratique non admise dans l'administration gouvernementale. Les jours demandés me furent cependant accordés sans difficulté puisque telle était la volonté de Swami.

Le 20 novembre, après avoir déposé mon fils à l'université, je me rendis à Prasanthi Nilayam en vue d'assister à l'anniversaire de Swami. En arrivant, notre taxi fut contraint de s'arrêter juste devant l'entrée principale de l'ashram. Swami se tenait au milieu de la route comme s'il était venu nous accueillir. C'était le jour de l'année où l'on porte les idoles du temple en procession dans les rues du village et Swami assistait au départ. Il attendait qu'on les amène et les installe sur une grande charrette. A cet instant, notre taxi était arrivé et avait été contraint de s'arrêter à vingt mètres exactement de lui ! Le Maître du temps avait parfaitement agencé les choses. Ce concours de circonstances exceptionnel nous fit penser à l'époque où Swami, alors jeune et peu connu, venait accueillir personnellement tous ses disciples.

Lors des grandes fêtes telles que son anniversaire, *Dassara*, *Shivaratri* etc. Swami aime réunir autour de lui ses disciples. Si c'est pour notre plaisir qu'il célèbre ces fêtes, il est heureux quand nous répondons à son appel.

Je passai cinq jours merveilleux en présence de *Bhagawan* et j'eus plusieurs fois l'occasion de toucher ses pieds pareils aux lotus.

Heureuse et détendue, je retournai à Delhi ayant ressenti à de nombreuses reprises sa présence subtile et des marques d'attention de sa part.

Les nuages qui s'étaient déjà amoncelés à l'horizon ne me causaient aucune inquiétude et je vivais dans la pensée continue des jours heureux passés avec Swami. Il me fallut retourner dans le monde matériel mais je n'avais pas conscience d'y être. Si mon corps physique était à Delhi allant au bureau et vaquant aux occupations ménagères, mon âme et mon esprit étaient toujours à Prasanthi Nilayam. Quoi que je fasse, où que j'aille, je me sentais heureuse et sereine. Cet état de *bhakti* me rendait à peine consciente des difficultés auxquelles nous devons faire face. Je comprends à présent pourquoi Baba m'avait accordé tant de faveurs et d'attentions. Une

relation proche avec le gourou est parfois nécessaire à un disciple pour le protéger et lui donner des forces. En même temps cependant, il me faisait comprendre, avec beaucoup de patience car j'apprends lentement, que sa proximité physique n'est pas indispensable.

J'assistai à un *lakhsharchana* (cérémonie où l'on répète des milliers de fois le nom du Seigneur) et j'eus le fort sentiment que je devais à mon tour en organiser un à la maison. Ne sachant quel nom de Dieu choisir, Swami me donna l'inspiration de chanter la *gayatri* qui est un mantra universel. La cérémonie eut lieu au début de mois de janvier et tous les participants ressentirent les fortes vibrations dégagées par ce mantra. La *gayatri* est aussi connue pour protéger ceux qui la chantent. L'année 1982 nous réserva de grandes difficultés et les vibrations créées par la répétition de ce mantra écartèrent les dangers et nous protégèrent.

Le premier coup rude fut une lettre de mon fils laissant entendre qu'il voulait revenir à Delhi. Rien ne put le faire changer d'avis. Ce fut une grosse déception car j'avais pensé que Swami prendrait soin de mon fils pour lequel je n'imaginai rien de mieux que d'être sous sa protection. Je compris plus tard qu'en le prenant dans son université, Swami avait voulu accéder à mon désir mais que cela n'était pas inscrit dans son *karma*. La raison invoquée fut qu'il était tombé malade et avait la nostalgie de la maison. C'était la première fois qu'il s'était trouvé séparé de nous. Il nous manquait, en particulier à mon mari qui était malheureux. Swami est toujours conscient du sort de ses enfants qu'il aime voir heureux.

Vikram revint après ses examens de fin d'année où il obtint, comme Swami l'avait annoncé, d'excellentes dans toutes les matières. Mon mari était enchanté de son retour parmi nous. Je me souvins que, lors de notre précédent séjour à Puttaparthi, en nous demandant avec insistance si mon mari était heureux de revoir son fils, Swami nous avait indiqué ce qui allait se produire.

Les affaires de mon mari subirent plusieurs revers ce qui avait un effet déprimant sur toute la famille. Les griffes de nos créanciers se resserraient lentement sur nous. Mon salaire nous aida à traverser ces années difficiles et je me demande ce que nous serions devenus sans cette grâce de Swami. A cela, s'ajouta un contrôle fiscal inopiné et très humiliant pour mon mari qui a toujours été scrupuleusement honnête. Cela fit probablement suite aux dénonciations de quelque personne jalouse. La santé de mon mari me causait aussi du souci et, qu'il n'ait pas eu d'accident cardiaque en cette période de fatigue et de stress est en soit un miracle.

Notre propriétaire avait engagé un procès à notre encontre et nous sommait de quitter les lieux. Vu notre situation, nous ne savions où trouver une autre maison. Tout semblait s'écrouler autour de nous et je m'accrochai fermement aux pieds de Swami. Je savais qu'il était là et nous protégerait quoi qu'il advienne. J'avais acquis, grâce à lui, un degré de *vairagya* (détachement) tel que les chocs extérieurs m' affectaient peu et je traversai ces épreuves presque sans m'en rendre compte.

En mars, je retournai voir Swami. Vikram avait écrit pour dire qu'il rentrerait au début du mois mais je partis sans l'attendre à la date que j'avais fixée. Je fus donc surprise de le rencontrer à Puttaparthi le lendemain de mon arrivée. Il venait prendre congé de Swami comme je lui avais demandé de le faire dans une de mes dernières lettres. Il était content de me voir mais était résolu à quitter l'université et il ne me fut pas possible de le faire revenir sur sa décision. Pendant deux jours, matin et soir, il attendit assis sur la véranda du temple avec les étudiants mais à aucun moment Swami ne vint de son côté et il ne put lui parler. Il avait une réservation de train pour le jour suivant. J'essayai de le persuader de reporter la date de son départ et d'attendre qu'une occasion de parler à Swami se présente, mais en vain. J'en fus peinée et désolée mais ne pus rien faire. Le lendemain de son départ, c'est-à-dire le 11 mars, Swami m'appela.

Cet entretien fut différent de tous ceux que j'avais eus auparavant. Swami savait que, bien qu'il m'ait recommandé de toujours garder confiance en lui, un léger doute au sujet de la réalité

de ses miracles s'était insinué dans mon esprit. Je m'en voulais d'avoir ces mauvaises pensées mais n'arrivais pas à les réprimer. J'ai raconté comment, la première fois que je l'avais vu en 1978, ce n'est pas ses miracles qui m'avaient attirée mais son amour. Je n'avais eu besoin d'aucune preuve et j'avais tout de suite su qu'il pouvait faire les miracles dont on parlait.

Les détracteurs de Swami disent que ses miracles sont factices et mettent en doute son omniscience. Même si ces questions n'ont jamais revêtu une grande importance pour moi, un doute s'était glissé dans mon esprit. Je n'ai jamais eu cependant l'idée de chercher des preuves et ma dévotion envers lui était peu affectée. Swami connaissait cependant les moindres recoins de mon cœur et savait que cela avait plus d'importance que je ne voulais le penser.

Pour commencer, je lui demandai de bien vouloir excuser mon fils qui était parti sans le remercier et le priai de ne pas lui en tenir rigueur. Il répliqua qu'il n'éprouvait jamais de ressentiment envers quiconque et ajouta qu'il était conscient des discussions pénibles que l'éloignement de Vikram avait entraîné entre mon mari et moi. Je lui demandai ensuite s'il pouvait m'appeler à nouveau le 13 mars, jour anniversaire de ma première rencontre avec lui à Delhi, quatre ans auparavant (en réalité, je m'étais trompée d'un jour, c'était le 14 mars). Swami mit sa main sur mon épaule en disant : "Ah oui ! le 14 mars !" Bien qu'il ait des millions de disciples, il se rappelait de la date de son entrée dans mon cœur ! A la fin de l'entretien, il distribua des poignées de sachets de *vibhuti* à tout le monde sauf à moi. Comme je lui en réclamais, il me dit : "Toi, tu en auras le 14." "Vous me le promettez ?" dis-je, n'arrivant pas à y croire. Il s'arrêta, me regarda et me donna de la *vibhuti* qu'il créa de la main avec laquelle il venait de distribuer les sachets.

Cet entretien eut lieu le 11 mars. Le dimanche 15 mars en sortant du temple, Swami se dirigea droit vers moi et me demanda : "Quand pars-tu ?" "Mais Swami, dis-je, je viens juste d'arriver." Il m'invita à faire *pranam* puis créa de la *vibhuti* qu'il donna à une amie de Delhi et à sa fille. La *vibhuti* qu'il me donna avait goût de menthe, la saveur de mes bonbons préférés, tandis que les autres ne trouvèrent aucun goût particulier à la leur. Je lui demandai quand est-ce que je devais partir. "Dès que possible," dit-il tout en s'en allant. Il ne me laissait aucune alternative et je dus partir. A l'aéroport de Delhi, j'aperçus un des chauffeurs de mon ambassade venu chercher une personne qui n'était pas au rendez-vous. Il accepta de me prendre dans sa voiture et je décidai de me rendre directement à mon bureau en espérant pouvoir travailler et économiser un jour de congé. Je téléphonai à mon mari qui m'apprit que notre fille était gravement malade. Je lui dis que j'étais à Delhi et que j'arrivai immédiatement.

Ma présence s'avéra plus que nécessaire. On avait prescrit à ma fille des médicaments qui lui étaient contre-indiqués. J'arrêtai immédiatement le traitement, lui administrai un purgatif et lui fis boire du jus de citron sucré. Le soir, elle allait déjà mieux. En entrant dans ma salle de *puja*, je constatai que deux grandes photos de Swami étaient couvertes de *vibhuti* qui s'était formée sous le verre protecteur. A l'heure où j'écris ces lignes, c'est-à-dire trois années plus tard, le phénomène est toujours apparent.

Le 15, Swami m'avait dit de rentrer, et ma fille était tombée malade le 16. Il savait que ma présence auprès d'elle allait être nécessaire. Il avait promis de me donner de la *vibhuti* le 14 et avait choisi de la faire apparaître dans ma salle de prière. Le 14, à Puttaparthi, en se dirigeant vers le temple, Swami m'avait adressé un petit sourire en coin.

Comme je le disais précédemment, cette année-là fut difficile et si Swami ne m'avait pas procuré de travail, nous aurions eu de très sérieux problèmes. Mon mari avait contracté des emprunts aux intérêts élevés et une série de contretemps nous empêcha de payer nos traites. J'avais fait plusieurs fois part de ces soucis à Swami, sans entrer dans les détails toutefois. A chaque fois, il m'avait dit être au courant mais n'est jamais intervenu. Il semblerait que des

éléments du *karma* de mon mari l'aient empêché d'agir à ce niveau, mais il resta discret sur ce point pendant des années.

En août 1982, je fêtai mes cinquante ans. J'avais demandé en prière à Swami de me permettre de passer mon anniversaire en sa présence. A la fin du mois de juillet, je pris une semaine de congé et me rendis à Bangalore. La rumeur circulait que Swami se rendrait au Sri Lanka ou à Kuala Lumpur durant la première semaine d'août. Cela me tracassait car je désirais être auprès de lui à ce moment-là. Mon intuition cependant m'incitait à maintenir mon projet d'aller le voir. Un rêve me confirma dans cette décision. Je rêvai que Swami venait à la maison et semblait beaucoup apprécier l'endroit. Il mangea, se promena autour de la maison puis alla se reposer dans sa chambre. J'étais heureuse qu'il puisse rester chez nous aussi longtemps. Il passa toute la journée avec nous, mangeant, dormant et se comportant comme un membre de la famille. Il disait être heureux d'être là au calme, loin de la foule et de l'agitation. C'est moi qui veillait sur lui, aussi eus-je plusieurs fois l'occasion de toucher ses pieds divins.

En me réveillant, j'éprouvai une grande joie qui ne me quitta pas de la journée. En rentrant du bureau, je trouvai une lettre d'une amie Saï américaine, contenant une jolie photo de lui. Tous ces signes m'incitèrent à persévérer dans mon idée de partir dans le Sud. Je pressentais aussi qu'il ne partirait pas à l'étranger avant la fin de mon séjour.

Dans l'avion, j'eus le sentiment que je devais me rendre directement à Whitefield où se trouvait Swami. A Bangalore, je passe d'habitude une nuit à l'hôtel avant de me rendre à l'ashram le matin suivant. J'arrivai à Whitefield vers vingt heures trente et fus très déçue d'apprendre que Swami partait à Madras le lendemain matin à six heures. Le responsable de l'accueil me suggéra de me rendre à cinq heures près de l'entrée pour assister à son départ. Il me conseilla aussi de le suivre à Madras mais j'en repoussai l'idée n'étant pas de celles qui courent partout après lui. De plus, passer deux jours à Madras me semblait peu raisonnable car je en connaissais pas la ville et risquait de m'y perdre.

Ma chambre étant occupée, je passais la nuit chez une amie. Je me réveillai à cinq heures et me souvins du conseil du responsable de l'accueil. Je sortis pour avoir le *darshan* de Swami. Je demandai au gardien par quelle porte il allait sortir. Au lieu de répondre, il me fit entrer. "Mais c'est interdit," dis-je étonnée. "Allez-y, me dit-il, tout le monde y va." Ne voyant personne, je me demandais ce qu'il voulait dire. Je fis néanmoins ce qu'il m'enjoignait, laissai mes chaussures devant la grille et me dirigeai vers la résidence de Swami. J'éprouvai un sentiment étrange et n'avais pas la conscience tout à fait tranquille. Je n'ai pas l'habitude d'enfreindre le règlement de l'ashram ni de tricher quand je fais la queue pour aller au *darshan*. Je sais ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, et si j'étais inquiète c'est que ce que je faisais là était strictement interdit. Il est vrai que le gardien m'avait dit : "Tout le monde y va," que Swami allait partir, que je venais de loin pour quelques jours seulement. Je continuai à avancer dans la nuit tout en discutant intérieurement avec Swami. "Si ce que je fais là n'est pas autorisé, s'il vous plaît Swami, arrêtez-moi." Je parvins à une deuxième grille derrière laquelle il semblait y avoir de l'animation. Deux volontaires, un homme puis une femme, me laissèrent successivement passer. Je discutais mentalement avec Swami : "Swami, me voici à présent dans votre résidence. M'autorisez-vous à continuer ?" Des hommes qui se trouvaient là m'indiquèrent l'entrée des femmes. Je vis alors une petite porte près de laquelle des chaussures étaient entassées. Avant d'entrer, je redemandai la permission à Swami. Malgré mon appréhension, je pénétrai dans la pièce, la seule éclairée du bâtiment. Des disciples étaient là, assis par terre en silence. Comme personne ne me repoussait ni ne me demandait ce que je faisais là, je m'assis contre le mur en m'étonnant encore du courage qui m'avait amené jusque là. En réalité, je n'avais pas eu le choix et je sentais que ma présence en cet endroit n'était pas un hasard. Je savais que personne ne peut entrer dans la résidence de Swami sans sa volonté et j'étais sûre que c'était lui qui m'avait conduite jusqu'ici. Je méditai sans

prêter attention aux personnes qui m'entouraient. Après ce qui me parut des heures, Swami descendit et on lui offrit l'*arati*. Il se dirigea d'abord vers les hommes puis vint du côté où je me trouvais. Au moment où son regard croisa le mien, je le priai : "Swami, je suis venue pour mes cinquante ans. Je suis sûre qu'il vous est encore possible d'arranger les choses même si cela semble compromis." Swami sortit et la femme qui avait effectué l'*arati* distribua du *prasad*. Heureuse que personne ne m'ait posée de question, je repris le chemin par lequel j'étais venue.

Pendant ce temps, le jour s'était levé et dehors régnait une grande animation. Des gens se dépêchaient d'aller à l'aéroport pour suivre Swami en avion. Des taxis roulaient en tous sens. Des gens couraient pendant que d'autres restaient là l'air égaré. Au moment où je sortais de l'ashram, d'un taxi qui s'arrêta à hauteur une amie me fit signe. Elle me demanda : "Que fais-tu là ? Quand es-tu arrivée ? Comptes-tu suivre Swami ?"

Que de questions ! "Je suis arrivée hier, expliquai-je. Si j'avais su que Swami allait partir, je ne serais pas venue." Elle répliqua aussitôt : "Je t'emmène." "Non, dis-je, il est parti pour deux jours seulement. Je n'ai pas envie de courir à sa suite. Ça me semble un peu fou." Elle insista : "Si tu n'es là que cinq jours, il te faut prendre l'avion pour Madras. Monte, je t'emmène à l'aéroport." "Non, non, protestai-je, tu dois être pressée, continue je t'en prie. Il me faut réfléchir à ce que je dois faire. Je vais probablement rester l'attendre ici." Mais elle ne m'écouta pas et me conduisit malgré moi dans ma chambre, me fit prendre quelques habits et une brosse à dent et m'obligea presque à monter dans son taxi. A l'aéroport de Bangalore, toutes les personnes qui s'étaient dépêchées de venir le matin étaient encore là en train d'attendre leur avion. Je demandai un billet pour Madras et l'on me dit qu'il restait juste une place que je pris, certaine alors que Swami avait entendu ma prière.

A Madras, je me retrouvai avec un groupe de femmes qui connaissaient très bien la ville et je n'eus aucun problème. Nous logeâmes dans un très bel hôtel situé en front de mer. Une navette nous conduisait dans le centre pour les *darshans* qui avaient lieu trois fois par jour. L'organisation Sathya Sai de Madras nous considéra comme des personnages de marque. "Ce sont les invités de Swami," entendait-on et l'on nous menait au premier rang où nous avions de merveilleux *darshans*. Je ne regrettais vraiment pas d'avoir suivi Swami !

La veille de mon anniversaire, je fis un rêve dans lequel Swami me dictait un très long nombre. Il me demanda plusieurs fois de le répéter mais je n'arrivais pas à le mémoriser. "Bon, dit-il alors, écris-le." Je me réveillai et notai immédiatement ce nombre dans mon agenda.

Le lendemain de mon anniversaire, nous nous rendîmes au *darshan* de bonne heure. J'eus une place juste au-dessous du balcon en forme de fleur de lotus où Swami donnait son *darshan*. Il se pencha par-dessus la balustrade et me regarda en souriant à plusieurs reprises.

Pendant le *darshan* suivant, il vint vers l'emplacement où je me trouvais, foulant au passage le sable situé devant moi dont j'avais ôté les cailloux, et me dit quelques mots. L'après-midi, il fit un discours dans une salle de la ville et, là encore, je fus très bien placée. Ce fut un anniversaire absolument parfait. J'étais vraiment contente d'être venue à Madras où Swami ne resta pas deux jours mais quatre, c'est-à-dire presque jusqu'à la fin de mon congé.

Nous suivîmes Swami d'abord à Whitefield, puis le jour suivant à Puttaparthi. A peine arrivée, il me fallut songer à rentrer après ce merveilleux anniversaire passé en présence du Seigneur.

C'est satisfaite, heureuse et intriguée par le long nombre que Swami m'avait dicté et que j'avais noté dans mon agenda que je retournai à Delhi. Un an plus tard, ce nombre joua un rôle important.

CHAPITRE 16

Durant toutes ces années, Swami me fit venir à Puttparthi plusieurs fois par an. Il m'accorda là une grande faveur car je sais maintenant que personne ne peut aller à Puttparthi sans être appelé. Ces séjours répétés rechargeaient régulièrement mes batteries spirituelles et me donnèrent la force de traverser les épreuves auxquelles je fus confrontée. Son amour qui m'entourait formait autour de moi un rempart me protégeant des agressions extérieures.

En octobre 1982, j'attrapai le dengue (une fièvre tropicale) et ne pus assister à la fête de *Dassara*. La fièvre céda pour laisser place à un rhumatisme touchant toutes les articulations. Mon état continua à s'aggraver au point que je me voyais bientôt en fauteuil roulant. L'anniversaire de Swami approchait et je désirais vivement y aller. Malgré la désapprobation de mon médecin, je partis à Prasanthi Nilayam munie d'une cargaison d'antalgiques. Le voyage fut très pénible même si de charmantes étudiantes montées en gare de Jaïpur me tinrent compagnie et prirent soin de moi. Elles me firent de la place pour que je puisse m'allonger mais, malgré la fatigue, je pus à peine dormir tant je souffrais. Dans la charrette qui me conduisait à la gare routière de Dharmavaram,^{*} je priai : "Swami, vous connaissez mes limites. Je vous en prie, pouvez-vous me procurer rapidement un moyen de transport pour aller à Prasanthi Nilayam." La réponse se forma aussitôt dans mon esprit : "Je connais tes limites mais crois-tu qu'il en existe pour moi ?"

A la gare routière, je déposai ma valise sur la chaussée et priai une personne qui se rendait à Puttparthi de bien vouloir la surveiller pendant que je cherchais un banc pour m'asseoir. J'appris alors que le car de Puttparthi venait juste de partir et que le suivant arriverait dans deux heures ! Au bout de quelques minutes cependant, arriva un car vide qui nous conduisit en moins d'une heure à l'ashram !

Nous étions le 12 novembre, veille de la journée mondiale d'*akhanda bhajans* qui a lieu tous les ans, dix jours environ avant l'anniversaire de Swami. Ce jour-là à Prasanthi Nilayam et dans tous les centres Saï du monde, des fidèles se réunissent pour chanter des *bhajans* sans interruption.

Pendant le *darshan*, Swami m'aperçut et me demanda depuis quand j'étais arrivée et où était mon mari. J'en profitai pour lui dire : "Swami, j'ai mal aux articulations." Il se retourna pour me dire : "Mal aux articulations. Bagarre-toi." Il ne me donna pas de *vibhuti* et continua son tour sans plus faire attention à moi. Je me demandais avec qui je devais me battre. Au bout d'un moment, je me souvins que dans la religion dans laquelle j'avais grandi, on m'avait appris à détourner mes pensées de la maladie et à me battre mentalement sans laisser la douleur prendre le dessus. Swami faisait allusion au fait que je savais très bien comment combattre ma souffrance et me faisait revenir à la mémoire ce que j'avais appris.

Je regagnai ma chambre et m'étendis sur mon lit. Je discutai mentalement avec Swami, disant : "Je suis chez le plus grand des médecins. Vous êtes mon docteur aussi je ne prendrai aucun des médicaments que j'ai apportés, je prendrai seulement de la *vibhuti*. Je sais que vous pouvez me guérir. Si toutefois vous jugez nécessaire que je souffre, alors je supporterai la souffrance mais je ne prendrai rien d'autre que de la *vibhuti*." Durant la nuit, Swami vint me voir en rêve. Comme je continuai à argumenter, il me dit : "D'accord, c'est entendu, mais prends quand même de la vitamine B."

Le jour suivant, avait lieu la journée d'*akhanda bhajans* et je m'étais portée volontaire pour mener un *bhajan* dans le temple. Je devais chanter à midi. Après le *darshan* du matin, je retournai

* N.d.t. : ville située à 25 km de Puttparthi

dans ma chambre et m'endormis. J'avais de la fièvre et étais mal en point. Je me réveillai à midi contrariée de constater qu'il était trop tard pour me rendre au temple. Je pris Swami à témoin : "Voyez Swami, je ne peux pas aller au temple. Je n'arrive même pas à me lever, chaque pas me fait souffrir. Comment puis-je chanter dans ces conditions ?" Sa réponse ne se fit pas attendre : "Toujours dans la conscience du corps ! Allez, lève-toi, lave-toi vite les pieds et va chanter." C'était un ordre et je dus obéir ! Je me levai, me lavai les pieds et me rendis tant bien que mal au temple où l'on me laissa entrer. Je dis à Baba : "Swami, vous voyez bien que je ne suis pas en état de chanter. Ça va être un ratage complet. Si vous voulez vraiment que je chante, alors s'il vous plaît, faites-le à travers moi."

Lorsque vint mon tour, je m'entendis chanter d'une voix claire et forte qui fut appréciée car il n'y avait pas de micro. A partir de ce moment-là, je commençai à me rétablir. Mon état s'améliora tous les jours et en l'espace de deux semaines, mes douleurs disparurent presque complètement.

Au cours de ce séjour, Swami me donna un autre signe patent de sa présence. Un soir j'avais pris mon dîner très tard. Il était 21 h 30. Assise sur mon lit, je contemplais une photo de ses *charans* lorsque je crus voir apparaître quelque chose mais ce n'était qu'un reflet. Je me mis à penser : "Swami ne me donne jamais comme aux autres de signe sur ses photos." Au même instant, la guirlande dont j'avais ornée une photo à l'occasion de son anniversaire, se cassa avec un bruit sec. Le fil sur lequel étaient enfilées les fleurs était pourtant solide. La guirlande se cassa sur le côté et les deux bouts se balancèrent un moment.

Quelques jours avant mon départ, je suspendis ma montre à un clou de la salle de bains pendant que je prenais une douche. Alors que je me rhabillais à l'extérieur, j'entendis ma montre tomber. Je la ramassai et constatai qu'elle ne marchait plus. Je la secouai et elle repartit mais elle se mit à avancer de telle façon qu'elle n'avait plus d'utilité. Je la mis de côté et me passai de montre durant la fin de mon séjour. J'interprétai cela comme un signe de Swami voulant me dire de vivre davantage au présent. Le temps est une création de l'homme. Pour Dieu, le temps n'existe pas.

La veille de mon départ, je demandai à Swami la permission de partir. "Demain, demain, pourquoi toujours penser à demain ?" me dit-il, confirmant ainsi ma pensée. Il n'aime pas nous voir compter les jours et les heures.

Le lendemain, en faisant mes bagages, je trouvai ma montre. Ne sachant qu'en faire, je la remontai et la mis au poignet. Curieusement, elle se mit à marcher. Je pensais qu'elle me donnerait une heure aberrante, mais en me rendant au *darshan*, je constatai qu'elle était toujours à l'heure. Pendant les *bhajans*, elle marchait encore. Je pris un taxi et en arrivant à l'aéroport je constatai qu'elle indiquait toujours l'heure juste. A ce jour, elle marche encore et, depuis cet incident, a toujours donné l'heure exacte.

En quittant Prasanthi Nilayam j'allais beaucoup mieux et ne souffrais presque plus même si mes membres étaient encore raides. Je me sentais presque guérie. De Dharmavaram, je pris le train pour Hyderabad (ville située à 400 km au nord de Puttaparthi) d'où mon avion devait décoller à 7 h 50. Mon train arriva à Dharmavaram avec un retard de quatre heures qu'il rattrapa pendant la nuit. A 5 h 15, il s'arrêta à proximité de Secunderabad (ville qui jouxte Hyderabad.) Là, il resta deux heures et entra en gare à 7 h 50 ! Pendant le voyage, j'avais fait la connaissance d'un professeur de yoga en retraite qui m'apprit une posture recommandée en cas de rhumatismes. Je lui parlai de Baba pour qui il avait une grande considération sans toutefois être disciple. Il admettait que Baba était un *avatar*. Il me dit plusieurs fois : "Vous verrez, Saï Baba ne vous laissera pas manquer votre avion. Il le retardera c'est sûr."

Je restai calme et confiante sachant que Baba pouvait résoudre le problème même si intérieurement demeurait quelque inquiétude. Quand le train s'arrêta, le professeur appela un

porteur, hissa ma valise sur sa tête et l'escorta d'un pas rapide tandis que je suivais derrière ayant encore des difficultés à marcher. Son chauffeur l'attendait à la sortie et il me proposa de m'emmener à l'aéroport. Un gros embouteillage se résorba devant nous en quelques secondes. Nous quittâmes ainsi facilement le quartier de la gare et fonçâmes à l'aéroport d'Hyderabad. En arrivant, nous constatâmes que l'avion de Delhi était toujours là et le professeur me quitta en disant : "Je vous avais bien dit que Saï Baba ne vous laisserait pas manquer votre avion !" Au comptoir d'embarquement, l'employé s'exclama : "C'est à cette heure-ci que vous arrivez ! Votre avion devrait être parti depuis un quart d'heure !"

Je lui expliquai que je n'avais pas pu arriver plus tôt, mon train ayant eu quatre heures de retard. Je lui demandai si ce retard était habituel. "Non, jamais, me dit-il, bien souvent au contraire, il part avant l'heure." Baba m'avait épargné bien des ennuis !

Chaque séjour effectué à Prasanthi Nilayam contribuait à resserrer les liens m'unissant à Swami. Dès les premiers temps, je l'avais prié de m'aider à me purifier et à m'abandonner à lui. Je lui avais aussi demandé de ne jamais laisser l'hypocrisie et l'orgueil s'emparer de moi et de m'aider à l'aimer davantage. Toutes les manifestations de sa présence que je viens de raconter attestent que ma liaison téléphonique avec lui était bien établie. Puisse-t-elle continuer à fonctionner et encore de mieux en mieux !

CHAPITRE 17

Séjour à Puttaparthi du 11 mars au 16 avril 1983

Cela faisait cinq ans que je connaissais Sathya Sai Baba. Le vendredi 11 mars, je pris l'avion pour Hyderabad. Je voyageai seule (Baba étant avec moi). J'ai toujours l'impression qu'il m'accompagne et je lui en suis reconnaissante. J'ai ainsi l'occasion de m'accorder à lui et de compter complètement sur sa guidance et sa protection. Je ne me sens jamais seule.

Arrivée à Hyderabad, je me rendis à la gare. Une amie qui venait de rentrer de Puttaparthi m'avait téléphoné le matin de mon départ pour me prévenir qu'il n'y avait plus de train de nuit entre Secunderabad et Dharmavaram. La liaison était assurée par un car qui arrivait à Puttaparthi à sept heures du matin, juste à temps pour le *darshan*.

Voulant m'assurer que ce que m'avait dit cette amie était bien exact, je me rendis à la gare où l'on me confirma ses dires. Le fait d'avoir été avertie à l'avance de ce changement, m'évita de me faire du souci. Cette amie m'appelle rarement et en tout cas jamais dès qu'elle rentre de Puttaparthi. Baba la fit me téléphoner pour que je ne sois pas prise au dépourvu...

Je me rendis à la gare routière où j'arrivai en avance et pus ainsi obtenir une réservation, le car promettant d'être bondé. Assise dans la salle d'attente, je m'inquiétais un peu de devoir passer la nuit seule dans le car avec des inconnus, personne ne semblant être disciple. C'est alors que je vis deux jeunes gens venir vers moi et me saluer d'un joyeux "*Sai Ram*". Ils semblaient heureux de rencontrer un membre de la famille Sai. Ils m'avaient vue très souvent à des séances de *bhajans* à Delhi, dirent-ils, et m'offrirent leur aide. Ils portèrent ma valise qui était lourde et la hissèrent dans le car. Ils m'aidèrent à trouver ma place et me rendirent de nombreux autres petits services durant ce long voyage. J'étais rassurée de savoir ces deux solides jeunes gens dans le car prêts à m'aider si besoin. Swami continuait à veiller sur moi.

Le trajet se fit d'une traite et sans incident. Nous arrivâmes à Puttaparthi à sept heures du matin. Je récupérai la clé de ma chambre, pris une douche, me changeai et courus au *darshan*. J'avais emporté mon appareil photo et me tenais prête à photographier Baba. Quand il arriva, il regarda droit dans l'objectif !

J'étais heureuse d'être une nouvelle fois "à la maison". Après le *darshan*, je voulus aller dans le temple pour les *bhajans* mais il n'y avait plus de place. Il me fallut me contenter d'une petite place à l'extérieur d'où je pouvais voir Baba par une fenêtre. Quand il prit place dans son fauteuil, je fus prise d'une émotion incontrôlable et des larmes roulèrent sur mes joues. Baba me regarda droit dans les yeux (bien que je fusse à l'extérieur) et me fit comprendre qu'il me voyait pleurer en faisant le geste d'essuyer une larme. Nos regards se croisèrent à de nombreuses reprises et les chauds rayons d'amour qu'il m'envoya calmèrent toutes les aspirations de mon cœur. (J'entends qu'il ne déversa pas son amour uniquement sur moi mais sur tous ceux qui étaient réceptifs.) Je lui fus reconnaissante de ce chaleureux accueil silencieux et si personnel...

Les jours suivants, Baba ne m'adressa pas un regard ce qui me confirma que mon expérience du premier jour avait été réelle. Si je n'avais plus droit à aucune marque extérieure d'attention de sa part, je me sentais cependant heureuse et satisfaite intérieurement. J'étais venue célébrer en sa présence le 14 mars, anniversaire du jour où il était entré dans mon cœur, cinq ans auparavant.

La veille du 14 mars, alors que je faisais la queue pour le *darshan*, la femme qui était assise à côté de moi me sourit et me demanda si j'avais besoin d'une guirlande comme l'an passé. J'avais justement songé à en offrir une à Baba à l'occasion du 14 mars, mais j'y avais renoncé ne

sachant comment retrouver la personne qui m'avait procuré celle de l'an dernier. Et voilà précisément que cette femme dont j'avais oublié le nom et le visage m'offrait spontanément d'en faire une ! Elle me rappela le numéro de sa chambre située dans un des bâtiments de l'ashram. Voyant là une intervention de Baba, je m'empressai d'accepter son offre et elle s'engagea à me confectionner une guirlande pour le lendemain.

Le lendemain matin, je demandai à Mataji, la volontaire-chef, la permission de m'asseoir exceptionnellement à un certain endroit pour offrir ma guirlande à Baba et, complaisamment, elle accepta. En arrivant, Baba se tint à distance. Il me dit de faire *padanamaskar* mais s'éloigna avant que j'aie le temps de me baisser. Je ne pus qu'effleurer ses pieds et déposer là ma guirlande. Après cela, je n'eus plus aucune marque d'attention de sa part pendant trois semaines. Je savais que j'aurais un jour droit à ce traitement et m'y étais préparée.

J'eus souvent l'occasion d'avoir une place à l'intérieur du temple pour le *darshan*. Lorsque j'essayais de parler intérieurement avec Baba, c'est là que le plus souvent j'obtenais des réponses.

Pendant ce séjour, j'eus des difficultés à entrer en communication avec Swami. Mon esprit avait besoin d'être nettoyé après de nombreux mois passés dans le monde. Il me fallut un certain temps pour m'accorder. Swami se montrait sévère et je dus faire de gros efforts. Le lendemain du 14 mars, dans le temple, pendant les *bhajans*, Swami me regarda en secouant la tête et j'eus l'impression qu'il s'adressait à moi. Le lendemain, il recommença à me regarder en hochant la tête, aussi je lui demandais mentalement : "Swami, pourquoi secouez-vous la tête de cette façon?" Qu'ai-je fais qui vous déplaît ?" La réponse me parvint aussitôt : "Cette fois, tu ne retournes pas à Delhi." De surprise, je protestai : "Mais Baba c'est impossible. Je dois rentrer. J'ai des tas de choses à faire. Les enfants sont en période d'examens. Vikram termine ses études etc." Il me regarda en haussant les épaules. Je ne savais plus où j'en étais. J'avais toujours rêvé de vivre définitivement ici avec Swami et maintenant que l'occasion s'en présentait, cela me semblait impossible. Lorsque les *bhajans* furent terminés je quittai le temple complètement désorientée.

A partir de ce moment-là, le sentiment que je ne partirais pas se renforça et je m'abandonnai totalement à sa volonté. Il restait cependant du temps avant mon départ et j'espérais recevoir d'ici là des indications plus précises. Swami partit à Whitefield.

La veille du départ de Swami, une amie, Léoni, se cassa le bras. Elle avait besoin d'aide et ma présence à Whitefield auprès d'elle était nécessaire. Je l'aidai à prendre un taxi où je l'installai confortablement et, à Whitefield, je l'invitai à partager ma chambre en attendant qu'elle puisse rentrer en Suisse. Elle souffrait relativement peu et avait un excellent moral. Le jour suivant, elle n'avait presque plus aucune douleur. Baba l'ignore complètement. (L'absence totale d'attention de la part de Baba envers un disciple témoigne en général qu'il prend grand soin de cette personne.) Léoni put partir rapidement en Suisse.

La date de mon départ approchait et le sentiment qu'il me fallait rester se renforçait. Mon retour à Delhi était prévu le 3 avril par un vol au départ d'Hyderabad, ville où selon la rumeur Baba se rendrait le 1^{er} ou le 2 avril. Le jeudi 31 mars était un jour d'*akhandā bhajans* où les fidèles chantent des *bhajans* sans interruption de neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir.

La veille de cette journée d'*akhandā bhajans*, je m'étais trouvée dans un état particulier au cours duquel j'avais entendu Baba me dire : "Ne t'inquiète pas. Fais-moi confiance." Puis j'avais fait un rêve que, dans un premier temps, je n'avais pas réussi à interpréter, mais dont le sens m'était apparu clairement par la suite. Dans ce rêve, Swami était assis sur un rocher dans un endroit isolé. Comme je passais par là, il m'appela et me fit part de ses soucis et de ses problèmes. Je l'écoutai (je ne me souviens plus quels étaient ses problèmes) en lui posant la main sur l'épaule et en l'assurant : "Ne vous inquiétez pas (pointant mon doigt vers le ciel) il s'en occupe." A peine eus-je prononcé ces mots que je me demandai ce que j'avais dit. Celui à qui je m'adressais n'était-il pas Dieu en personne ? A la fin du rêve, je me réveillai en songeant avec

inquiétude à ce qui se passerait si je restais. Que deviendrait ma famille sans mon salaire ? N'allais-je pas perdre mon travail etc. ?

Dans la journée qui suivit ce rêve, en sortant du *darshan*, je surpris une conversation entre une amie et une autre femme. Elles discutaient de ce qu'il adviendrait si elles ne rentraient pas dans leurs familles. Au moment où je les rejoignais, l'une disait : "...et si tu mourrais subitement, si tu avais une crise cardiaque ou autre, ils continueraient à vivre." J'entendis juste cette phrase qui était en quelque sorte une réponse à mes questions. J'étais désireuse de faire la volonté de Swami mais il me fallait d'abord la connaître. En m'intériorisant, en faisant bien mes prières, en limitant les contacts avec le monde extérieur et en me concentrant sur Baba, je pensai pouvoir établir une bonne communication avec lui.

Le 31 mars, jour d'*akhandā bhajans*, je passai toute la journée à chanter et je jeûnai comme je le fais habituellement le jeudi. Dans l'après-midi, de nombreux fidèles arrivèrent de Bangalore et tous ceux qui étaient allés se reposer revinrent. La foule assemblée pour le *darshan* prévu à cinq heures était alors considérable. Soudain, un appel intérieur me poussa à aller dans ma chambre. Je quittai ma place au risque de ne pas la retrouver, et gagnai ma chambre. Là, je pris un papier et un crayon et écrivis une lettre à Baba. J'avais l'impression que les mots m'étaient dictés tant ils venaient d'eux-mêmes. Je lui demandai de me donner un signe sans équivoque m'indiquant si j'agissais mal en ne rentrant pas à Delhi. S'il ne me donnait aucun signe, écrivis-je, j'irais le lendemain à Bangalore annuler mon vol de retour.

Ma lettre en main, je tentai de regagner ma place. Elle était prise, aussi dus-je m'asseoir dans la foule à une grande distance de l'allée que Baba allait emprunter. Je restai sereine sachant qu'il peut résoudre tous les problèmes même celui qui consiste à prendre une lettre inaccessible. Baba arriva et, quand il passa de mon côté, je me levai en tendant ma lettre. En faisant chacun de notre côté un petit effort, il parvint à la prendre, mais ne me donna absolument aucun signe me disant que je devais partir !

Aussi je fis exactement ce que j'avais dit. Je me rendis le lendemain à Bangalore, annulai mon vol de retour pour Delhi et achetai à la place un billet à destination d'Hyderabad pour le 3 avril (sans savoir que Baba s'y rendrait ce jour-là). Je pensais le rejoindre dans cette ville et, dans l'hypothèse où il me dirait de rentrer, poursuivre vers Delhi.

Cette nuit-là, mes vieilles douleurs au dos refirent leur apparition m'obligeant à rester alitée, aussi je fis envoyer un télégramme à mon mari lui disant qu'il lui fallait s'attendre à ce que je prolonge mon séjour.

Baba partit à Hyderabad le 3 avril. Je pris des antalgiques et le suivis. C'était la première fois que je voyageais dans le même avion que lui. De nombreux disciples, nouveaux pour la plupart, l'accompagnaient. Leur façon de le fixer comme s'ils ne l'avaient jamais vu me mettait mal à l'aise. Aussi, je me recroquevillai sur mon siège, sortis mon japamala et récitai mon mantra en me concentrant sur mon Seigneur bien-aimé dont la forme humaine était assise quelques rangs à gauche devant moi. Pendant le vol, je me sentis très unie à lui, jetant un œil seulement de temps en temps sur le haut de sa chevelure (qui était tout ce que je pouvais apercevoir de lui). Le voyage se termina trop tôt à mon gré et Swami disparut aux yeux de ceux qui ne voient que son apparence physique. Cette forme humaine a tendance à nous donner du souci, aussi est-il préférable de l'installer solidement dans notre cœur.

Tout le monde se précipita en taxi à la suite de Swami qui se rendait à Shivam, le temple construit par les disciples d'Hyderabad où de nombreuses personnes s'étaient rassemblées dans l'attente de son arrivée. Dans l'avion, j'avais fait connaissance avec une Autrichienne qui comptait rejoindre Bombay le lendemain et, de là, regagner l'Autriche. C'était son premier voyage en Inde. Elle ne disait pratiquement pas un mot d'anglais et je sentis qu'il était de mon devoir de l'aider. Je demandai à une femme, qui comme nous semblait ne pas être trop pressée,

de bien vouloir surveiller ma valise pendant que j'allais aider l'Autrichienne à récupérer la sienne qu'elle obtint rapidement. En sortant de l'aéroport, nous vîmes deux volontaires de l'Organisation Saï reconnaissables aux foulards oranges qu'ils portaient autour du cou, se tenant près d'une voiture blanche. Ils nous proposèrent de nous conduire à Shivam, prirent nos valises qu'ils hissèrent sur le toit, nous prièrent de monter et nous traitèrent comme des invités de marque. Après un assez long parcours, ils nous déposèrent devant une maison située juste en face de Shivam en nous disant que nous pourrions y loger le temps du séjour de Swami, le tout sans nous demander une roupie ! Swami veillait encore une fois sur ses enfants bien-aimés qui s'en étaient remis à lui.

Le lendemain matin, Baba donna son *darshan* à six heures. Nous n'eûmes pas besoin de sortir car nous pouvions le voir de la terrasse de la maison où nous logions. Dans l'enceinte du temple se trouvait un réfectoire servant à prix modique des repas préparés sur place. Nous ne manquions de rien et tout le monde était heureux et comblé. Les deux premiers jours, Baba donna deux *darshans* qui furent suivis de *bhajans* etc. Le deuxième jour, après le *darshan*, j'eus le sentiment que Baba me disait d'aller dans un coin tranquille écrire à mon mari et à mes enfants pour leur faire part de ma décision de ne plus rentrer à Delhi. J'essayai de leur expliquer qu'on se doit d'obéir à l'appel du Seigneur. "Certains vont à lui avant d'avoir quitté leur corps, écrivis-je, tandis que d'autres le rejoignent de leur vivant. Les uns comme les autres cependant sont morts au monde." Je pris un rickshaw pour aller poster ma lettre et au retour je me fis déposer à Shivam. Il était midi. En entrant dans le temple, j'aperçus Swami qui me dit en souriant : "Ça tape dur aujourd'hui !" J'étais heureuse qu'il me parle et m'adresse enfin un sourire après des semaines et je répondis : "Ça n'a pas d'importance." Cet échange était à double sens et je lui fus reconnaissante de l'attention qu'il m'avait accordée et de son sourire.

Je sentis qu'il approuvait ce que je faisais, que mon intuition avait été bonne et que je pouvais poursuivre avec confiance. Pendant le *darshan* de l'après-midi, je lui tendis une ardoise qu'une jeune femme m'avait demandée de lui présenter. Il prit l'ardoise en m'adressant un long regard grave et pénétrant, dessina un OM et me la rendit en me faisant un grand sourire suivi d'un nouveau long regard. Je rendis l'ardoise à la femme, consciente d'avoir reçu là une initiation et une bénédiction spéciale...

Le jour suivant, Swami partit en avion à Vijyawada, Guntur et d'autres villes d'Andhra Pradesh. Nous l'escortâmes à l'aéroport où nous pûmes avoir son *darshan*. Les jours suivants nous nous sentîmes perdus sans lui. En compagnie de deux amies fidèles de Saï Baba, je me rendis à la mission Ramakrishna où nous rencontrâmes swami Raganthananda. Il nous accueillit chaleureusement, nous offrit du *prasad*, nous accorda un entretien de trois quart d'heure et nous invita à séjourner à l'hôtel de la mission.

Ce fut un séjour calme et reposant qui me permit de digérer les évènements des jours précédents. Pendant ce temps, Swami faisait un périple en Andhra Pradesh, région qui subissait l'offensive d'une vague de chaleur. Il se déplaça essentiellement en voiture et revint à Hyderabad au bout de trois jours après avoir rendu des milliers de gens heureux. Nous allâmes l'accueillir à l'aéroport. Il sortit de l'avion frais comme une rose et disparut après nous avoir salué en nous bénissant. L'avion en provenance de Delhi qui devait nous ramener ainsi que Swami à Bangalore avait quatre heures de retard, aussi nous retournâmes à Shivam où nous pûmes avoir un *darshan* et nous restaurer avant de repartir à l'aéroport. L'avion de Bangalore partit à dix heures du soir. Les disciples qui voyageaient avec Swami se comportèrent à nouveau de façon inconvenante. Swami ne parla à personne et pria chacun de rester à sa place.

En entrant dans l'avion, je sentis soudain mes jambes se dérober sous moi quand, parmi les passagers, j'aperçus mon mari. Il avait l'air grave et je compris que je devais m'attendre à avoir de sérieux ennuis. Comment avais-je pu oublier un instant qu'il n'accepterait jamais la

décision de Swami. N'avais-je pas vécu suffisamment longtemps avec lui pour savoir que je ne pouvais que m'attirer des ennuis ? A sa vue, je perdis tout courage. Je m'assis à ma place et le priai de rester à la sienne. Nous nous expliquerions à Bangalore. Je déchirai à la hâte une feuille de papier et griffonnai quelques lignes à l'attention de Swami. Après le décollage, je me levai et allai lui donner mon mot. Il le prit en me disant avec une voix très douce de bien vouloir retourner à a place.

Pas de réaction de la part de Swami ! Dans mon mot, je le suppliais de me donner un signe, de me dire quelque chose ou de me faire savoir par M. Jogarao qui était à ses côtés si j'avais mal agi en choisissant de rester. S'il voulait que je retourne avec mon mari, je le priai de me le faire savoir d'une façon ou d'une autre mais il resta impassible.

L'avion atterrit à Bangalore. Swami disparut et nous nous rendîmes à Whitefield. J'étais dans un état de torpeur, d'abattement et de désespoir total. Je ne savais que faire. D'un côté s'ouvrait à moi la vie dont je rêvais et de l'autre la vie du monde que je voyais comme un spectre. J'étais déchirée !

Le gardien de l'hôtellerie me remit sans difficulté la clé de la chambre que Swami m'avait attribuée. Je priai mon mari de s'installer provisoirement dans cette chambre et de me laisser aller dormir chez une amie qui m'offrait de partager la sienne pour la nuit.

Je ne pus fermer l'œil. Tout mon corps était pris d'un tremblement étrange. Je me levai à cinq heures pour assister au *suprabhatam* (prière du matin) qui avait lieu ce matin là dans un hangar situé près du réfectoire. Un important groupe de disciples de Londres était en train de chanter des bhajans. J'allai m'asseoir parmi les meneurs et, quand vint mon tour, je chantais pour la première fois et avec tout mon cœur mon *bhajan* préféré : *Madhava Keshava o mere atma Ram*. Swami dut entendre le cri de mon cœur car, au *darshan* ce matin-là, il vint droit vers moi et me permit de poser ma tête sur ses *charans*. Quel réconfort ! C'était le premier *padanamaskar* qu'il m'accordait depuis plus d'un an. Il resta devant moi de façon à ce que je puisse déposer tout mon être sur ses pieds divins et il me sourit avec la plus extrême douceur. Quand je le questionnai au sujet du mot que je lui avais remis la veille dans l'avion, il murmura très doucement : "Quel avion ? Ah oui, oui !" Après le *darshan*, j'eus une longue discussion avec mon mari au cours de laquelle il me dit beaucoup de choses désobligeantes. Quand, pour finir, je lui demandais s'il n'avait aucune confiance dans mon jugement et s'il ne pouvait pas au moins faire un peu confiance à Swami, il dit : "Pour moi, il n'y a pas de demi-mesure, on a la foi ou on ne l'a pas. Je suis prêt à aller avec toi à Puttaparthi mais alors j'y resterai jusqu'à ce qu'il me dise de partir même si je dois attendre dix ans (comme cela était arrivé à une de mes connaissances). S'il est Dieu et qu'il s'occupe de tout, il prendra soin de nos enfants, mais s'il ne l'est pas et s'il leur arrive quelque chose alors ce sera toi la responsable." Comme je restais silencieuse, il reprit : "Où est ta foi ?"

Je fus très heureuse de sentir que pour la première fois mon mari tentait de faire confiance à Swami à qui j'étais reconnaissante de ce retournement inattendu. Je compris alors pourquoi il était resté si longtemps devant moi pendant le *darshan*. C'était lui qui était à l'origine de ce miracle.

Nous fîmes la paix. Je lui dis (cela m'était soudain venu à l'esprit) qu'il était possible que Swami ne veuille pas me garder définitivement, mais que peut-être le moment n'était pas opportun ou bien avait-il des raisons pour ne pas me laisser partir. Je lui promis de redemander à Swami ce qu'il voulait que je fasse. S'il me disait de partir, je rentrerais aussitôt mais en aucun cas, dis-je, je ne le ferai sans son autorisation claire et formelle. Pour cela, il nous fallait le suivre à Puttaparthi où nous nous rendîmes le lendemain. Le voyage fut en lui-même un miracle. Le car que nous avions pris était en si piteux état que, sans la grâce de Swami, il aurait été impossible

de faire plus de 10 kilomètres. Peu avant d'arriver, la Mercedes de Swami nous doubla. Il nous salua en agitant les deux mains et en nous adressant un grand sourire.

Ce jour-là, il n'y eut pas de *darshan* aussi nous allâmes dans notre chambre, prîmes une bonne douche, changeâmes nos habits sales et plein de sueur et nous installâmes pour la nuit. Dans l'ashram, régnait une atmosphère joyeuse, tout le monde se réjouissant du retour de Swami.

Dans notre chambre, nous nous disputâmes sans fin. Mon mari qui avait retrouvé son humeur sombre m'accablait de reproches et je pleurai beaucoup. Le matin suivant, pendant le *darshan*, je réussis à donner à Swami une lettre qu'il prit résolument et dans laquelle je lui disais vouloir connaître sa volonté. Je resterais avec grand plaisir s'il le voulait avais-je écrit. N'ayant plus rien à perdre, je ne retournerais à Delhi et dans ma famille que s'il me disait de le faire. Je désirais faire sa volonté mais j'étais l'objet de tant d'accusations que je ne savais plus ce que je devais faire. Je le priai aussi de révéler un peu de sa divinité à mon mari de façon à ce qu'il puisse me comprendre.

Swami dut lire ma lettre attentivement car cet après-midi-là, il m'appela en entretien et mon mari fut donc automatiquement invité. Ma joie était sans borne ! Quand après avoir terminé son tour, Swami arriva sur la véranda, il se prêta à un *lila* comme il se plaît parfois à en jouer ! Voyant mon mari approcher, il l'arrêta : "*Hare, ye pakora ! kaun hai ?* (qui est ce *Pfannkuchen* • ?)" Mon mari lui dit qu'il avait appelé sa femme en entretien. Swami continua : "Etes-vous de Madras ?"

– Mon mari : non, Swami, de Delhi

– Swami : ah ! de Delhi ! (il se tourna vers moi).

Je fis signe que nous étions ensemble. Swami lui demanda : "*Tumhara naam kya ?*" (Quel est votre nom ? Mon mari le lui dit. Pour vérifier, il me demanda le mien. Il nous fit alors entrer dans la salle d'entretien et je m'assis au pied de son fauteuil. Il distribua de la *vibhuti* à tout le monde sauf à trois hommes dont mon mari, puis s'assit et s'adressa à moi : "Toujours en train de vous disputer ?" Comme je le regardais avec un air candide, il reprit avec beaucoup de douceur : "Non, vous ne vous disputez pas, c'est seulement lui qui se dispute avec toi." Puis se tournant vers mon mari, il dit : "Que lui reproches-tu exactement ? Elle est très bien ta femme." Mon mari resta silencieux. Quand le premier petit groupe que Swami avait reçu en privé dans l'autre pièce fut sorti, il nous appela. Il s'assit dans son fauteuil et nous nous agenouillâmes tous les deux devant lui. Il demanda à nouveau à mon mari : "Pourquoi te disputes-tu avec elle ? Pourquoi la fais-tu souffrir ? Elle est très bien ta femme."

– Mon mari : oui, Swami, mais à chaque fois qu'elle vient ici, elle tarde à rentrer. Elle ne revient jamais à temps. Je vous en supplie, laissez-la rentrer, nous avons besoin de son salaire.

– Swami : et ton travail, comment ça va ?

– Mon mari : pas très fort

– Swami : pas très fort, mais pas très mal non plus ! Beaucoup d'argent, beaucoup de dépenses. Ça rentre d'un côté et ça sort de l'autre. Ça entre et ça sort aussitôt, mais ça ne fait rien, je bénis ton travail.

– Mon mari : Swami, je vous donne mes deux mains mais laissez-la rentrer.

– Swami : non, non, je ne veux rien. Je veux seulement de l'amour.

– Mon mari : je vous en prie Swami, laissez-la rentrer, je l'aime et les enfants la réclament.

– Swami : *malum hai, malum hai, bacca rota* (oui, je sais, les enfants pleurent).

• N. d. t. : *pakora* (hindi) : beignets de légumes. *Pfannkuchen* (allemand) : grosse crêpe

— Mon mari : elle ne rentrera pas si vous ne le lui dites pas. Je vous en supplie, laissez-la rentrer avec moi. Je suis prêt à prendre tout son mauvais karma.

— Swami (après un silence) : je sais, tu es un très bon mari. (Se tournant vers moi avec l'air de s'excuser) : tu rentres avec lui.

A ce moment, mon mari visiblement ému se jeta à ses pieds en répétant trois fois : "Swami, vous avez sauvé ma famille !" Swami me regarda avec un sourire en pointant du doigt mon mari prosterné à ses *charans*, l'air de dire : "Regarde ce dont je suis capable !" Swami est quelquefois semblable à un enfant. Quand il réussit quelque chose, il se montre heureux et fier de lui.

— Swami : je vous bénis tous les deux, soyez heureux. Ce disant, il posa ses mains sur nos têtes pour nous bénir puis se tourna à nouveau vers mon mari et lui dit : "Tu n'es pas en très bonne santé, tu as le foie malade."

Nous étions le 12 avril et mon mari demanda la permission de partir dès le lendemain. Comme je le suppliais de rester encore quelques jours, Swami trancha en disant : Le nouvel an de l'Andhra Pradesh a lieu le 14. Vous partirez après le 15.

L'entretien ne calma pas du tout mon mari qui remit en question l'omniscience de Swami et gardait un ton railleur. Les jours qui suivirent furent très éprouvants et je pleurai énormément. Le lendemain, pendant le *darshan*, voyant mes larmes que pour la première fois je n'avais pu retenir, Swami me demanda : "Est-ce que ton mari est toujours en colère ?" Je secouai négativement la tête ce qui ne l'empêcha pas de dire : "Oui, je vois que ça continue." Ce soir-là et le jour suivant, il me regarda avec un air interrogateur et voyant mes yeux rouges, il me redemanda : "Ton mari est-il toujours en colère ? Oui encore un peu." Il savait que mon mari devait vider toute sa colère pendant qu'il était dans l'ashram. Un grand nettoyage était en cours. Swami était le "médecin" et savait comment allait évoluer la "maladie".

Les jours suivants, mon mari évacua beaucoup d'impuretés. Nous partîmes le 16 après le *darshan*. Swami ne nous avait pas reparlé en dehors de la veille pendant le *darshan* du matin où il m'avait adressé un très long regard. Je lui avais demandé à ce moment-là : "Swami, puis-je partir demain ?" Il avait acquiescé d'un signe de tête en disant : "D'accord, les deux citrouilles*." J'avais alors éclaté en sanglots sans pouvoir me contrôler. Peut-être avait-il libéré quelque chose à l'intérieur de moi pour que je pleure ainsi. Qui sait ?

Nous partîmes le lendemain et, à compter de ce jour, mon mari retrouva son calme et fut très gentil avec moi. Il fit tout son possible pour me mettre à l'aise. Pendant ce voyage, nous eûmes beaucoup de temps pour parler de choses que nous n'avions pas évoquées depuis des années. Cette histoire l'a beaucoup marqué et, depuis, il aime Prasanthi Nilayam...

Il me fallut un certain temps pour me remettre. L'exposition aux vibrations de Swami pendant près d'un mois et le travail intense qu'il fit sur moi me rendirent difficile le retour à la vie normale. Je compris alors pourquoi mes séjours auprès de lui avaient toujours été de courte durée.

Swami a conçu cette pièce de théâtre pour de multiples raisons. Il me donna en tout cas la force de la jouer et ma foi en son omnipotence s'en trouva augmentée. Si Swami m'avait empêchée de partir, c'était pour que mon mari vienne me chercher, le moment étant venu pour lui de se rapprocher du Maître divin. Ce fut un sérieux test pour ma foi et ma confiance en lui. Je pris aussi conscience que la communication intérieure avec Swami est plus importante que les contacts extérieurs et que la petite voix de notre conscience, si on sait l'écouter, ne nous trompe jamais. Ce fut un temps de joie mêlée d'amertume et une expérience enrichissante.

* N.d.t. : jeu de mots : *tomorrow* demain
two marrow : deux citrouilles

Cette histoire nous a tous marqué et nous eûmes besoin de nous remettre des différents chocs subis. Swami ne déchire pas les familles mais au contraire renforce leurs liens. Les enfants qui avaient cru un moment avoir perdu leur mère, apprécièrent davantage ma présence. Mon mari réalisa combien il avait besoin de moi. Je réalisai à quel point j'aimais mon Gourou et pris conscience que l'abandon et la confiance totale en Dieu ne peuvent jamais nous attirer d'ennuis, mais au contraire nous rapprochent de la Source.

CHAPITRE 18

Les mois suivants montrèrent ce qui peut se passer lorsqu'on s'en remet totalement à Swami. Notre situation financière se dégrada considérablement. Mon mari me fit plusieurs fois remarquer avec sarcasme : "Swami a béni mon travail, c'est lui le responsable." Non seulement malgré tous nos efforts, nous n'arrivions pas à nous rétablir, mais en plus notre banque nous mettait en demeure de rembourser un gros prêt qu'elle nous avait accordé au cours des années précédentes et dont les intérêts étaient substantiels. Elle menaçait de nous faire un procès. Durant cette épreuve, je ne perdis pas courage. Je savais que rien ne pouvait vraiment nous arriver parce que nous n'étions pas en faute et avions seulement joué de malchance.

Si mon mari restait calme extérieurement, il passa certainement quelques nuits blanches. Notre situation était critique. Il fallait que quelque chose se produise mais je ne voyais pas de quel côté l'aide allait pouvoir venir.

Le 1^{er} octobre, soit six mois après notre entretien avec Swami, mon mari débuta un nouveau travail de directeur dans une grosse entreprise (un poste nouvellement créé) et nous comprîmes que cela faisait suite à la bénédiction de Swami. Dix jours plus tard cependant, il tomba malade. On découvrit par la suite qu'il était porteur de calculs biliaires. Nous nous rappelâmes à nouveau les paroles de Swami : "Tu n'es pas en très bonne santé, tu as le foie malade." Il se rétablit en une dizaine de jours et put reprendre son travail. Il nous fallut près d'un an pour liquider notre affaire et régler nos dettes. Il restait cependant le gros emprunt à rembourser.

Un jour, mon mari parla à son employeur de nos difficultés financières et en particulier de cet emprunt pour lequel nous risquions un procès. Son patron proposa de l'accompagner à la banque et réussit à négocier un calendrier de remboursement satisfaisant. Par la grâce de Swami, nous regagnâmes notre respectabilité et fûmes dégagés de nos dettes. Notre famille retrouva unité et harmonie, le procès n'eut pas lieu et notre situation financière se normalisa.

Mon mari fut très apprécié dans son travail. Il parvint à résoudre de nombreux problèmes pressants et on lui confia de hautes responsabilités. Mais le plus merveilleux de toute l'histoire fut que mon mari commença à développer foi et *bhakti* (amour envers Dieu).

Au mois de juin 1983, deux mois après notre retour de Prasanthi Nilayam, nous envisageâmes de commander une voiture d'un modèle qui venait de sortir en Inde. Mon mari m'apporta un jour deux fiches portant des numéros différents en me demandant laquelle choisir. Sur l'une, je reconnus le long nombre que Swami m'avait donné en rêve deux ans auparavant et je choisis donc celle-là. Comme il y avait de très nombreux acheteurs et peu de voitures, le gouvernement avait institué un système de loterie. Il va sans dire que nous fûmes dans les premiers gagnants ce qui nous permit d'obtenir dès le mois d'avril 1984 la voiture dont nous avions besoin, notre vieille limousine qui avait près de trente ans étant sur le point de rendre l'âme. Le nombre donné par Swami nous avait porté chance !

Notre famille a bénéficié de beaucoup d'autres manifestations de grâce de Swami, mais bien souvent de nature subtile et donc difficiles à rendre par des mots.

Mon Gourou continue à nous guider en douceur sur le sentier spirituel. Il nous fait comprendre que l'abandon à Dieu est la seule voie conduisant au bonheur durable. Je conclurai en citant la dernière ligne d'un cantique que je chantais enfant : "La joie que personne ne peut me ravir est mienne. L'amour m'accompagne en ce jour."

POSTFACE

Me remémorant le jour où Sathya Sai Baba me donna une rose après l'avoir détachée de sa tige épineuse, je peux aujourd'hui dire le cœur débordant de reconnaissance qu'il a certainement ôté les épines de ma vie, la rendant belle et pénétrée du parfum de son amour.

Le nectar de votre amour m'enivre chaque jour davantage et me fait perdre tout intérêt pour les choses de ce monde. Toutes mes aspirations sont à présent spirituelles.

Ô Sai, notre Dieu-père-mère, gardez-nous dans votre cœur. Ne nous abandonnez pas, ne nous laissez pas chuter !

Ô Sai qui êtes en nous, soyez notre Tout, notre Gourou, notre Maître, notre ami, notre gardien et par-dessus tout notre Dieu !

Son nom est Sathya ou Vérité.

Venez l'adorer. Il n'y a pas un instant à perdre.

Il est bonté, amour et beauté. Réveillez-vous, ouvrez les yeux !

Ne sommes-nous pas sur terre pour faire l'expérience de Dieu ? Il est venu alléger notre fardeau, nous donner *moksha* (la libération) et ramener à lui les cœurs égarés.

Sai Baba, lorsque nous vous voyons, nous ne parvenons pas à réaliser que vous êtes Dieu. Est-il vrai qu'en cette époque troublée vit parmi nous un saint ? Est-il vrai que Dieu a pris forme humaine pour nous ramener à notre source ? Sommes-nous aveugles, notre vision est-elle brouillée ? Nous refusons de croire de peur d'être déçus !

"Je suis venu sécher vos larmes, dit-il, vous apporter la joie et vous libérer. Faites un pas vers moi et j'en ferai dix vers vous."

"Comment pouvons-nous croire ? Il nous faut des preuves," disons-nous. Mais que fait d'autre Sai Baba depuis quarante ans ? Il passe son temps à guérir, à consoler et à guider ceux qui viennent à lui. Un seul appel et il est à nos côtés. Quand allons-nous nous mettre à la tâche ? Quand lui demanderons-nous ce qu'il est venu nous apporter ? Quand comprendrons-nous que c'est uniquement pour recevoir cela que nous sommes sur terre ?